





KANSAS CITY, MO. PUBLIC LIBRARY



**MAY 16 1989**

Meyer, Bertrand.

Les dames de l'Elysée :  
celles d'hier, celles  
cl987.





## LES DAMES DE L'ÉLYSÉE

## DU MÊME AUTEUR

NADAR. Éditions Encre, 1979.

GRACE. Librairie Académique Perrin, 1984.

BUCKINGHAM STORY. Librairie Académique Perrin, 1986.

BERTRAND MEYER

# LES DAMES DE L'ÉLYSÉE

*Celles d'hier, celles de demain*

YVONNE DE GAULLE  
CLAUDE POMPIDOU  
ANNE-AYMONE GISCARD D'ESTAING  
DANIELLE MITTERRAND

EVE BARRE  
BERNADETTE CHIRAC  
FRANÇOISE FABIUS  
MICHÈLE ROCARD



Librairie Académique Perrin  
8, rue Garancière  
Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, au terme des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Académique Perrin, 1987  
ISBN 2.262-00447-1

## REMERCIEMENTS

Ce livre n'aurait pu être écrit sans la coopération de la plupart des « dames » évoquées dans ce livre. L'auteur tient particulièrement à remercier Mmes Claude Pompidou, Anne-Aymone Giscard d'Estaing et Michèle Rocard qui ont eu l'amabilité de lui accorder plusieurs entretiens pour ce livre.

L'auteur exprime sa gratitude à l'ambassade de Hongrie à Paris, à l'Institut Charles-de-Gaulle, au musée de la Presse, au service de presse de l'Élysée, au service des relations extérieures du Centre Pompidou et aux services de presse des maisons : Alexandre, Cardin, Chanel, Dior, Féraud et Saint-Laurent.

L'auteur est également redevable à : Jacques Alexandre, Catherine Baude, Claude Bernheim, Jacques Boutet, Jean-Charles Brionne, Geneviève Chastenet, Anne Davis, Michel Desforges, Daniel Desmarquest, Charles Dupêchez, Anne-Marie Dupuy, Édouard Esmérian, Alain Josse, Micheline Lavergne, Stéphanie Lober, Adrien Mathien, Évelyne Millet, Jacqueline Muller, Gilbert Paris, Claude Perset, Mme le Picard, Martine et Pascale Rocard, Christophe Rosso, Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck et Pierre Wildenstein.

De nombreuses personnes ont accepté de me confier leurs témoignages à condition que leur anonymat soit respecté. Qu'elles soient aussi remerciées !

L'auteur remercie enfin Mmes Neves, Claude Ayela, Rosine Delarue et Annette Annenberg pour leurs analyses graphologiques, orthophoniques et morpho-psychologiques.

## INTRODUCTION

Sur les vingt et un présidents de la République, deux sont entrés célibataires à l'Élysée : Louis Napoléon Bonaparte et Gaston Doumergue. Le premier ne pouvait décemment pas épouser sa maîtresse anglaise et le second se rangea en épousant Jeanne Graves devant le maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement venu spécialement à l'Élysée pour les marier. Un troisième président, Raymond Poincaré, fut contraint de régulariser sa situation matrimoniale (il s'était marié civilement avec une femme déjà divorcée dont le premier époux était mort) et obtint même du Vatican l'autorisation d'une bénédiction religieuse pour satisfaire l'assemblée de notables catholiques qui l'avait élu. Poincaré préféra toutefois célébrer cette cérémonie dans son propre appartement, rue de Babylone.

On a donc du mal à imaginer une république sans couple présidentiel et l'Élysée sans première dame, même si la dignité de première dame ne se fonde sur aucun texte officiel et si, constitutionnellement, elle n'a droit à aucune faveur et n'a aucune attribution particulière. Notre constitution est muette sur sa situation protocolaire : nulle part il n'est dit qu'elle est la première dame de la République, que sa présence est requise ou souhaitée en telle ou telle circonstance, que certaines activités lui sont tolérées ou interdites. Cepen-

dant l'opinion a depuis toujours considéré qu'elle avait un rôle de représentation important. Appelée à symboliser la femme française, la conjointe du chef de l'État est une figurante indispensable du cinéma quotidien à l'Élysée : elle anime le Noël des petits Français méritants, a ses œuvres, sait se transformer en super-assistante sociale, est l'ambassadrice gratuite de la mode parisienne, joue les maîtresses de maison et fait visiter à ses consœurs étrangères crèches, floralies et autres merveilles du patrimoine national. Bref, la présidente ne chôme pas ! Réceptions, inaugurations et voyages officiels tous azimuts... Son rôle est devenu, au fil des républiques, de plus en plus absorbant.

Or, paradoxalement, le statut de « présidente » et la personnalité de celles qui l'ont assumé restent en France encore bien flous ; c'est tout juste si les Français ne connaissent pas mieux Nancy Reagan que Danielle Mitterrand ! En effet, aux États-Unis, les envoyés spéciaux des magazines féminins, accrédités par la Maison-Blanche, observent minutieusement les moindres faits et gestes de la *first lady*, à partir du moment où celle-ci entre à la Maison-Blanche. Ils sont installés en permanence dans les locaux du palais réservés à la presse, écoutent les moindres bruits de robinetterie, surveillent les allées et venues de chacun et n'ignorent rien de ce qu'on a mangé au petit déjeuner, là-haut, à l'étage privé. On ne peut pas déplacer une potiche à la Maison-Blanche sans que la nouvelle n'en éclate deux heures après dans les premières pages de certains journaux. A l'Élysée, rien de tel. Tout ce qui concerne l'épouse du chef de l'État tombe sous le sceau du secret ou de la discrétion. Alors qu'avant la Révolution française, le peuple était au courant des moindres éternuements de la cour, le palais de l'Élysée est resté pendant ces trente dernières années fort avare de confidences.

Les Français n'ont donc qu'une image bien imprécise ou caricaturale de leurs premières dames. La V<sup>e</sup> Répu-



blique leur a offert Mme de Gaulle, bien pâle sous les projecteurs dans l'ombre de son géant de mari (« il a quarante centimètres de plus que moi »), et baptisée Tante Yvonne pour souligner ses vertus d'ordre, d'économie, son respect des traditions et des valeurs morales. Image parfois inexacte. Mme Pompidou fut certes plus exposée. Malgré une timidité naturelle accentuée par une crainte irraisonnée de la vie publique, elle a su, avec son style de championne de tennis, marquer les années 1970. Elle a choqué l'assistance lors d'un gala à l'Opéra en exhibant des bermudas de soie lamé or, elle fit dignement face à un scandale né de perfides allusions relevant d'un montage politique. Elle fut le témoin douloureux et discret de l'agonie de son mari. De Mme Giscard d'Estaing, la présidente bon chic-bon genre, les Français ont su peu de chose ; ses filles-fleurs Valérie-Anne et Jacinte eurent davantage les faveurs de la presse. Injustice ou réaction logique ? Quant à l'actuelle présidente, Mme Mitterrand, à la silhouette menue et au visage un peu buté avec ses pommettes haut placées, le moins qu'on puisse dire est qu'elle ne fait guère parler d'elle sinon sous forme de rumeurs ! N'y aurait-il rien à dire ?

Aux portraits de ces quatre dames de l'Élysée de la V<sup>e</sup> République, qu'on trouvera ici, s'ajoutent les portraits de celles qui — étant donné les ambitions de leur mari ou, en tout cas, leur position dans les sondages — ont une chance de leur succéder à la prochaine élection ou à la suivante : Mme Barre, Mme Chirac, Mme Fabius et Mme Rocard (notez l'ordre alphabétique). Quelle est celle qui conviendrait le mieux à ce poste ? Ce livre esquisse peut-être une réponse.

En vingt ans, la position de « présidente » ou de future « présidente » de la République française a beaucoup évolué (imagine-t-on Mme de Gaulle donner des détails croustillants sur la façon dont le général prend son petit déjeuner ?). Les Français votant moins pour les idées des hommes politiques que pour l'attrait de

ceux qui les véhiculent, l'homme politique présidentiable a désormais intérêt — selon le modèle américain — à soigner son image et à se montrer tel qu'il est dans l'intimité, avec sa femme, ses enfants et son chien. Tout juste si une émission de télévision (*Questions à domicile*) ne nous montre pas sa salle de bains et si l'épouse du leader ne nous révèle pas le nom de sa crème de beauté !

Les années à venir et les élections des prochaines années nous réservent peut-être dans ce domaine bien des surprises... Les dames de l'Élysée vont-elles devenir des stars de la République ?

*LES DAMES D'ANTAN*



Le terme de première dame de France est relativement récent. C'est en effet au cours du septennat de Vincent Auriol qu'on le voit apparaître pour la première fois. Nullement un titre protocolaire, simplement une trouvaille de la presse de l'époque et de l'opinion publique. Auparavant, aucune épouse de président n'avait bénéficié de ce qualificatif. Les quatorze présidents de la III<sup>e</sup> République n'eurent-ils donc d'autre compagne que Marianne ?

Jetons un rapide regard rétrospectif sur celles qui furent maîtresses de maison au palais de l'Élysée avant la V<sup>e</sup> République. Devenu officiellement la résidence des présidents de la République française le 22 janvier 1879, l'Élysée a en effet vu bien des visages féminins se refléter dans ses miroirs dorés.

Le premier des miroirs n'est pas sans être teinté d'ironie... Le 24 février 1848, la monarchie orléaniste s'effondre, la république est proclamée. Le 10 décembre de la même année, c'est le triomphe électoral de Louis Napoléon Bonaparte. Le premier président de la République fait son entrée à l'Élysée le 20 décembre. Il s'installe au premier étage dans l'ancien appartement de sa tante et grand-mère Joséphine et fait du salon de Cléopâtre son bureau. Lui qui, pendant sa campagne électorale, s'est posé en protecteur de la religion et de la

famille, prend soin de ne pas recevoir sa maîtresse en titre — miss Howard — dans l'ancienne demeure de Mme de Pompadour. Elle se voit installée, à deux pas du palais, dans un hôtel particulier qu'une seule rue étroite sépare des jardins de l'Élysée. A la question régulièrement posée par miss Howard : « Quand m'autoriserez-vous à traverser la rue ? », le prince-président répond évasivement. Ingratitude masculine à l'égard de cette amoureuse dévouée, dotée hélas d'un passé encombrant qui rend difficile tout projet de mariage : elle est fille d'un bottier de Brighton et a été enlevée à l'âge de seize ans par le fils d'un marchand de chevaux qui la fait débiter au théâtre sous le pseudonyme de miss Howard (elle se nomme en réalité Elisabeth Hariet). Actrice sans talent, courtisane plus heureuse, elle a la bonne idée d'hériter d'un de ses amants — le major Mountjoie Martyn — une fortune considérable. Pendant l'été 1846, elle devient la maîtresse de Louis Napoléon qui la rencontre chez lady Blessington. La rencontre est profitable puisque miss Howard subventionne la campagne électorale de son amant. Mais de là à pouvoir jouer les maîtresses de maison à l'Élysée...

Il en faut pourtant une pour les réceptions du prince-président. La princesse Mathilde (née en 1820), fille du plus jeune frère de Napoléon, va remplir à merveille cet office. Cette femme superbe, au buste éblouissant, va attirer tout le Faubourg-Saint-Germain, flatter la société parisienne et être de toutes les fêtes et bals. Confidente, amie et conseillère de son cousin, elle règne vraiment sur le palais. Mais une maîtresse officielle et une maîtresse de maison n'empêchent pas Louis Napoléon d'avoir plusieurs liaisons simultanées. Certaines femmes en vogue s'installent au palais en toute simplicité pour quelques jours ou même quelques semaines. Demoiselles d'opéra, femmes du monde et même Mlle Rachel, l'illustre tragédienne, viennent tour à tour établir leurs quartiers dans la demeure présidentielle.

Mais le palais du faubourg Saint-Honoré va de nouveau s'endormir après le coup d'État du 2 décembre 1851 : Louis Napoléon empereur s'installe aux Tuileries. L'Élysée n'accueillera qu'épisodiquement Eugénie de Montijo. Un grand bal y est donné en son honneur le 12 janvier 1853 ; c'est là qu'elle passe sa dernière nuit de jeune fille. Quelques fêtes en l'honneur d'hôtes étrangers continuent de se donner dans l'ancien palais présidentiel à la fin du second Empire, mais les crinolines de Worth et les héroïnes de Winterhalter ne hantent pas le palais, même s'il est prévu qu'Eugénie, au cas où l'empereur mourrait et où son fils monterait sur le trône, l'occuperait en tant qu'impératrice mère. Le destin en décida autrement et ne fit pas d'Eugénie une impératrice veuve à l'Élysée.

Avec la famille d'Adolphe Thiers (président du 31 août 1871 au 24 mai 1873), c'est un peu Feydeau qui entre en scène. Les échetiers vont s'en donner à cœur joie. En effet, la petite taille de l'avocat marseillais ne l'a pas empêché de conquérir non une femme mais toute une famille, laquelle va combler ses ambitions de pouvoir, d'argent et d'amour. S'étant lié en 1827 avec le ménage Dosne, il noue une intrigue avec la maîtresse de maison, Eurydia (qui se fait appeler Sophie). Thiers a trente-deux ans, Sophie en a trente-six. En 1833, Adolphe épouse Élise, la fille aînée. Ainsi, malgré son mariage, il pourra — dit-on — continuer à avoir avec celle qui est devenue sa belle-mère les relations les plus intimes. Mais Félicie, la seconde fille, ne cache pas l'admiration qu'elle éprouve pour son beau-frère ; elle s'institue vite son intendante. Ces trois dames l'accompagnent même dans ses voyages et les commentaires désobligeants — et sans doute injustifiés — quant à l'intimité de la belle-sœur et du beau-frère vont bon train (Félicie est plus jolie qu'Élise). Ainsi parle-t-on des trois moitiés de Monsieur Thiers.

En 1871, Sophie est morte et le nouveau président Thiers n'a plus que deux femmes. (Il porte en réalité le titre de chef du pouvoir exécutif de la République française). Et les chansonniers d'ironiser :

*Je n'ai ni Montespan ni Fontange  
La Vallière ni Maintenon  
Mais j'ai Madame Thiers, un ange  
Et Félicie un joli nom...*

Thiers habite Versailles, car Mme Thiers se méfie de l'Élysée, ou plutôt de Paris.

— Nous ne serions pas quinze jours à Paris, dit-elle, sans que Monsieur Thiers soit assassiné.

Mais cela n'empêche pas le président de se rendre à l'Élysée dans la journée pour y travailler et y donner des réceptions.

Mme Élise Thiers et sa sœur Félicie se partagent les tâches. Élise part chaque matin faire le marché, suivie par une soubrette en tablier blanc, ne serait-ce que pour contrôler le montant exact des achats ! Elle n'a pas pour rien une réputation de ladrerie. On raconte ainsi que, lors d'un déjeuner offert à la princesse Troubetskoï, les fruits servis se trouvèrent gâtés et que le président se dirigea vers le dressoir où figurait une autre corbeille :

— Non, mon ami, fit Mme Thiers, ceux-là sont pour ce soir.

Petite, ronde, continuellement coiffée avec des cheveux à bandeaux plats, vêtue de robes louis-philippardes, elle est la terreur de l'office. Dans les salons, son impopularité est aussi grande ; la princesse Pauline de Metternich voit en elle un objet commode pour tenir un salon ; elle la décrit très froide et très compassée, avec « l'air très comme il faut, très gratin, c'est-à-dire vieux jeu ». Elle est aussi pincée que ses réceptions sont chiches. Un témoin ne se prive pas de relever à propos du buffet « quelques verres de sirop



de groseille, quelques assiettes de sandwiches mal beurrés et des gâteaux secs, très secs... ». Sa sœur Félicie — « la demoiselle d'État » — prend pourtant fort au sérieux son rôle de maîtresse de maison en second. Elle est certes beaucoup plus grande et fine, même si certains la traitent « de grande pimbêche anguleuse ». L'été, ces dames se rendent à Trouville ou à Dinard. On se promène sur la plage, le président en costume d'alpaga avec panama et les deux sœurs dans des robes d'une laideur étonnante : Félicie est à la dernière mode avec les tournures, petits poufs posés sur les reins... La « dame de l'Élysée » et la « demoiselle d'État » n'ont bientôt plus le loisir de se plaindre de leur ruineux train de vie : les palmiers en pots et les chaises de location de l'Élysée sont renvoyés à leurs fournisseurs, car, après sa démission le 24 mai 1873, Adolphe Thiers part se reposer au bord du lac Léman. Il meurt le 3 septembre 1877 entouré des deux sœurs. Mme Thiers s'éteint le 15 décembre 1880, à soixante et onze ans. Trois ans plus tôt, elle a acquis une concession de 144 m<sup>2</sup> au Père-Lachaise, pour y construire le plus grand mausolée du cimetière. Félicie continuera pieusement à entretenir la mémoire de son beau-frère en créant la fondation Thiers. Elle meurt le 16 janvier 1906, à quatre-vingt-deux ans. La vente des bijoux de la parcimonieuse Mme Thiers aux enchères publiques, en 1924, battra des records (le collier offert par la reine d'Espagne atteindra 11 280 000 F). Curieux destin...

Avec la présidence de Patrice de MacMahon (du 24 mai 1873 au 30 janvier 1879) le luxe revit à l'Élysée. Le maréchal, duc de Magenta, ne se sent pas dépaycé dans cette demeure qui retrouve grâce à lui des airs d'urbanité ancienne. Sa brillante épouse est au diapason. Élisabeth de La Croix de Castries (née le 12 février 1834) est fine et bien née. Son père est Armand demi-frère du duc de Castries et sa mère Marie-Augusta

d'Harcourt. Élisabeth devient Mme de Mac Mahon le 14 mars 1854. Très intelligente, elle va exercer une grande influence sur son époux. Elle ne dissimule pas ses opinions légitimistes et la sympathie qu'elle porte au comte de Chambord. Avec sa présence à l'Élysée, le Faubourg-Saint-Germain se presse à nouveau aux réceptions. On se retrouve enfin entre personnes bien nées. La robe de satin blanc de la princesse de Broglie peut rivaliser avec celle, brodée de palmes en diamants, de la comtesse de Girgenti, celle garnie de capucines et d'héliotropes de la comtesse de Clermont-Tonnerre avec celle en soie brochée de la comtesse de Beaumont, sœur de la présidente. Bref, toute l'aristocratie, fausse ou authentique, vieilles et récentes souches mélangées, persifle avec grâce aux frais de la République et aussi du président qui ébrécha sa fortune pour redonner du prestige à l'Élysée. Lors des réceptions qu'elle ordonne parfaitement, Élisabeth de Mac Mahon n'est pas toujours aimable avec certains ministres ou fonctionnaires. Elle incite même son époux à se débarrasser du président du Conseil Jules Simon en 1877 et joue un certain rôle dans la crise du 16 mai. Elle sait aussi se plier à des activités plus traditionnelles en présidant le comité central de la Croix-Rouge pendant plusieurs années. Elle va même jusqu'à créer au palais un atelier de lingerie où l'on confectionne des layettes pour les enfants pauvres. Elle est, au côté de son mari, de toutes les inaugurations. Elle est notamment présente, le 5 janvier 1875, au gala officiel marquant l'ouverture du palais Garnier, l'Opéra de Paris. Si les monarchies européennes ont semblé boudier la jeune République, l'épouse du président salue ce soir-là quelques têtes découronnées, comme le roi de Hanovre ou Isabelle II d'Espagne. Mais, le roi d'Espagne, Alphonse XII, est également là. Louis II de Bavière et le tsarévitch Nicolas de Russie n'eurent droit qu'au chantier... C'est pour eux qu'Élisabeth de Mac Mahon fait transformer en salle à manger d'honneur la salle de bal de l'Élysée com-

mencée sous le second Empire à l'emplacement de l'orangerie de la duchesse de Berry. C'est également sur son ordre qu'est exécuté un grand service en vermeil qui sert encore aujourd'hui. Tout ce train de vie royal s'achève en 1879 lorsque Mac Mahon finit par démissionner. Le couple va vivre désormais dans une retraite silencieuse. Lui s'éteint le 8 octobre 1893 dans son château de La Forest, dans le Loiret, et elle le suit le 20 février 1900.

Avec l'arrivée de Jules et Coralie Grévy, parfaits petits-bourgeois, l'Élysée retombe vite dans une morne grisaille, d'autant que le président Grévy va rester longtemps locataire du palais du 1<sup>er</sup> janvier 1879 au 2 décembre 1887. De ses origines paysannes, il garde un sens aigu de la parcimonie que partage sa femme dont on chuchote qu'elle n'est qu'une vieille liaison régularisée. Fille d'un négociant narbonnais, Coralie Fraisse s'est mariée avec Jules Grévy en 1846. Nerveuse, de santé délicate, elle mène une vie assez effacée et tente de conserver à l'Élysée une quiète existence, de déranger le moins possible ses habitudes. Mme Grévy sacrifie pourtant aux corvées du métier, en organisant les trois bals annuels et les réceptions indispensables. « Assise au coin de la cheminée, un peu guindée, s'efforçant à la distinction », la présidente se borne à ne pas gaffer (l'une de ses spécialités !). Le Faubourg-Saint-Germain, qui ne se montre plus guère à l'Élysée, prend soin de se tenir au courant de tout ce qui s'y passe pour mieux en rire. Ne raconte-t-on pas, par exemple, que, recevant le prix Nobel Frédéric Mistral, elle l'interroge :

— Vous êtes du Midi, je crois, monsieur Mistral ?

On répète aussi, avec un malin plaisir, la recommandation de Mme Grévy, à l'issue d'une réception donnée en l'honneur du prince de Galles, le futur Édouard VII :

— Jules, reconduis donc monsieur...

Cette simplicité à la Mme Sans-Gêne s'accompagne

cependant de peu de qualités humaines. Mme Grévy reprend certes l'atelier de lingerie créé par la maréchale de Mac Mahon mais veille soigneusement à la dépense dans le palais, « en bonne ménagère un peu dépassée par tant de parquets à cirer, tant de fenêtres à laver, tant de lustres à allumer, tant de cheminées à entretenir, et donc tant de domestiques à surveiller... et à payer », comme l'a noté cruellement un journaliste. A-t-elle revendu, comme on l'a dit, les fruits que lui offrait le verger du Luxembourg ? Ses réceptions restent, en tout cas, célèbres pour leurs buffets frugaux. Les invités doués d'un bon appétit savaient qu'il fallait prendre d'assaut les buffets, sous peine de rester affamé le reste de la soirée. Le service étant restreint et l'éclairage réduit, on comprend que cette présidente soit peu regrettée lorsque son mari démissionne, le 2 décembre 1887, à la suite du scandale causé par leur gendre Daniel Wilson, qui a organisé une véritable officine de trafic d'influence et, surtout, de décorations à l'Élysée même. Jules et Coralie Grévy auraient dû mieux employer leur sagesse paysanne en prêtant attention à un présage. En effet, au cours de l'hiver 1886-1887, le président a demandé aux jardiniers du palais de chasser les corbeaux qui hantaient les arbres du parc et qui importunaient surtout Mme Grévy de leurs criailleries. On avait donc détruit les nids mais, toute la journée, les corbeaux avaient tournoyé au-dessus de la demeure en poussant des croassements de malédiction. « Nous avons eu tort, ils nous porteront malheur. » Coralie Grévy ne sut pas si bien dire. Le pays l'oublie très vite...

L'élection, le 3 décembre 1887, de Sadi Carnot — petit-fils de « l'organisateur de la victoire » — et l'arrivée de son élégante épouse, femme du monde accomplie, vont permettre à l'Élysée de retrouver du prestige et d'effacer le fâcheux souvenir de neuf années maigres. Marie-Cécile-Pauline Carnot est la fille de l'économiste

Charles Brook Dupont-White. C'est à l'âge de vingt ans (le 2 juin 1863) qu'elle épouse un jeune homme au nom célèbre et au prénom persan. Trois enfants, Céline, Ernest et François naissent de cette union. Toute la famille quitte la résidence du 11, rue Roquépine pour s'installer rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Intelligente, douée d'une mémoire étonnante et d'une remarquable présence d'esprit, Mme Carnot est également très décorative : belle avec de longs cheveux bruns coiffés en chignon, mince, un port de tête distingué. Elle va d'ailleurs être l'une des rares femmes de président évoluant à son aise parmi des hôtes royaux. Recevant sans ladrerie, prélevant même sur sa fortune personnelle pour pallier les frais toujours considérables des bals annuels (mille invitations sont lancées à chaque fois), Mme Carnot donne à ses réceptions un ton de bonne compagnie et la jeunesse y a sa place. Polkas, mazurkas, scottishes, valse et quadrilles alternent sous les lambris dorés. On va même jusqu'à danser la farandole dans les jardins. On y organise aussi des matinées musicales, avec kiosque monté sur la pelouse et des garden-parties où l'on joue au *lawn-tennis* ; car, sous une étiquette anglaise qui leur assure aussitôt la ferveur des Français, de vieux jeux traditionnels réapparaissent, tel le tennis qui devient un élément important de la vie sociale. Mme Carnot, qui considère l'Élysée « comme un palais où l'on se ruine et où l'on s'ennuie », s'efforce donc de lui donner vie. Elle met aussi à la mode les chats angoras, ensevelis sous des plis de leur fourrure. Les habitués trouvent à juste titre une ambiance style *la Vie parisienne* à l'Élysée. Les parfums de l'époque semblent tout droit sortis d'un album sépia : la violette impériale, l'héliotrope blanc, la peau d'Espagne, le datura indien, le patchouli et l'opopanax.

La vie s'écoule paisiblement. Après le repas, M. et Mme Carnot vont habituellement rendre visite à M. Carnot père au 122, rue de la Boétie. Deux ou trois fois par semaine, on se promène aux Champs-Élysées ou dans

les principales artères de la capitale, suivi à vingt ou trente mètres par deux inspecteurs. On se promène au Bois, en mail-coach tiré par quatre chevaux (la mode en matière de monture). On passe l'été à Fontainebleau ; on y donne concerts champêtres et feux d'artifice. Mme Carnot n'oublie pas ses devoirs en créant à l'Élysée l'arbre de Noël des enfants pauvres, initiative qui sera poursuivie par tous les occupants du palais.

Dans le domaine de l'élégance, elle innove moins en se montrant d'un classicisme de bon aloi. Pour ses robes, elle s'adresse à Worth et à Laferrière ; ses chapeaux viennent de chez Mme Reboux, ses chaussures de chez Ferry, ses ombrelles de chez Dupuy et ses gants de chez Jouvin. Un témoin note que, lors de l'inauguration de la salle des fêtes de l'Élysée, le 25 mai 1889, « Mme Carnot porte une robe de satin de Lyon gris perle brodé d'argent avec garniture de plumes du même ton et épaulettes de diamants ». En cette même année 1889, une première crise vient bouleverser l'harmonie tranquille du palais : celle que provoque le général Boulanger. Lors de la journée insurrectionnelle du 27 janvier, Mme Carnot, très pieuse, se réfugie dans son salon pour prier, entourée de quelques généraux. L'alerte passée, on respire. Mais la menace anarchiste sera plus sérieuse. En juin 1894, Mme Carnot reçoit des amies à l'Élysée et leur confie :

— Voilà sept ans que nous n'avons plus de vie de famille. Heureusement, le mandat se termine en décembre et nous allons pouvoir vivre comme des gens normaux.

Le destin en décide autrement. Le 24 juin, à Lyon, sautant sur le marchepied de la calèche présidentielle, un anarchiste italien poignarde le président Carnot. Son corps est ramené à l'Élysée dans la nuit et le Parlement décide de procéder à des obsèques nationales. La reine Victoria écrit alors à Mme Carnot : « Mon cœur de veuve saigne pour vous... »

Après le décès de son mari, elle refuse la pension que

le gouvernement désire lui attribuer. Une souscription est alors ouverte pour la création d'une œuvre philanthropique en souvenir du disparu. Avec la somme recueillie est constituée la fondation Carnot. Mme Carnot disparaît quatre ans plus tard d'une maladie de cœur, à l'âge de cinquante-cinq ans, au château de Presles, ne laissant que des regrets.

Le passage à l'Élysée de Jean Casimir-Perier et de son épouse, née Hélène Perier-Vitet, sera moins regretté. Cousine de son mari, Mme Casimir-Perier est certes intelligente, grande, blonde, élancée mais elle a trop d'emprise sur son époux. Ne dit-on pas que, sollicité de poser sa candidature à la magistrature suprême, le grand bourgeois, fils d'un ancien président du Conseil de Louis-Philippe, a tenté d'opposer une résistance qu'a vite anéantie l'acharnement de son ambitieuse épouse ? Le couple et ses deux enfants (Claude et Germaine) sont habitués au luxe des grandes résidences ; leur château de Vizille que fréquente le Faubourg-Saint-Germain en est le meilleur exemple. La richissime Mme Perier a peu le temps d'imposer son style au palais présidentiel, avec ses robes à traîne sur lesquelles pendent des doubles jupes, les polonaises et les guirlandes posées de biais. Après sept mois de présidence, record de brièveté, Jean Casimir-Perier donne sa démission sous le prétexte d'un changement du poste de président du Conseil. La plus indignée est naturellement sa femme.

— Si vous m'aviez consultée, je vous aurais empêché de faire une telle sottise !

— C'est bien pourquoi je ne vous ai rien dit, réplique le président. Le couple se retira sur ses terres et tenta d'oublier ses mois élyséens.

Élu le 17 janvier 1895, Félix Faure est moins complexe que son prédécesseur et son épouse, née Marie-

Mathilde Belluot (elle a cinquante-trois ans lors de l'élection) bien plus effacée que Mme Casimir-Perier. Elle vit dans l'ombre d'un mari qu'elle adore. Un brin naïve d'après tous ses proches, elle se marie en juillet 1865 sans penser que le passé compromettant de son père va remonter à la surface dès leurs premiers mois à l'Élysée. Édouard Drumont la fait chanter en menaçant de révéler que son père n'est qu'un avoué véreux, condamné à vingt ans de prison par contumace. Le président trouve la solution la plus sage en prenant les devants et en faisant publier lui-même l'histoire. Ainsi de nombreux parlementaires viennent-ils s'inscrire à l'Élysée pour rendre hommage à Mme Faure, innocente des fautes paternelles.

Ce président qui aime le protocole, qui le veut minutieux et vigilant, ne voit guère de différence entre Versailles et l'Élysée. Ainsi exige-t-il que sa suite marche derrière lui à une vingtaine de pas et que Mme Faure s'assoie non à ses côtés, mais en retrait. A la grande-duchesse Wladimir, offusquée lors d'un repas d'avoir été servie après lui, on réplique que c'est l'usage à la cour de France... Comme dans une vieille monarchie traditionnelle chaque enfant a son rôle à jouer. Lucie est chargée par son père de répondre aux demandes de secours adressées à l'Élysée. Grandes, avec beaucoup d'allure, Lucie et sa mère deviennent arbitres des élégances. En octobre 1896, lors de la réception des souverains russes, Mme Félix Faure donne le ton dans « une toilette bleue d'un goût exquis », avec des boléros à boutons énormes qui dégagent la haute ceinture étroitement serrée. Gardant toujours son éventail à la main et un beau carré de dentelle dans l'autre, portant un bouquet au côté gauche, Mme Faure sait braver sa timidité pour tenir son rang de femme du chef de l'État. Elle reçoit tous les samedis, dans son salon du premier étage, un cercle restreint d'amis, parmi lesquels la femme du professeur Proust, accompagnée du jeune Marcel que l'on songe à marier avec la première des



filles des Faure, Antoinette... Mme Faure donne chaque année sept grands dîners de cent dix couverts et deux bals pour lesquels sont lancées près de huit mille invitations (un souper debout est servi vers 1 h 30 du matin dans la salle à manger privée).

La comédie jusque-là plaisante finit par tourner au vaudeville puis au drame. Faure est, après Louis Napoléon, le second président coureur de jupons aux conquêtes multiples et connues. « Il en venait sans cesse », devait dire le vieux maître d'hôtel Clerc. Par la suite, notamment sous la V<sup>e</sup> République, les écarts des présidents volages ne seront connus que du « microcosme » et jamais évoqués publiquement.

Mme Faure ferme les yeux. Or, le 16 février 1899, il se retire à cinq heures de l'après-midi dans le salon d'argent avec Marguerite Steinheil, dite Meg, femme d'un peintre. On le retrouve terrassé par une hémorragie cérébrale. Selon une rumeur, il avait une main crispée dans les cheveux de Mme Steinheil, à moitié dévêtue. La rumeur paraît peu fondée, car c'est Meg Steinheil qui donna l'alerte avant de disparaître par la porte donnant sur l'avenue Gabriel. Cette attaque provient en partie de l'abus d'un aphrodisiaque. L'agonie va durer quatre heures. Après le départ précipité de Mme Steinheil, on se décide à prévenir Mme Faure et Lucie, qui, bouleversées, assistent à l'agonie de celui qu'elles adorent. Ce qui va permettre aux journaux d'annoncer le lendemain, avec émotion, que « le président s'est éteint dans les bras de la présidente... »

— C'était un si bon mari..., répétait Mme Faure en réponse aux condoléances.

Avec l'élection, le 17 février 1899, de l'affable Émile Loubet, l'Élysée aborde un chapitre moins cruel et plus souriant.

Mme Loubet occupe en effet une place privilégiée dans la galerie des hôtes de l'Élysée, issues souvent

de milieux modestes et qui n'ont pas eu, comme leurs maris, l'occasion d'apprendre peu à peu les usages du monde dans l'exercice desquels on les guette. Née le 23 août 1849, Marie-Marguerite Picard, fille d'un quincaillier de Montélimar, a épousé Ernest François Émile Loubet, avocat au barreau de Montélimar, le 18 août 1869. Vertueuse, replète, attentive au moindre détail du train de maison, elle reste le modèle de l'épouse bourgeoise 1900. Un peu « regardante » comme Mme Thiers et Mme Grévy, « elle serre les cordons de sa bourse et ceux de son corset », selon un mot célèbre. Empruntée, sans grâce, portant souvent des robes de soie prune, elle va faire piètre figure dans les réceptions officielles. D'autant que sa véritable nature prend toujours le dessus. Inaugurant l'Exposition universelle de 1900, elle, qui est gourmande, tombe en extase devant le stand de confiseries où sont exposés la porte du cours de la Reine entièrement en nougat et le Rathaus de Vienne en glace royale...

Le jour où Paris reçoit en grande pompe Édouard VII d'Angleterre, on craint que Mme Loubet ne s'empêtre dans sa révérence. Elle se tire honorablement de l'épreuve mais a un mot maladroit lors du dîner en demandant au roi, à propos de son fils, le futur George V :

— Et ce grand garçon, qu'est-ce que vous allez en faire ?

En recevant à l'Élysée Oscar II de Suède et de Norvège, le chah de Perse, Léopold II des Belges, Georges I<sup>er</sup> de Grèce, Carlos I<sup>er</sup> de Portugal, Victor-Emmanuel III d'Italie, le bey de Tunis, etc., la pauvre femme est soumise à rude épreuve. Chaque réception coûte en général 3 000 F de l'époque. On y consomme 1 200 bouteilles de champagne, 300 de punch, 1 400 de bordeaux et 100 de liqueurs. La garden-party donnée à l'occasion de la fête nationale est le clou de la saison. M. Loubet, en jaquette et gilet blanc, reçoit nu-tête ses invités. Selon un témoin, « la présidente est en robe

de mousseline de soie et de guipure crème sur satin vert Nil, un peu sanglée à la vérité, et, sous les plumes de son chapeau, la chère dame arbore un visage pavoisé à toutes les gammes de l'écarlate... ».

Pour se remettre, le ménage Loubet passe ensuite la belle saison au château de Rambouillet, où Madame fait de longues promenades dans le parc. Certes, hormi les jours de réceptions officielles, les journées à l'Élysée sont plutôt paisibles, coupées, après le déjeuner, par une petite sieste que troublent les croassements des corneilles du parc. Mme Loubet obtient de son mari des battues régulières, ce qui n'empêche pas les oiseaux de revenir... L'une de ces battues, ponctuée de coups de feu, fut si bruyante que tout le quartier, terrifié, crut à une guerre civile.

Quand son mari arrive au terme de son mandat, Mme Loubet, fatiguée de la prison élyséenne, soulée de cérémonies et de représentations et lasse de sa situation de femme n'ayant, aux yeux de l'époque, que des devoirs, presse son mari « d'en finir ». Loubet transmet donc ses pouvoirs à son successeur Armand Fallières le 18 février 1900. Le ménage se retire complètement de la vie publique et finit paisiblement son existence dans une propriété de la Bégude-des-Mazene, près de Montélimar.

Avec son prédécesseur, Armand Fallières a un point de ressemblance : sa femme. Elle est aussi dévouée et consciencieuse que Mme Loubet et, comme cette dernière, elle manque de l'usage des cours. Dans la lignée des présidentes économes illustrées par Mmes Thiers, Grévy et Loubet, Mme Fallières (petite-fille d'un avoué de Nérac) est célèbre pour avoir revendu les fruits que lui envoyaient les serres du jardin du Luxembourg. On raconte ainsi qu'elle donne ses réceptions le jeudi soir dans l'espoir, qu'à partir de minuit, les catholiques pra-

tiquants ne toucheront plus aux petits pains au jambon. Saints principes d'économie qu'elle sait, par bonheur, oublier en recevant les grands de la Belle Époque. Ainsi invite-t-elle Édouard VII à reprendre des plats, avec une insistance toute provinciale, par ces paroles d'encouragement :

— Prenez, prenez, Sire, ils ont tout ce qu'il faut à la cuisine...

Avec les visites en août 1909 de l'empereur et de l'impératrice de Russie puis des rois de Grèce, de Belgique, de Norvège, de Suède, de Serbie ou la reine des Pays-Bas, Mme Fallières semble quelque peu dépassée par son nouveau rôle.

Corpulente, les yeux vifs, les traits un peu lourds, elle n'a rien des femmes qu'habille le nouveau dictateur de la mode : Paul Poiret. La hardiesse des couleurs et des formes de ses créations ne lui sied pas. Même le sage Paquin et ses robes mauves garnies de guipures lui sont interdites. Elle va rester une femme de la province, jamais aussi heureuse que lorsqu'elle peut, l'été, partir se reposer au Loupillon, sa résidence du Sud-Ouest (une maison carrée à deux étages, entourée d'un vignoble bien ordonné). Il arrive quand même que l'Élysée donne le ton en recevant les frères Vilmorin, le duc et le comte de Morny, Louis Blériot, les Michelin, Santos-Dumont ou le marquis de Dion. Autre exception : l'automobile. Au moment où la population parisienne assiste au premier salon de l'auto (dans le hall du Grand Palais), Fallières, qui se pique de modernisme, utilise l'automobile, pour se rendre en particulier aux courses de Maisons-Laffitte. Heureuse et placide France de la Belle Époque. Sous le septennat de Fallières, malgré les apparences de prospérité et d'insouciance, l'atmosphère d'orage se prépare. Les parades militaires allemandes résonnent déjà. Fallières a la sagesse de ne pas se représenter, « la place n'est pas mauvaise, écrit-il, mais il n'y a pas d'avancement » et, au grand soulagement de son épouse, il se retire définitivement

de la vie publique. Son fils André sera par la suite plusieurs fois ministre (à partir de 1926).

A ce moment de notre récit, alors que l'hiver 1912-1913 est particulièrement rigoureux, le temps est comme en suspens à l'Élysée. Comme avant chaque nouveau chapitre de son histoire. Les valets de chambre promènent d'un air distrait leur balai de soie sur les tapis de la Savonnerie tandis que radicaux-socialistes et républicains de la Chambre choisissent leurs candidats. Les lingères n'ont rien de mieux à faire que de repriser les tabliers des jardiniers et de découper leur lot annuel de chiffons dans les vieux torchons marqués E.P. (Élysée Présidence). Quant aux fleuristes, c'est sans conviction qu'ils composent leurs nombreux bouquets quotidiens. Le théâtre de l'Élysée fait relâche la veille de la première...

Le 18 janvier 1913, dans la cour d'honneur, les gardes républicains, en grande tenue, sont alignés sur une double haie : Raymond Poincaré, le nouveau président de la République, fait son entrée.

Pour la première fois depuis 1873, le Congrès a élu l'un des hommes les plus importants de l'époque. Né en 1860, il a été ministre pour la première fois à trente-trois ans, il est entré à l'Académie française à moins de cinquante ans et il était président du Conseil quand il s'est présenté à la présidence de la République. On s'est d'ailleurs étonné qu'un tel homme de gouvernement puisse se contenter désormais d'un rôle de figuration. « Il ne s'en contentera pas », murmurent les radicaux qui craignent les hommes forts.

Tandis que se déroule la transmission des pouvoirs, une voiture s'arrête devant une petite porte dérobée de la rue de l'Élysée. La nouvelle présidente fait ainsi, presque en catimini, son entrée. Côté cour et côté jardin. Début d'une nouvelle vie, où tous les regards vont se braquer sur vous. La nouvelle première dame de France

gagne directement le premier étage de l'aile gauche du palais où se trouvent les appartements privés. Elle a déjà la tête pleine de projets pour retapisser les chambres et les salons. Ensuite, par étapes, elle prend possession de son domicile : une douzaine de pièces de réception réparties sur deux étages et surchargées de meubles, de tapisseries et de pendules. Traditionnellement, dans la semaine qui suit son arrivée, la présidente se fait présenter le personnel placé sous la férule d'un intendant : cuisiniers, maîtres d'hôtel, lingères, hommes de ménage, fleuristes, jardiniers. Par la suite, les rapports avec le personnel s'établissent par l'intermédiaire du chef du secrétariat particulier. Tout de suite après la présentation du personnel, on passe en revue l'argenterie et la vaisselle. La nouvelle dame de l'Élysée commence alors vraiment le premier chapitre de son règne.

Dans les milieux politiques, on jase beaucoup depuis quelques années sur le couple insolite que M. Poincaré forme avec sa femme. Maintes anecdotes mettent en cause l'honorabilité de Mme Poincaré, elles sont en particulier colportées par Joseph Caillaux. Ces rumeurs ulcèrent Poincaré et l'on dit que c'est en partie pour y faire pièce, pour défier les calomniateurs qu'il a décidé de poser sa candidature à l'Élysée. Il veut imposer sa femme, faire taire les ragots et affirmer à la face du pays la dignité de son union. Car ce Lorrain de vieille souche a éprouvé et éprouve encore un amour passionné pour Henriette Adeline Renucci, née à Passy en 1838, brune éclatante d'origine italienne, issue d'une famille honorable mais peu fortunée. Poincaré l'a épousée civilement le 17 août 1904 à la mairie du XVIII<sup>e</sup> arrondissement. Elle était divorcée d'un premier mari (un Irlandais épousé à la sortie du couvent) et veuve (depuis le 16 mai 1892) d'un riche industriel, Arthur Bazire. Une origine étrangère, deux précédents maris et un mariage civil, il n'en fallait pas davantage pour qu'on trouve à cette union un parfum sulfureux.

Bravant l'opinion, Raymond Poincaré et sa femme, accompagnés de leur ménagerie (une chienne briarde Bobette, un chat siamois Grigri et la chienne Miette) s'installent à l'Élysée. Le couple va rester toute la vie tendrement uni et, n'ayant pas d'enfant, reporter son affection sur les trois nièces de Mme Poincaré. D'ailleurs, le 5 mai 1913, quelques mois à peine après son élection, Poincaré peut convoler religieusement, la preuve du décès du premier mari de sa femme ayant été établie. On célèbre discrètement le mariage dans son appartement du 10, rue de Babylone. Mgr Baudrillard, recteur de l'Institut catholique, officie. C'est un ancien condisciple de Poincaré à Louis-le-Grand. Le président lui explique qu'il « a accepté cette cérémonie par respect pour la mémoire de sa mère qui vient de mourir, par égard pour les sentiments de sa famille et aussi parce que étant à la tête d'un pays catholique il doit donner cet exemple à la Nation ». D'une grande distinction, la mariée a belle allure. Poincaré, dans ses mémoires, décrit « ses cheveux noirs bouclés, visage ovale, bouche large et sensuelle, regard doux, oreilles fines ».

Mais l'Élysée prend bientôt un visage de guerre : fini les réceptions, les habits, les galas ! L'éclairage est réduit, le palais est austère. Mme Poincaré prête son concours aux diverses œuvres de secours et d'entraide et le couple présidentiel cherche la paix dans le jardin, comme le soulignent les Mémoires de son mari : « Depuis quinze jours, la roseraie de l'Élysée est en pleine floraison et répand une délicieuse odeur. Le jardin est rempli d'oiseaux... Le jardin de l'Élysée est délicieux. C'est vraiment lui qui me permet de supporter la tristesse de ma prison. » Henriette Poincaré établit au palais des ateliers d'où partent régulièrement des colis pour les soldats dans les tranchées. « Elle a déjà plus de douze mille filleuls de guerre », note son mari. Il est inquiet lorsque, pendant l'été 1917, on entend des cris affreux dans le jardin. Les valets accourent et découvrent avec stupéfaction un énorme chimpanzé

(échappé de chez son maître, un diplomate voisin) qui tente d'emporter dans ses bras velus Mme Poincaré. L'animal est reconduit et la censure interdit aux journaux de relater cet enlèvement manqué...

Le septennat de Raymond Poincaré s'achève le 17 février 1920. Lassé de la lutte sourde qu'il mène contre Clemenceau, le président décide de ne pas se représenter. Il ne s'est pas enrichi à l'Élysée. Pour acheter rue Marbeau, à Paris, un hôtel particulier qui devient leur résidence, il faut que Mme Poincaré vende une villa à Cabourg et quelques terres en Normandie. Poincaré redeviendra sénateur et, surtout, président du Conseil en 1922-1924 et 1926-1928. Il sera « l'homme providentiel » qu'on appelle pour faire respecter le traité de Versailles, puis pour sauver notre monnaie mise à mal par le cartel des gauches. Il meurt d'une embolie cérébrale le 11 octobre 1934. Mme Poincaré restera veuve pendant presque dix ans. Elle disparaît en mai 1943.

Élu pour sept ans, Paul Deschanel ne reste président de la République que pendant sept mois. Dommage pour l'Élysée qui avait perçu une présidente de grande classe. Germaine Brice (fille d'un député de l'Ille-et-Vilaine et petite-fille de l'auteur dramatique Camille Doucet) a épousé Paul Deschanel le 13 février 1901 à Saint-Germain-en-Laye. Elle fait semblant de ne pas savoir que son mari a déjà trois enfants d'une compagne, abandonnée sans tact. Elle ne s'occupera jamais de la carrière politique de son époux et se contentera, à l'Élysée, d'être charmante et de conquérir ceux qui l'approchent. Belle, d'une élégance raffinée, elle a quelque mérite à tenir son rôle auprès d'un mari imprévisible, dont les nerfs sont malades. Ainsi, le 23 mai au soir, celui-ci quitte l'Élysée pour Montbrison où il doit procéder à une inauguration. On connaît la suite : le compartiment du chef de l'État est découvert vide le lendemain matin ; Deschanel, tombé du train en



pyjama, a été recueilli par des gardes-barrière... Mais les symptômes s'aggravent. La pauvre Mme Deschanel, pour suppléer aux défaillances de son mari, en est réduite à imiter parfois sa signature. La comédie s'arrête le 21 septembre quand Deschanel, lucide, adresse au parlement ce message : « Mon état de santé ne me permet plus d'assumer les hautes fonctions dont votre confiance m'avait investi. » Le départ a lieu dès le lendemain et Mme Deschanel porte elle-même les valises de la famille. Deschanel, hospitalisé, décède le 28 avril 1922 d'une pleurésie. La courageuse Germaine Deschanel élève de son mieux ses trois enfants, après la mort de son mari. Elle va vivre jusqu'en 1959.

Rien de bien original à attendre de Mme Millerand ! Jeanne Millerand (née le 7 mai 1864) a attendu quinze ans avant d'épouser son mari avec lequel elle forme un couple très uni. Distinguée, elle est pour l'Élysée une maîtresse de maison parfaite, ordonnant les réceptions de façon magistrale. La reine de Roumanie, en sortant du palais, lui décerne le plus diplomatique des compliments en s'adressant au chef du protocole :

— Mais c'est une reine que vous avez là...

Discrète, mère de quatre enfants, elle n'a rien des femmes à la mode qui se pressent aux bals de l'Élysée, où l'orchestre a ordre de jouer toutes les danses modernes, sauf le shimmy et le tango. Mme Millerand ne s'habille ni chez Jeanne Lanvin ni chez Mlle Chanel ; elle reste fidèle à l'ombrelle, au corset et à la robe longue. Un peu forte, elle n'a rien de l'archétype de son époque, silhouette d'androgynisme immortalisée par Van Dongen. Sa préférence va au velours pesant et aux soies bruissantes alors que Cécile Sorel, Valentine Hugo, Mistinguett, Nathalie Paley et Ida Rubinstein imposent la mode des tricots, des jerseys, des robes chemises aux manches brèves. Mme Millerand affectionne toujours d'immenses chapeaux surchargés de fleurs ou de tur-

bans à aigrettes alors que les petites cloches font fureur. Le vent de la mode ne se lève pas rue du Faubourg-Saint-Honoré.

Avec le successeur de Millerand, Gaston Doumergue, élu le 13 juin 1924, les échetiers sont au régime. Gastounet est le premier président de la III<sup>e</sup> République célibataire (et qui plus est protestant !). C'est donc en solitaire qu'il accueille au palais le sultan du Maroc, le roi d'Égypte, le roi d'Afghanistan ou le président du Brésil. Ses proches connaissent toutefois le secret de sa vie privée qui commence le matin vers 6 heures lorsque le président sort par la petite porte de l'Élysée, en défendant qu'on le suive. Il se rend à son ancien domicile du 73 bis, avenue de Wagram et prend son petit déjeuner avec Jeanne Graves (qu'il retrouve souvent le soir). Il arrive quand même à Jeanne Graves, professeur de français au lycée Jules-Ferry (elle a quinze ans de moins que lui) de fréquenter les résidences officielles. Ainsi, à la belle saison, elle est installée dans l'appartement des invités au château de Rambouillet. Cette idylle discrète trouve son dénouement le 1<sup>er</sup> juin 1931 (douze jours avant la fin du septennat) lorsque Doumergue l'épouse civilement, dans le salon vert des appartements privés du premier étage de l'Élysée. Le mariage est célébré par M. Duncker, maire du VIII<sup>e</sup> arrondissement. Doucet crée pour la mariée un charmant modèle même si la cérémonie est préparée dans le plus grand secret. Pourtant, à son issue, quand les portes du salon se rouvrent, le couple se retrouve face à tout le personnel, les bras garnis de fleurs.

Doumergue, qui sait les difficultés qu'il a eues pour se maintenir sur la crête pendant sept ans, ne sollicite pas le renouvellement de son mandat. Les « jeunes » mariés partent alors pour leur maison de Tournefeuille (entre Toulouse et Auch). Doumergue n' imagine pas qu'il fera un bref retour politique en 1934. Il sera en

effet le président du Conseil, chargé de rétablir le calme et la confiance après le 6 février. Mme Doumergue va se contenter d'une modeste carrière littéraire sous le pseudonyme de Gilles. Son mari meurt en 1937, elle lui survit jusqu'en 1963.

Treizième président de la République, élu le 13 juin 1931, Paul Doumer et son épouse semblent marqués par le destin. L'Élysée va connaître avec eux une présidence austère qui ne dure que onze mois. Blanche Richel, fille d'un inspecteur de l'enseignement primaire, a épousé Paul Doumer en 1878. Huit enfants sont nés, dont cinq fils. Quatre sont tués à la guerre de 14-18. Mme Doumer ne va plus jamais quitter le deuil de ses fils et rester discrète et effacée. Elle forme avec son époux un ménage des plus unis d'autant que le nouveau président est un modèle d'ascétisme, ne buvant que de l'eau, ne fumant pas, mangeant de n'importe quel plat et travaillant de manière acharnée. Certes le couple se promène parfois au bois de Boulogne ou dans le parc de Saint-Cloud. Avec leurs trois filles, Hélène, Lucile et Germaine et leurs onze petits-enfants, il ravive l'image édifiante de Philémon et de Baucis, comme on le souligne souvent.

Le vendredi 6 mai 1932, le président de la République se rend à l'hôtel de Rothschild, à la vente des écrivains combattants. Devant un étalage de livres, il est sauvagement abattu par un Russe exalté. En mourant, il balbutie le nom de sa femme qui gémit :

— Non, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible !

On ramène à l'Élysée le corps du président mais Mme Doumer refuse l'inhumation au Panthéon :

— Non, je vous l'ai donné toute sa vie. Laissez-le-moi maintenant.

Il repose, près de ses fils, au cimetière de Vaugirard. Après la mort de son mari, Mme Doumer connaît une situation financière difficile. Et le destin frappe une

nouvelle fois, deux ans plus tard : Blanche Doumer est renversée par une voiture et s'éteint après une agonie atroce.

Le 10 mai 1934, le Congrès élit Albert Lebrun. Cet homme simple qui n'hésite pas, par exemple, à serrer les mains des serveurs à un banquet officiel, est dépourvu de tout prestige. Ce Lorrain, né en 1871 à Mercy-le-Haut (Meurthe-et-Moselle), sorti major de Polytechnique, a été plusieurs fois ministre, mais il est peu connu du public. Excessivement scrupuleux, il est hésitant et timoré. Il sera un président trop neutre. Son épouse sera au diapason : peu élégante, effacée, un peu mièvre. C'est la fille d'un inspecteur général des mines (son nom de jeune fille est Marguerite Nivoit) qui ne considère pas l'ascension de son mari comme un bienfait du ciel. Lors de la visite en 1938 des souverains britanniques, la presse ne se prive pas de commenter la tenue fagotée de Mme Lebrun et ses essais de révérence indiscutablement marqués par un manque d'entraînement. Elle n'entend pas utiliser couturier, chapelier, gantier, bottier et coiffeur dignes de son rang. Les réceptions traditionnelles du palais se déroulent pareillement dans une certaine médiocrité. Un témoin sévère prétend que « peu raffinées, petites-bourgeoises, à la limite de la vulgarité, elles étaient à l'image de la majorité de la classe politique de l'époque ». Lebrun n'hésite pas à solliciter le talent du prestidigitateur que cultive un des inspecteurs du service de sécurité pour amuser les invités... Ce couple sympathique et incolore est presque trop simple : pour le mariage de son fils Jean, célébré à Rambouillet, Mme Lebrun se contente d'acheter les souliers du marié dans une modeste boutique. Un modèle bon marché, cela va de soi ! La presse et les chansonniers en font des gorges chaudes... On se console comme on peut d'un septennat particulièrement intense en drames et émotions : l'affaire Stavisky,

l'émeute du 6 février 1934, les élections de 1936 qui amènent au pouvoir le Front populaire, Munich et, en toile de fond, Hitler... En mai 1939 s'achève le septennat d'Albert Lebrun. Va-t-il se représenter ? Oui. Les gens prudents, à commencer par sa femme, lui conseillent de ne pas tenter la chance, de se retirer. Il s'obstine et, comme il ne gêne personne, il est réélu sans opposition sérieuse. Et c'est ce président respectable, mais trop respectueux des usages parlementaires pour intervenir dans une tourmente, qui va affronter la débâcle de 1940 et s'effacer en même temps que la III<sup>e</sup> République. Le 10 juin 1940, le couple présidentiel quitte l'Élysée pour la Touraine, puis pour Bordeaux. C'est là que le président Lebrun, le 16 juin, fait appel au maréchal Pétain pour former le gouvernement à la place de Paul Reynaud démissionnaire. Le 10 juillet 1940 l'Assemblée nationale donne tous pouvoirs au maréchal Pétain pour promulguer une nouvelle constitution. La III<sup>e</sup> République disparaît pour faire place à l'État français. Dès le lendemain, d'un trait de plume, la présidence de la République est supprimée. Mme Lebrun meurt le 25 octobre 1947 et son époux s'éteint à Paris le 6 mars 1950. En 1944, après la Libération de Paris, il avait écrit au général de Gaulle pour souligner que son mandat n'expirait qu'en 1946. Sa lettre était restée sans réponse.

Les grilles de l'Élysée s'étaient fermées le 10 juin 1940. Elles le resteront six ans et demi. Nul ne viendra troubler sous l'Occupation la somnolence de l'ancien hôtel de Mme de Pompadour.

Marianne-au-palais-dormant se réveille le 16 janvier 1947 lorsque le socialiste Vincent Auriol est élu par le Congrès quinzième président de la République française et premier de la IV<sup>e</sup> République. Mme Vincent Auriol veut rendre vie à ce palais inhabité depuis plusieurs années, d'où s'échappent des odeurs de renfermé. Son dynamisme et sa personnalité attachante font des

prouesses. Claude Pasteur a écrit que « cette fille de militant socialiste possède un sens inné de l'apparat ». La plupart de ses initiatives sont heureuses et il n'est que justice que le terme de première dame de France soit inventé à son intention.

Fille d'un ouvrier verrier, Michel Aucouturier, célèbre militant syndicaliste (ami de Jean Jaurès et fondateur avec ses compagnons de travail de la verrerie d'Albi), Michèle épouse Vincent Auriol le 1<sup>er</sup> juin 1912 et donne naissance à un fils, Paul, six ans plus tard. Elle soutient activement son mari dans sa carrière d'avocat au barreau de Toulouse et dans sa carrière de député socialiste qui le conduit à être ministre des Finances du Front populaire. Pendant l'Occupation, en octobre 1942, tout comme son mari, elle disparaît dans la clandestinité. Engagée dans un réseau de résistance, elle se cache à Lyon, participant au décodage des messages chiffrés de l'état-major allié.

La résistance du personnel de l'Élysée à ses initiatives semble, en comparaison, peu de chose... Comme le raconte Merry Bromberger, Mme Auriol souhaite remettre des salons en état. Mais certains d'entre eux sont encombrés par un trop grand nombre d'objets disparates. Mme la Présidente appelle donc un jour le chef des huissiers du palais :

— Je voudrais que vous me donniez deux ou trois employés pour faire des rangements.

— Ah ! Madame, répliqua le fonctionnaire, il est déjà 11 heures, ils ne vont pas tarder à aller manger.

— Eh bien alors, cet après-midi ?

— Ah ! Cet après-midi, ils font grève.

— C'est bien, laisse tomber agacée Mme Auriol, dans ce cas je m'en occuperai moi-même.

Après avoir travaillé toute une journée à l'épuration de l'Élysée, le soir, les Auriol vont se coucher épuisés mais ravis. Quand ils redescendent, le lendemain matin, ils restent éberlués : les consoles sont revenues, les fauteuils ont repris le même alignement, les potiches sont

remontées sur les cheminées... Mme Auriol doit user de toute sa diplomatie pour faire comprendre au personnel qu'elle commande désormais au palais. D'autant que la nouvelle maîtresse de maison veut imposer rapidement son style pour les trois réceptions annuelles qui ponctuent le déroulement du cycle élyséen : corps diplomatique, parlementaires, hauts fonctionnaires. Elle commande ainsi à la Belle Jardinière des livrées à la française pour habiller le personnel et veille à ce que vaisselle et argenterie soient renouvelées. Elle remonte la lingerie de l'Élysée en commandant les premières nappes précieuses chez Porthault ou chez Noël et fait sortir des coffres où elles sommeillent les sept mille cinq cents pièces d'argent massif et doré et la vaisselle d'or, d'argent et de vermeil (les placards de l'office conservent quelque cinq mille assiettes de Sèvres et deux mille cinq cents verres de cristal de Baccarat taillé). Mince, grande, avec un physique à la Gaby Morlay, Michèle Auriol est élégante et porte des robes de grands couturiers : Lanvin, Mme Grès et Balmain sont ses préférés. Lors des grandes réceptions, les privilégiés sont conviés à un dîner de 200 à 250 couverts servi dans la salle des fêtes ; le repas à peine terminé, tout le personnel se précipite pour ôter les tréteaux. La place doit être nette et les buffets mis en place en un temps record, car 1 500 à 2 000 personnes, invitées à la réception qui fait suite, font déjà la queue dehors.

Lorsqu'elle évoquera ensuite avec un proche ses années élyséennes, Mme Auriol trouvera des mots très durs, parlant de « journées harassantes, débutant à 8 h 30 pour régler les menus, avant de plonger dans les innombrables obligations qui s'étagaient tout au long de la journée... » Elle soulignera « ces soirées de réception auxquelles il n'était pas question de se soustraire même si, malade d'un zona, l'on devait figurer malgré 39,5° de fièvre, pour s'enfuir, vaincue, vers 22 h 30, soutenue par deux familiers... »

Pourtant, avec cette maîtresse de maison hors pair,

l'Élysée redevient une maison fastueuse, tenant son rang de première demeure de France. Femme de goût, la présidente a su rendre sa noblesse à l'Élysée en faisant abattre côté cour la fameuse verrière (due à Sadi Carnot) qui déparait la façade et en supprimant, côté jardin, la marquise métallique construite par Napoléon III. Mme Auriol fait installer des appartements royaux au premier étage du palais pour les invités de marque de passage à Paris qu'on logeait jusqu'ici au Quai d'Orsay. En fait, lors de leur visite officielle à Londres, le président et son épouse, installés au palais de Buckingham, tout près des appartements royaux, ont été séduits par l'intimité de l'accueil des souverains britanniques et ont décidé d'imiter ces usages. La venue de la reine Juliana à Paris leur en donne l'occasion. Comme l'a raconté le directeur du Mobilier national de l'époque, Mme Auriol prend les choses en main et réalise l'installation en un temps record. Avec un oubli toutefois que l'on peut comprendre de la part d'une femme de président de la République : « Assez fiers de nous, raconte ce haut fonctionnaire, de Mme la Présidente au plus humble des tapissiers, nous attendions avec curiosité l'appréciation évidemment laudative que Sa Majesté ne manquerait pas d'émettre à la vue de tant de splendeurs... Peu après l'arrivée de la reine et du prince, à qui les Auriol font naturellement les honneurs de leur résidence, je fus bizarrement convoqué d'extrême urgence aux appartements privés... Les visages ne reflétaient pas l'euphorie qu'emporte généralement la consécration d'une éclatante réussite et l'on m'apprit qu'après un rapide coup d'œil circulaire sur l'aménagement de sa chambre, la reine avait simplement demandé : « Où est le coffre ? » Ni les hôtes ni les multiples services intéressés par la préparation du voyage n'avaient pensé à ce détail, devenant soudain affaire d'État, car les bijoux de la couronne de Hollande figurent parmi les plus prestigieux. »

En revanche, aucune fausse note n'est relevée, quel-



ques mois plus tard, en mai 1948, lors de la visite de la princesse Élisabeth d'Angleterre. Le coffre est là. Le dîner de gala est une réussite et les photographes immortalisent sur le perron le président encadré de Madame, en satin noir de Lanvin, et de sa belle-fille la blonde Jacqueline Auriol, pilote d'avion, « la femme la plus vite du monde », en pékiné beige à rayures marron tandis qu'Élisabeth porte une robe de Norman Hartnell en satin blanc pailleté de bleu. Mme Auriol a aussi l'idée délicate de faire venir du Louvre des tableaux évoquant le pays des souverains qu'elle reçoit pour en orner leurs appartements. Pour Juliana des Pays-Bas, ce sont plusieurs Jongkind, pour Élisabeth d'Angleterre un Gainsborough et un Turner, pour le roi et la reine du Danemark quelques paysages scandinaves. Le président de la République italienne a droit à un Canaletto et un paysage romain de Corot. Mme Auriol est indiscutablement une femme de grande classe et de goût très sûr.

Pour faire plaisir à son Toulousain de mari, elle introduit dans les menus de l'Élysée la garbure et le cassoulet cuisinés par le remarquable chef Michel Toulévent. Elle a l'intelligence de faire conserver les noms des invités avec les menus correspondants, de manière que les mêmes plats ne leur soient jamais resservis. Mme Auriol rétablit l'arbre de Noël de l'Élysée auquel sont conviés les enfants du personnel et un garçon et une fille de chaque arrondissement parisien. Sur la suggestion de son mari, elle crée également un service d'assistance sociale. Présente à toutes les réceptions, accompagnant son mari aux grandes manifestations hippiques (du Grand Steeple-Chase au prix de l'Arc de triomphe), elle profite aussi des demeures présidentielles éloignées de Paris, comme Vizille et Marly, mais Rambouillet a sa préférence pour les courtes vacances ou les fins de semaine. Ainsi, à chaque printemps, une brigade de tapissiers et ébénistes y est envoyée avant les séjours présidentiels. Comme l'a raconté Henri Gle-

zes, cette présence est la cause indirecte d'une frayeur mémorable pour Mme Auriol. Ces ouvriers sont en effet hébergés au château même. Et que faire au château de Rambouillet après une journée de travail ? Pêcher l'anguille qui foisonne dans les canaux du parc. Afin de ramener chez soi vivante la pêche de toute la semaine, le personnel trouve une solution... Et c'est ainsi que Mme Auriol, désireuse de vérifier l'avancement des travaux, se fait conduire incognito à Rambouillet et pousse un grand cri devant sa baignoire occupée « par un nœud de vipères » !

A la fin de son septennat, Vincent Auriol laisse entendre à plusieurs reprises qu'il ne serait pas candidat. Certes il confie parfois que « si on insistait beaucoup... ». Mais son entourage et surtout sa femme n'insistent pas. Les attaques menées sous le manteau et dans une certaine presse contre son fils et sa belle-fille, dont on met en cause l'honnêteté ou les mœurs, l'écœurent. Autre exemple de médisance : à l'issue d'une visite aux Gobelins, toute une partie de la presse diffuse l'information selon laquelle la présidente a reçu une somptueuse tapisserie... Ce qui est totalement faux. Lorsque l'élection de René Coty est connue, fin décembre 1953, Mme Auriol fait ses bagages avec plaisir. Contrairement à ce qui a été dit ou écrit à cette époque, aucun objet appartenant à l'État ne quitte l'Élysée à ce moment. Mme Auriol est pourtant excédée comme l'a souligné un témoin : « L'atmosphère était pesante ; Mme Vincent Auriol, très grande dame dans l'élégant drapé de sa robe d'intérieur mauve, allait et venait, en proie à un énervement qui appelait le soulagement de la confiance : — Ah ! Cher ami, comme nous sommes heureux de partir ! Nous en avons assez, notamment parce que journalistes et photographes ont été particulièrement odieux envers les nôtres et nous-mêmes. » S'il faut en croire Mme Auriol, « plus jamais ni lui ni elle, ne prononcèrent le nom de l'Élysée ». Lui s'étei-

gnit le 1<sup>er</sup> janvier 1966 et elle est morte à Paris le 29 janvier 1979, à quatre-vingt-trois ans. Elle est enterrée à Muret, en Haute-Garonne, auprès de son époux.

Le 23 décembre 1953, M. René Coty est élu président de la République au treizième tour de scrutin. Aussitôt, les journalistes se précipitent à la porte de l'appartement de quatre pièces que les Coty habitent depuis dix ans au n° 5 du quai aux Fleurs. Une forte personne, presque obèse, leur ouvre en multipliant les excuses : interrompue dans la confection d'une tarte, elle a les mains pleines de farine. Ainsi la presse découvre-t-elle, dans toute sa simplicité, Mme René Coty. Germaine Alice Corblet, née au Havre en 1886, fille d'un armateur, est, on s'en serait douté, le contraire de l'élégante et fine Michèle Auriol. Les photographes s'en donnent à cœur joie pour immortaliser la nouvelle première dame de France dans les poses les plus désavantageuses d'autant que les couturiers ont toujours du mal à lui trouver des modèles qui dissimulent sa silhouette massive. Ainsi les chansonniers et les journalistes satiriques ne se privent-ils pas de se moquer plus ou moins gentiment de « Madame sans gain », « la bûche de Noël », « potiche et godiche », « Madame des tas ».

Par malchance, il est vrai qu'elle est parfois maladroite : lorsqu'elle reçoit le directeur du Mobilier national pour le réaménagement de ses appartements élyséens, elle lui précise que le président n'apprécie ni le style Empire (largement prédominant au palais), ni le contemporain.

Henri Gleizes raconte une anecdote significative : « Convoqué par Mme la Présidente... je me rendais aux appartements privés. Mme Coty s'excusa d'être en retard, mais, me confia-t-elle, *nous avons eu aujourd'hui un si bon déjeuner !* Au même moment retentit la sonnette de la porte d'accès à la longue galerie desservant l'appartement. Une silhouette se détacha, lointaine,

dans la pénombre ; elle fut hélée avec vigueur et satisfaction : "Ah ! C'est vous le plombier !" Une voix pincée, dont la neutralité déguisée ne parvenait pas à cacher la sourde vexation, répliqua : "Non, je suis Pierre Balmain."

En réalité, s'étant jusqu'alors peu mêlée à la vie politique de son époux, elle est timide et gauche, ce qu'elle compense par son aménité et son autorité bienveillante. La conscience avec laquelle elle se donne à la tâche et sa rayonnante bonté finissent par décourager les railleurs. En fin de compte, c'est en partie grâce à elle que René Coty sera si populaire. L'hebdomadaire *le Pèlerin* est le premier à donner le *la* : « Nous sommes un peuple qui recommande à ses femmes de rester au foyer, de s'occuper de leur mari, de leurs enfants, et voilà qu'au moment où l'une d'elles est appelée à la situation suprême par le jeu de la démocratie, la presse la ridiculise parce qu'elle ne ressemble pas à un mannequin, parce que son horizon est familial... » Avec leurs deux filles, Geneviève et Anne-Marie et leurs dix petits-enfants, la brave Mme Coty, sempiternellement vêtue de l'étole de vison que son mari lui a offerte « pour faire présidente », donne en effet avec son époux le spectacle d'une famille tendrement unie.

On cessera peu à peu de faire de bons mots sur le côté « maimaine » de Mme Coty. D'ailleurs, comme l'a écrit Maurice Tassart dans le numéro spécial d'*Historia* consacré à l'Élysée (1718-1970), « on découvrira qu'elle a un beau visage régulier de matrone romaine et que son embonpoint ne manque pas de majesté ».

À l'Élysée, les Coty n'apportent aucune modification à la décoration ni à l'ordonnance du palais en dehors de la réouverture de la chapelle. Par contre le parc devient l'objet de tous leurs soins.

Peu mondaine, Mme Coty se plie cependant de bonne grâce aux réceptions nécessaires. Haïlé Sélassié, Élisabeth d'Angleterre, Frédéric IX de Danemark, Rainier de Monaco, Tito, Eisenhower sont ses hôtes au palais.

« La reine de l'écran » Martine Carol et « la princesse de la danse » Ludmilla Tchérina sont ainsi conviées à certaines réceptions.

Mais ces mondanités, ces inaugurations, ces voyages, cette tension perpétuelle ont raison d'une femme plus fragile qu'il n'y paraissait. Le 11 novembre 1955, la France apprend avec stupéfaction le décès subit de la présidente. C'est la première fois que l'épouse d'un président meurt pendant le mandat de son mari. Une maladie cardiaque, aggravée par le surmenage, l'a emportée pendant son sommeil au château de Rambouillet. A l'émotion considérable que suscite sa mort, on mesure à quel point elle avait su, en deux ans et demi, gagner le cœur des Français. A la séance de l'Assemblée nationale, le président fait l'éloge de cette « grande Française ayant de hautes qualités de cœur et d'esprit ». Ses obsèques doivent avoir lieu dans l'intimité mais à la demande du gouvernement et en raison des témoignages de sympathie qui affluent à l'Élysée, René Coty accepte une cérémonie solennelle à l'église de la Madeleine. Mme Coty est enterrée au Havre.

Très affecté par son deuil, René Coty envisage un moment de ne pas achever son mandat. Mais il se rétracte. Le pays est suffisamment malade pour se passer d'une crise présidentielle. Jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1958, où le général de Gaulle, répondant à l'appel pressant de M. Coty, devient président du Conseil. Pendant sept mois, le Général « règne » tandis que le président Coty continue à représenter officiellement la France à l'Élysée. Après le référendum de septembre 1958 approuvant la constitution qui fonde la V<sup>e</sup> République, l'Élysée est prêt à accueillir, en janvier 1959, un nouveau président et une nouvelle première dame de France.



*LES DAMES DE NOTRE ÉPOQUE*





## Yvonne de Gaulle

« Les gens qui ont une légende sont aussi cette légende », aimait à dire Coco Chanel. Pour la presse étrangère, Yvonne de Gaulle fut comme « une reine Victoria française ». On la représenta en pleine moitié du XX<sup>e</sup> siècle comme la gardienne de la morale nationale. Le très sérieux *Time* écrivait même : « Chez de Gaulle, dans l'est de la France, où Yvonne de Gaulle règne, il n'y a ni machine à laver, ni aspirateur, ni fourneau à gaz. La cuisinière fait la cuisine sur un poêle à charbon, la bonne fait le ménage avec un balai et Yvonne tient les comptes très méticuleux dans des livres que personne n'a le droit de consulter... » Certes, la comparaison avec Jackie Kennedy, alors *first lady* de la Maison-Blanche, prend des allures surréalistes...

Donc, elle a sa légende. Avec toujours les mêmes mots pour la célébrer : modestie, discrétion, souci d'effacement, dévouement, abnégation. Des vertus d'un autre siècle, reflets en effet de l'ère victorienne. Pour Claude Pompidou elle est « une femme d'une autre génération. Elle est le modèle parfait d'un certain type de femme, dans un certain type de famille, inscrite dans une certaine France. Le seul conseil qu'elle m'ait jamais donné, c'est : *portez des chapeaux* ». A-t-on d'ailleurs jamais vu en ville Mme de Gaulle sans chapeau ?

Mais laissons momentanément la légende et

penchons-nous sur des aspects plus secrets de cette femme sans histoire qui a vécu trente ans à l'ombre de l'histoire. J'ai soumis un fac-similé de son écriture à un graphologue sans naturellement lui dire l'identité du scripteur. Il en a fait une analyse étonnante. « Son écriture traduit un caractère qui n'est pas des plus souples. Une intelligence pratique, capable d'éprouver une affection sincère et désintéressée, mais d'une façon réservée. L'ensemble du dessin exprime en effet une émotivité assez discrète (qui laisse un esprit clair et logique), beaucoup d'intuition et un remarquable sens moral (à la limite du puritanisme agressif). Excellente vitalité, dynamisme et volonté forte. Reflet d'une personnalité sachant se protéger psychiquement et physiquement et arrivant parfaitement à se créer un équilibre de vie. On peut dire que cette personne a l'amitié rare, d'abord parce qu'elle ne tient pas à ce qu'on connaisse sa vie intime, ensuite du fait qu'à ses yeux, très peu d'êtres valent la peine qu'on leur donne le nom d'ami ; son foyer n'accueille donc qu'une élite de familiers. Elle a un esprit observateur et un caractère sensible mais obstiné. Quant à son sens moral, tout en étant parfaitement orthodoxe en matière de comportement, elle peut se servir de sa vigueur inflexible comme d'une arme redoutable ! »

Tous ceux qui connurent l'Élysée de Charles de Gaulle peuvent témoigner de ce dernier point. Quand, sur une liste d'invités, la présidente relevait le nom d'une personne dont la situation matrimoniale n'était pas claire ou le libertinage notoire, sa réprobation pouvait aller jusqu'au veto. Ou jusqu'aux limites de l'impolitesse. A ses yeux, il était inconvenant qu'en sa présence on ne soit pas tout à fait irréprochable. Cette rigidité victorienne la condamnait à tout savoir de la situation de famille, des penchants et des « petits secrets » des membres des services de la présidence.

C'est avec justesse que Jean Mauriac (dans un texte de l'AFP de novembre 1979) a écrit :

« Mme de Gaulle était très bien renseignée sur la vie privée des membres de l'entourage du Général, des ministres, des hauts fonctionnaires, des préfets, des ambassadeurs. Elle connaissait les divorces, les séparations et le reste. Elle était dans l'intimité, très libre, très à l'aise avec le Général. Toujours très entière dans ses jugements — elle aimait les gens ou ne les aimait pas — elle ne cachait jamais sa pensée à son mari. Elle avait ses têtes et elle était tenace dans ses aversions. Le Général écoutait avec attention ce qu'elle disait des uns et des autres, l'interrogeait souvent. Bref, on sait aujourd'hui que le Général tenait compte des avis de Mme de Gaulle, et que celle-ci a pu avoir quelque influence sur le choix des membres de son entourage. Certains, sans aucun doute, auraient eu une carrière plus rapide, n'auraient pas attendu si longtemps avant d'entrer au gouvernement si Mme de Gaulle n'avait exprimé au Général sa condamnation quant à leur vie privée. "Le Général, a dit un membre de sa famille, s'est écarté peu à peu de certains qu'il aimait bien, parce que Mme de Gaulle ne les aimait pas." Dans l'entourage de l'ancien président de la République, on reprocha quelquefois à Mme de Gaulle sa sévérité dans ses jugements sur les uns et les autres, un esprit critique, caustique, bref, peut-être un manque d'indulgence. »

Elle était également en vigueur à la maison. Pas question de déjeuner à Colombey en bras de chemise ou de dîner en pantoufles (et personne n'a jamais vu le Général sans cravate !). Ce qu'Yvonne exige d'abord de son entourage, c'est la ponctualité. Une ponctualité presque militaire. Le plus infime retard provoque un regard réprobateur. Mais plus grave encore que l'inexactitude est la grivoiserie. A la moindre allusion un peu leste, les traits se figent et de ses lèvres tombe un blâme. Car cette femme sévère à l'égard des catholiques qui ne pratiquent pas et qui traita Pétain de mécréant est étonnamment rigoriste. Condamnant les mauvaises lectures (Françoise Sagan, c'était le diable et Guy des Cars,

l'impur), évitant de se rendre l'été dans le Var, chez son fils (afin d'être sûre de ne jamais apercevoir un sein nu sur la plage), elle prend presque un malin plaisir à outrer ses principes, à faire frémir d'un regard ceux qui manquent de vertu sous les lambris de l'Élysée. Ce que son frère, Jacques Vendroux, explicite presque avec philosophie :

— Elle réprouvait les libertés que certains hommes du jour apprenaient avec les bons principes.

A l'âge des extravagances, des excès et de la révolution des mœurs, — car, paradoxalement, c'est sous la présidence de son époux que la permissivité se déchaîna —, tante Yvonne incarne la tradition, le respect des valeurs morales et le sens du devoir.

On s'en doute, la stricte observance de la religion catholique entre pour beaucoup dans son comportement. Profondément croyante et conservant de son enfance le culte d'une religion quelque peu inflexible dans ses commandements, Yvonne de Gaulle formule, dès son deuxième jour à l'Élysée, un souhait prévisible, comme l'écrivait l'ancien directeur du Mobilier national : « Dès le lendemain de son installation à l'Élysée, Mme de Gaulle m'appela au téléphone, exprimant avec une extrême courtoisie, teintée même de quelque gêne, le désir d'obtenir une pietà pour ses appartements privés. » Le Louvre comble sa demande... On peut imaginer avec quelle réprobation elle regardait les déviations d'une partie du clergé.

Intraitable sur le chapitre des bonnes mœurs, elle devient évidemment la cible des persifleurs du *Canard enchaîné*. Dans l'une de ses chroniques de la Cour, André Ribaud ne la manque pas : « Mme de Maintenant était la femme du Roi : c'était une personne sans naissance, d'un visage guindé, sévère sous des traits encore lisses, même frais, où s'imprimait infiniment de vertu mais assez peu de bonté, servant toujours sa haire avec sa discipline. Elle était fort experte dans l'alchimie des marmelades, plus habile encore dans la réduction des

pêcheurs. Elle passait sa vie dans les exercices de piété les plus édifiants et les plus continuels. Elle avait l'âme austère et pénitente, et elle eût envoyé toute la Cour à complies. Elle régnait sur le palais avec un empire craint de tous et redouté de toutes. Elle n'y voulait ni jeunes gens de traverse ni dames de moyenne vertu. La boue infecte de l'adultère lui faisait horreur et il ne fallait pas qu'on s'avisât d'extravaguer loin des lisières du sixième commandement de Dieu. »

Charles de Gaulle, lui-même respectueux d'une certaine rigueur morale, a trop connu cela chez sa mère (qui, comme on l'a parfois souligné, aurait pu en remonter dans ce domaine à Yvonne) pour ne pas considérer que « dans nos milieux », cela va de soi...

Mais les vertus de Mme de Gaulle ne l'empêchent pas d'être gaie, enjouée, joyeuse, quelquefois primesautière. Elle aime la plaisanterie, rit volontiers ; elle est capable de dire, dès qu'elle se sent en confiance, ce qu'elle pense des choses avec beaucoup d'humour. Un humour parfois un peu pincé, assez britannique : c'est un aspect bien méconnu de sa personnalité. Ainsi, le jour où un proche s'amuse de la manière dont le sculpteur a couvert les appâts des muses dans la salle des fêtes de l'Élysée, réplique-t-elle :

— Et pourtant, ce n'est pas moi qui les ai fait mettre.

Elle se permet parfois de juger son mari avec esprit ; elle en dit un jour :

— Il est vraiment trop grand pour un homme normal.

On connaît son mot au moment de son installation à l'Élysée :

— Nous voilà donc en meublé !

On connaît moins sa bonne humeur lors de ses voyages officiels à l'étranger :

— J'aime voyager... Au passage, je me demande combien de présidentes battront mes records : vingt-six et vingt-huit jours de voyages officiels ininterrompus avec des climats variés et sur le rythme des voyages du Géné-

ral. Et cela entre cinquante-huit et cinquante-neuf ans !  
Ce n'est pas mal pour une vieille dame !

C'est d'ailleurs avec un sourire malicieux qu'elle réplique, lors d'un de ses voyages, à une journaliste vénézuélienne qui l'assaille de questions :

— Moi, je ne parle pas. C'est mon mari qui est le maître à la maison. C'est lui qui parle.

Ce qui ne l'empêche pas de tenir parfois des propos que n'aurait pas reniés Boris Vian. André Malraux, dans *les Chênes qu'on abat*, rapporte qu'Yvonne de Gaulle parle de l'Elysée comme d'un camp de concentration... De l'humour noir, elle en fait encore preuve lorsqu'elle raconte ce souvenir de la guerre de 14-18 :

— Je me souviens de maman disant au médecin-chef de l'hôpital qui fumait une cigarette sur le perron de la cour intérieure : « Rentrez donc... Vous n'êtes pas raisonnable de rester là. » Résultat : quelques minutes après, une torpille « jumelée » n'a laissé ni médecin-chef ni cigarette...

On ne sut d'ailleurs jamais si elle était vraiment sérieuse lorsqu'elle demanda l'introduction d'un potage au menu des dîners officiels. Audacieuse, elle va jusqu'à se laisser soupçonner d'avoir voté *non* au référendum d'avril 1969 pour rejoindre plus rapidement sa retraite de Colombey. André Malraux a raconté comment, lors d'un déjeuner, il évoqua ainsi Mme Kennedy :

— Vous vous souvenez des pancartes à Cuba : Kennedy, non, Jackie, oui ?

Et Mme de Gaulle de le couper :

— Charles, si nous y étions allés, est-ce qu'il y aurait eu des pancartes : De Gaulle, non, Yvonne, oui ?

Elle riait d'ailleurs beaucoup de la fable qui voulait qu'au Niger tous les hommes de haute taille s'appelaient *Gaul* et que leurs fiancées fussent baptisées *tanti-vonn...*

Cet humour s'accompagne parfois d'anticonformisme. Jean Farran, journaliste à *Paris-Match* dans les années 50, se souvient s'être déplacé en hélicoptère

jusqu'à La Boisserie pour interviewer le Général. Mme de Gaulle, avec un regard presque enfantin, admire alors l'appareil qui vient de se poser. On lui propose de l'essayer. Elle bat presque des mains et monte dans l'hélicoptère pour découvrir les paysages qui environnent Colombey. Quoi de plus normal que d'avoir la tentation d'un tour en hélicoptère pour une dame proche de la soixantaine ? Au moment où l'appareil se pose, elle décrète qu'elle n'aimera plus d'autre moyen de transport ! Bref, des aspects que sa légende a laissés dans l'ombre. Mais quelle est-elle, cette légende ?

Tout commence à Calais le 22 mai 1900 (Yvonne Vendroux est née la même année que la reine mère d'Angleterre — notons que toutes deux auront des enfants et petits-enfants portant les mêmes prénoms : Élisabeth, Philippe, Charles, Anne). Elle est — comme Mme Coty — d'une famille d'armateurs calaisiens d'origine hollandaise. Ce sont en effet à l'origine des Van Droog, riches producteurs de tabac de la région de Delft, refoulés en Bourgogne par l'inondation des basses terres qu'imposa Guillaume d'Orange devant l'invasion des troupes de Louis XIV. Devenus Vandroux à Dunkerque, ils s'installent finalement à Calais en 1703 et deviennent Vendroux. On est armateur de père en fils, conseiller municipal, membre de la chambre de commerce et consul de divers pays. On cite un aïeul qui fut à la fois consul d'Espagne, du Portugal, du Brésil, d'Autriche-Hongrie, des Pays-Bas et du Danemark. Les Vendroux sont des notables. Ils vivent encore, au début du siècle, dans la belle demeure de leurs ancêtres, un de ces hôtels particuliers entre cour et jardin, comme en faisaient bâtir les riches marchands d'autrefois.

Le père d'Yvonne préside le conseil d'administration d'une biscuiterie industrielle. Ce qui fera dire plus tard à de Gaulle ce joli mot :

— Je me marie avec une demoiselle Vendroux, des biscuits.

Marguerite, la blonde épouse, une Ardennaise (vingt-

cinq ans au moment de la naissance d'Yvonne) a été la sixième femme de France à obtenir un permis de conduire automobile. Vive et active, ne se poudrant jamais et ne se parfumant qu'avec de la violette de Houbigant, elle transmet à sa fille aînée le goût de la persévérance. Pour Jacques Vendroux, « ils formaient un ménage vraiment heureux, respectueux d'une saine morale et des bons principes, allant parfois jusqu'à l'application un peu excessive de certaines idées préconçues ».

Yvonne est élevée, avec ses deux frères (Jacques né en 1897 et Jean né en 1902) et sa sœur Suzanne (née en 1905), comme le sont les demoiselles de la grande bourgeoisie en province. On pratique une économie sévère, mais on a plusieurs domestiques, ce qui n'empêche pas les filles d'être initiées très jeunes aux travaux traditionnels de la maison : broderie, tricot et fabrication de confitures. Une trilogie essentielle de l'existence d'Yvonne. Les enfants ne tutoient pas leurs parents. A table, ils ne parlent que si on leur adresse la parole. Mais au cours des séjours au château de Sept-Fontaines, le protocole se relâche. Quelques goûters réunissent famille et amis. Les garçons portent des costumes marins et Yvonne et sa sœur des robes de mousseline blanche ceinturées de satin bleu ciel, des chapeaux de paille et des souliers vernis. Une enfance qui a gardé le parfum de la comtesse de Ségur. Petite fille modèle, Yvonne montre toutefois du caractère :

— Elle ne sourit que lorsque les gens lui plaisent, témoigne son frère, qui précise : L'aînée de mes sœurs, dès l'âge de raison, affirme sa personnalité. Elle n'aime ni les jeux violents ni les sports ; elle est calme et réservée, se laisse difficilement convaincre du contraire de ce qu'elle pense. Fort soigneuse de sa personne et de ses vêtements, plus coquette que négligée, elle accomplit consciencieusement son travail scolaire, dévore la bibliothèque rose, n'est pas sensible à la musique, aime la nature, les fleurs, les animaux.

Yvonne apprend à lire à la maison puis devient élève



à l'institution Notre-Dame. Sur les photographies d'alors, elle apparaît dans un strict uniforme noir, avec un visage très calme, clair sous une masse de cheveux bruns, avec le regard brillant. En vacances, elle s'habille « en demoiselle » avec un tailleur bleu marine sur un chemisier blanc à col ouvert et un chapeau plat de feutre bleu ou de paille blanche. Une vie parfumée de toutes les vertus familiales, stable, immuable. De celles dont on garde à jamais la nostalgie.

Au début de la guerre de 14, le clan se met à l'abri en Angleterre. Le 15 août 1914, les enfants Vendroux et une gouvernante s'embarquent pour Folkestone et s'installent au cœur de la vieille Angleterre : Canterbury. Puis, rassuré sur le sort de Calais, on regagne le continent juste avant Noël. Yvonne de Gaulle a évoqué elle-même cette période de sa vie :

— En 14, au début, Maman faisait des visites aux vieilles dames un peu gênées au moment des loyers... dont Mme Damour, charmante, mais qui m'offrait hélas un bonbon au cassis, horreur suprême !... Et au-dessus de la grande charcuterie, Mlle Pétain qui refusait de recevoir son frère, le futur maréchal, à cause de sa situation irrégulière et qui, du coup, ne bénéficiait d'aucune aide de sa part.

De cette époque de la guerre lui sont restées beaucoup d'images :

— Il passait beaucoup de troupes la nuit venant d'Angleterre. Longeant notre rue, ils chantaient en sourdine *Keep your smile*, c'était triste... L'été 15, ils nous avaient installés à Wissant. Quant au travail de classe, il ne s'est trouvé pour le diriger qu'une « institutrice » — en réalité bonne d'enfants bien inoffensive — que j'ai retrouvée en Irlande par la suite. Nous la traînions à toute allure, à pied un peu avant la basse marée, jusqu'au Gris-Nez, pour récolter des moules et revenir dare-dare ; la cuisinière les faisait cuire illico...

Les religieuses du couvent des visitandines de Périgueux, où elle est envoyée en 1918, vont remarquer son

caractère. Ne disposant pas de baignoires, elles emmènent leurs pensionnaires une fois par semaine aux bains municipaux. Bien qu'elles soient installées dans des cabines individuelles, les religieuses exigent qu'elles gardent leurs chemises pour se baigner. Les condisciples d'Yvonne se contentent de tremper leurs chemises dans l'eau. Elle, au risque de choquer, laisse sa chemise à côté de la baignoire, déclarant :

— Je prends mon bain sans chemise de nuit.

Un bulletin de classe résume : « Pleine d'idéal et de droiture, de caractère régulier et consciencieux. »

Après la guerre, la vie paisible reprend. Comme l'a noté Jacques Vendroux, les regards masculins commencent à s'attarder volontiers sur la jeune femme devenue fort jolie. Le visage est régulier, assez pâle, le front haut et les yeux gris pleins d'esprit.

Un après-midi d'octobre 1920, ces yeux gris se posent pour la première fois sur un jeune officier — il a trente ans —, très grand, mince, un peu dégingandé, que ses parents viennent de lui présenter : le capitaine de Gaulle. Il achève une mission auprès de l'armée polonaise et va, comme Yvonne, tomber dans une embuscade familiale. Le permissionnaire est en effet convié à une réception que donne une amie de ses parents : Mme Denquin-Ferrand. S'y trouvent aussi les Vendroux accompagnés de leur fille. On ne révèle rien à Yvonne de la préméditation de la rencontre pour ne pas lui donner l'impression qu'on veut l'influencer. Le premier contact est un peu solennel, guindé même. Une certaine réserve mondaine s'impose. La conversation tombe sur un tableau qui, au Salon d'automne, fait grand bruit : *la Femme en bleu* de Kees Van Dongen. Fine mouche, la maîtresse de maison fait une innocente suggestion : « Allons donc voir ce tableau tous ensemble jeudi prochain... Nous pourrions nous retrouver à 3 heures au Grand Palais... Il y a sur place un buffet où nous prendrons ensuite le thé... » Ainsi fut fait. Accompagnés de Mme Denquin-Ferrand, parfaite Arsinoé de la bonne

société, et sous le regard attendri des Vendroux, Yvonne et son long capitaine déambulent sous la verrière du Grand Palais et échangent leurs impressions devant les tableaux exposés. Comme le note l'un des témoins, « deux ou trois fois, les jeunes gens ont eu l'occasion de s'entretenir hors du groupe astucieusement retardé devant quelque toile... ». Puis vers 5 heures, on prend le thé. La petite cuillère de Charles de Gaulle glisse de sa soucoupe. Embarrassé de ses gants et de son képi, il la rattrape toutefois au vol, laissant échapper quelques gouttes de thé aux pieds d'Yvonne. La légende veut qu'il ait renversé sa tasse sur la robe d'Yvonne, se soit confondu en excuses et que Mlle Vendroux ait pris la chose avec tant d'indulgence et de sourire que...

Lorsque, quarante-huit heures plus tard, arrive chez les Vendroux une invitation pour le bal de Saint-Cyr, les conspirateurs sont aux anges. Pour les Vendroux, ce De Gaulle est un gendre tout à fait acceptable. Un peu grand certes. Mais il est d'une bonne famille, il a des racines dans le nord de la France, l'homme paraît intelligent, solide, sûr de lui. On se retrouve donc pour la réception organisée par Saint-Cyr à l'hôtel des Réservoirs à Versailles. De Gaulle ne court pas les bals, mais, ce soir, il est naturellement là. Jacques joue les chapeçons auprès de sa sœur ; il se souvient :

— Dansèrent-ils parfois ensemble ? Je ne suis le témoin d'aucun one-stop ni d'aucun tango ; ma sœur danse pourtant fort bien : mais c'est là une activité qui me paraît peu compatible avec le style rigoureux d'un officier voué à d'autres ambitions qu'à celle de danseur mondain.

Adieu donc la légende qui imagine l'officier en uniforme de gala s'inclinant devant Yvonne, toute rose, pour valser. A la sixième valse — « la valse du destin » — il sait qu'il a trouvé la lumière de sa vie...

En tout cas, deux jours après le bal, Yvonne affirme péremptoirement à ses parents :

— Ce sera lui ou personne.

Comme la permission se termine fin novembre, on accélère les choses. La marieuse prend l'affaire en main, obtient de Charles l'assurance d'un *sentiment favorable*, réunit les parents des deux tourtereaux. Les fiançailles officielles ont lieu le 11 novembre, suivies du processus habituel de l'époque : dîners dans les deux familles, etc. Mariage civil le 6 avril 1921 et le lendemain tous les bourgeois de Calais s'écrasent sous les voûtes de Notre-Dame de Calais où le mariage est célébré. La mariée est touchante dans sa robe de satin blanc, à traîne, avec un voile couronné de fleurs d'oranger. A 19 heures, M. et Mme de Gaulle prennent le train : rituel voyage de noces sur les lacs italiens. Yvonne a juste eu le temps de boucler ses valises.

Des valises qu'elle bouclera souvent sur la route du devoir, de l'exil, de l'aventure et de l'épopée, avant de les défaire, un soir, au palais de l'Élysée. Certes il y aura toujours une ordonnance pour l'aider surtout lorsque les cantines deviendront plus lourdes par la naissance de trois enfants. Mais à chaque fois que le Général lui dira : « Eh bien, ma chère, nous repartons ! », elle lui répondra : « Nous repartons ! » D'une certaine manière, Yvonne prend sans presque s'en rendre compte le pli des vertus silencieuses de celles qui doivent endurer, toujours dans l'ombre de leurs maris, les servitudes militaires. Elle a l'âme parfaite d'une femme d'officier mais après avoir vécu la secrète amertume d'une épouse qui trouve son avancement trop lent, elle devra apprendre à endurer les servitudes de la renommée.

Comme l'a noté Claude Yelnick, elle a vécu, partagé, voulu avec lui son combat tout entier à travers la Première Guerre mondiale, la bataille de Varsovie dans les années 20, les controverses la plume à la main entre *Vers l'armée de métier* et *la Discorde chez l'ennemi*, les problèmes d'avant le cataclysme, et puis l'exil, avant le retour.

La femme suivra son mari, disent encore les comman-

dements de l'Église, à l'époque où elle se marie ; cet engagement va mener Yvonne de Gaulle plus loin qu'elle n'aurait pu le penser... Elle assiste, discrète et solidaire, à toutes les chevauchées héroïques ou rocambolesques de son époux. Elle a gagné dans ses *Mémoires* une phrase d'hommage, courte et intense : « ... Ma femme, sans qui rien de ce qui a été fait n'aurait pu l'être... »

Elle se retrouve donc une journée de décembre 1958 sur le perron de l'Elysée, en compagnie de René Coty. Le caboteur qui l'a embarquée de Bretagne en Angleterre, le bombardier qui l'a transportée de Londres à Brazzaville sont loin... Ici, elle est simplement arrivée en traction avant 15 CV.

— Cette maison sera bientôt la vôtre.

C'est par ces mots que René Coty l'accueille. Un déjeuner en tête à tête avec le Général a été prévu initialement mais, pensant que la future première dame de France désirerait visiter ses appartements privés, le président Coty l'a finalement conviée. 8 janvier 1959 : c'est l'entrée en fonctions.

Dès qu'Yvonne de Gaulle entre en fonctions, à l'Elysée, on sait que le genre « bon enfant » des Coty a vécu. « Vous n'avez pas vu René ? » demandait Mme Coty en croisant serviteurs et dignitaires dans les couloirs. Avec Mme de Gaulle le ton change. Elle s'inquiète en premier lieu de la longueur du lit pour son époux, un lit qu'on avait fait faire pour Philip d'Edimbourg, et que le garde-meuble n'a pas livré. Ensuite, le chef du service intérieur de la présidence, M. Chebroux, lui présente les trésors du lieu, énumérant les services de Sèvres, de Baccarat, les nappes de batiste brodées de feuilles d'or, les 2 000 meubles, les 7 500 pièces d'argenterie et les 137 pendules...

La première sortie officielle du nouveau président de la République a lieu en février, ô hasard ! au bal de la Saint-Cyrienne. Puis premier voyage officiel de quatre jours dans le Sud-Ouest. L'usine de la Caravelle, les

installations de Lacq ou le canal du Midi sont réservés au mari. Bien que Mme de Gaulle soit du voyage, on lui permet de faire bande à part. Pendant que Charles superstar se mêle à la foule, sa voiture double le cortège avant chaque étape. Yvonne visite tranquillement musées, châteaux et églises. Elle va deux fois à Lourdes pour prier, clôturant ainsi devant la grotte l'année du centenaire. Elle reste un modèle de discrétion. N'apprend-on pas qu'avant de s'installer à l'Élysée (pendant son séjour à Matignon) et afin d'éviter que sa photographie paraisse dans les magazines (ce qu'elle redoute par-dessus tout) la générale a pris l'habitude de traverser le parc de Matignon à pied et de quitter sa résidence par une petite porte qui donne sur la rue de Babylone ? C'est là que son chauffeur a ordre de l'attendre. Greta Garbo ne saurait mieux faire. Pourtant, en ce début du mois de mai 1959, la discrétion a ses limites. Les de Gaulle reçoivent. Mille invités sont attendus pour une première réception annuelle en l'honneur des parlementaires (seuls les communistes boudent). Innovation de la V<sup>e</sup> République : un cinq à huit remplace la soirée traditionnelle. Dans les jardins, deux orchestres font alterner fanfares et airs second Empire. Aux deux buffets, pas de whisky mais champagne et cognac-soda (Potel et Chabot en est le fournisseur). Une longue file d'attente serpente dans les salons jusqu'au vestibule d'honneur. Dix mètres encore à parcourir vers le couple présidentiel. Yvonne, qui a toujours éprouvé des difficultés à se montrer affable, est à l'épreuve. Déjà jeune mariée, elle confiait à une amie :

— Je ne sais pas comment faire pour être aimable.

Pourtant, dans la salle des fêtes, bruisante de conversations, le président et son épouse vont venir tout à l'heure parler aux uns et aux autres, allant ensemble de groupe en groupe. Au fil des années, le style des réceptions élyséennes va s'affirmer, le protocole s'alourdir et le chef du protocole devenir un véritable

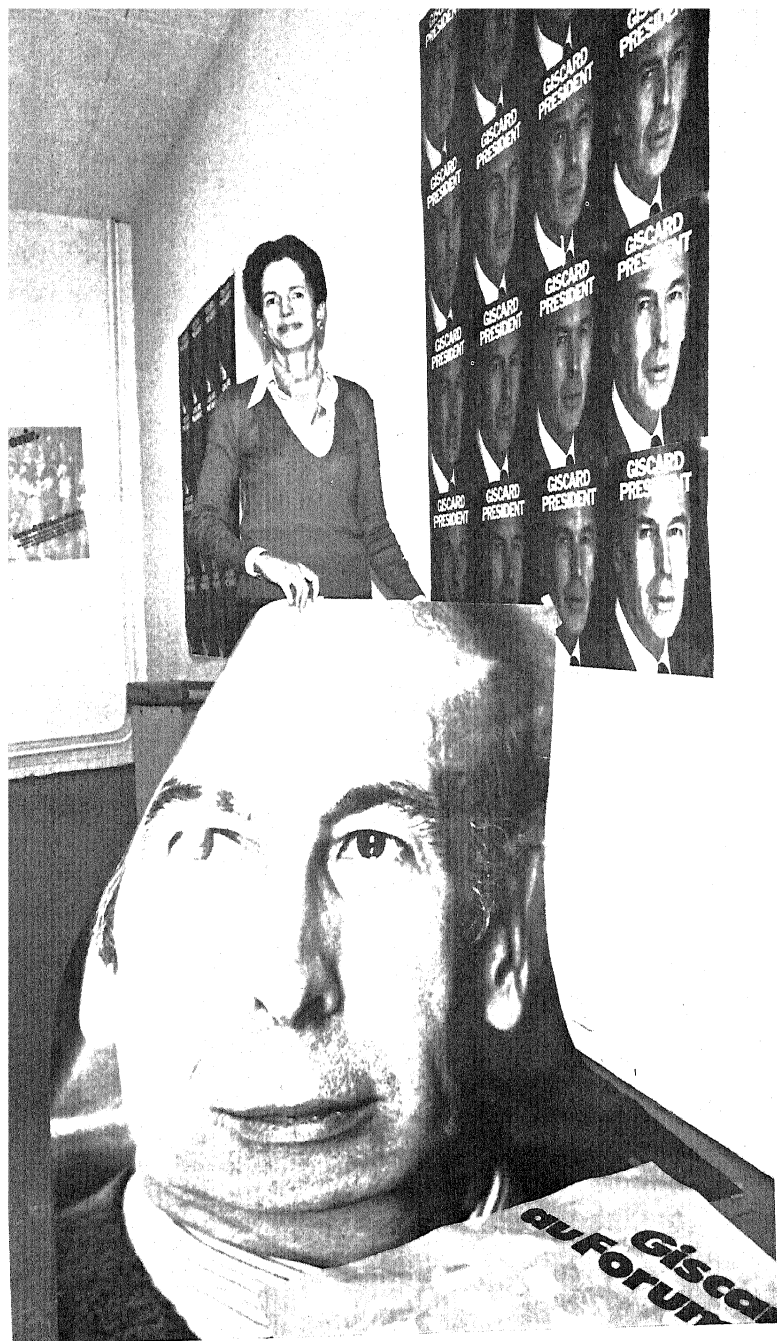


*Yvonne de Gaulle*



*Claude Pompidou*





*Anne-Aymone Giscard d'Estaing*



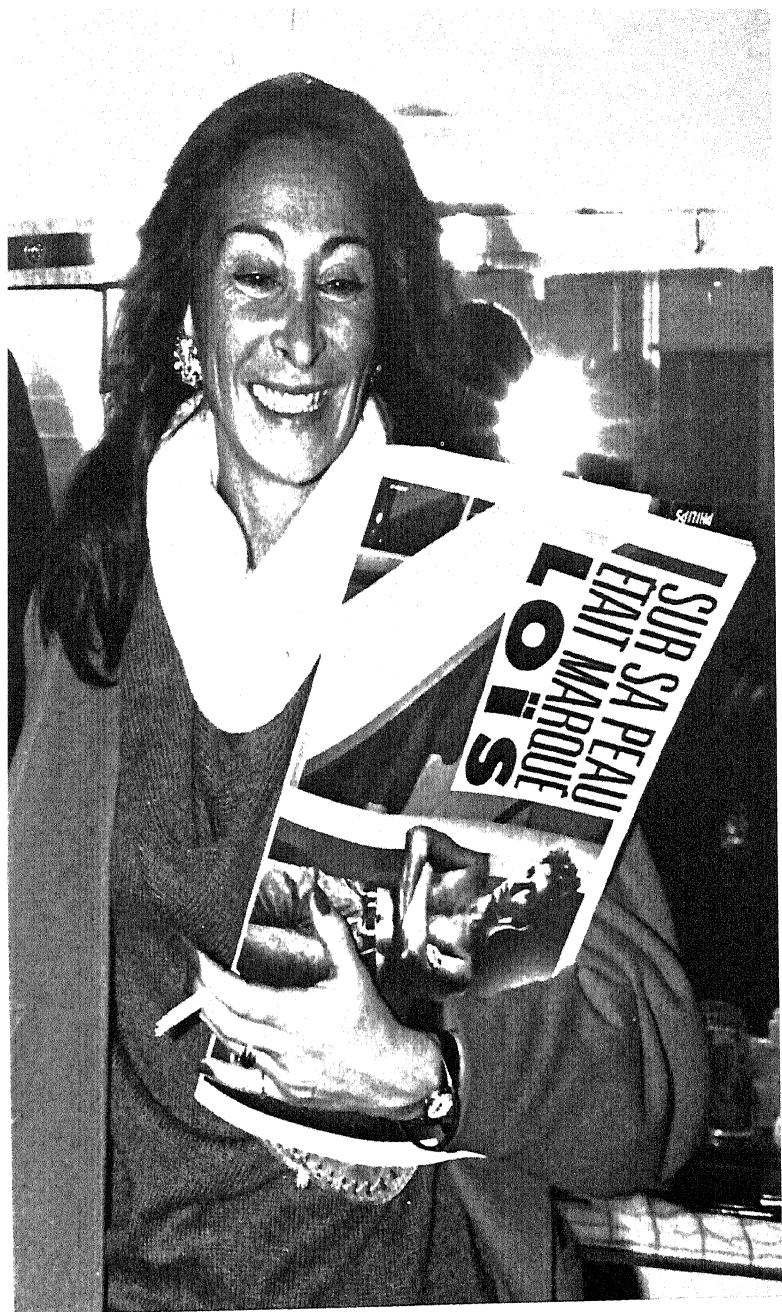
*Danielle Mitterrand*



*Eve Barre*



*Bernadette Chirac*



*Françoise Fabius*



*Michèle Rocard*



maître de cérémonies : une cour en république ! Yvonne sera contrainte de demander davantage conseil à son mari, confiant tout heureuse à des proches après l'une de ces épreuves :

— On m'a trouvée bien...

L'a-t-on trouvée bien au printemps 1961, lors de la visite de John et Jackie Kennedy ? A l'Élysée, deux mille invités se bousculent pour apercevoir, dans le salon de Cléopâtre, la reine de la fête : Jackie et non Yvonne. Il faut dire que « la petite Bouvier », en fourreau de guipure blanc et rose semble sortie d'Hollywood. « C'est Marilyn en brune » reconnaît Chaban-Delmas, qui fait encore très jeune premier. En son honneur, la Garde républicaine joue pour la première fois de la musique américaine : Gershwin et Barber. Il faut attendre plus d'une heure pour pouvoir approcher quelques secondes Jackie et Yvonne. Yvonne, dans une robe sombre de Jacques Heim, tente de sourire ; elle n'aime guère ces grands dîners et ces soirées de gala exténuantes. Cinq cents, six cents mains à serrer, l'obligation de faire la conversation à l'épouse de l'hôte d'honneur de l'Élysée. Avec Jackie, elle tente d'éviter les banalités et elle l'emmène le lendemain visiter l'école de puériculture du boulevard Brune. Plus tard, elle l'invitera personnellement à venir se reposer en France après l'assassinat de son mari.

La réception donnée pour les artistes lui donne davantage de soucis, telle celle de février 1965, si l'on en croit le quotidien *France-Soir* :

« Ça doit être formidable de rencontrer de Gaulle », avait dit Brigitte Bardot le mois dernier. On a failli voir ça. Charmé sans doute par cette flamme, le Général avait souhaité recevoir Brigitte Bardot à la réception des artistes à l'Élysée. Mais la générale de Gaulle ne nourrit pas pour B.B. les mêmes sentiments que son auguste époux. D'abord, elle ne veut pas recevoir les divorcées.

Pour cette réception, pourtant, Tante Yvonne avait

dû mettre son veto au vestiaire. Si l'on avait écarté les comédiens divorcés, il n'y aurait plus eu personne à l'Élysée. Adieu Michel Simon, Maurice Chevalier, Daniel Gélín, Renée Faure, etc. ! Pensez que Joséphine Baker est venue à bout de trois maris légitimes et François Périer de trois épouses successives...

C'est ce qui explique peut-être l'air maussade qu'arbora Mme de Gaulle pendant toute la réception.

Tante Yvonne ne se dégela guère que pour faire une confidence à Charles Aznavour :

— J'aime vos chansons, mais celle que je préfère, c'est : *Il te suffisait que je t'aime*.

Pour chaque réception, le moindre détail est prévu et même consigné par écrit. Les archives conservent ainsi les remarques suivantes à l'occasion de la visite de Grace et Rainier de Monaco : « Une révérence, mais *légère* est recommandée (il ne s'agit que d'AltesSES Sérénissimes) ; les messieurs sont priés de ne pas baiser la main de la princesse (puisqu'elle est quand même souveraine) ; on est tenu de lui donner du Madame, du Monseigneur au prince, en glissant de temps en temps dans la conversation une phrase à la troisième personne, avec le traitement de *Votre Altesse*. » Yvonne appréciera beaucoup Grace, dont le côté catholique irlandais la rassure. Charles, lui, sera surtout sensible au charme de l'ex-Grace Kelly. Mais Yvonne de Gaulle, embarrassée devant des personnes inconnues, n'est guère prolixie avec ses « consœurs » sauf lorsqu'elles parlent français comme c'est le cas de Farah Diba qui, aux yeux d'Yvonne, est « belle, charmante, douce et bien élevée ».

Bien entendu, fidèle à Jacques Heim ou Jacques Fath, elle s'efforce de ne pas démeriter du label « élégance française ». Ses modèles ultra-classiques, dans des tons mauves et gris qu'elle affectionne, ornés parfois de dentelle de Calais, n'ont rien pour éblouir *Harper's Bazaar*.

*L'Aurore* d'avril 1962 nous renseigne précisément sur les choix d'Yvonne de Gaulle en la matière :

« Tante Yvonne se met aux gros pois.



« On peut être la première dame de France et n'en pas moins éprouver comme n'importe quelle midinette, l'impérieux besoin d'une robe neuve pour accompagner le muguet du 1<sup>er</sup> mai (c'est une robe noire à pois blancs). Tante Yvonne a le goût plutôt strict. Sur ce plan, elle se rapproche davantage de la regrettée Mme Coty que de Mme Vincent Auriol.

« C'est chez Jacques Heim que la générale s'habille. D'abord, il est le président de la Chambre syndicale de la haute couture. Ensuite, elle trouve que son style lui va bien. Chez Jacques Heim, les mannequins ne connaissent pas Mme de Gaulle. Elle ne va jamais voir les collections et il ne lui viendrait pas à l'idée de convoquer un défilé de mannequins à l'Élysée. Elle se contente de choisir ses robes sur des croquis. Tante Yvonne discute... Elle fait rectifier un détail, propose une suggestion, se laisse convaincre. Pour la robe à pois qu'elle a commandée, elle a fait atténuer un effet de cape. Un détail important, qui est aussi un secret d'État : c'est toujours sous l'œil vigilant du Général qu'elle choisit et discute ses modèles... »

Quant à ses immuables bibis désuets (le tambourin de Mme de Gaulle fait l'admiration de Mmes Brejnev et Kossyguine lors du voyage à Moscou en 1966), ils donnent de la France une image traditionnelle et rassurante. Ne préfère-t-elle pas sa coiffeuse, Mlle Maupoux, coiffeuse de quartier, plutôt qu'Alexandre ? Coco Chanel souffrira d'être ignorée par Yvonne de Gaulle. Ah ! si elle avait demandé à voir ses tailleurs... Elle s'y serait rendue à l'Élysée, le cœur battant comme une petite fille. Mme de Gaulle en Chanel, cela aurait été la suprême consécration. Vexée d'être délaissée, la grande Mademoiselle trouve la générale « impossible » avec sa silhouette potelée, ses horribles petits chapeaux, et son refus du moindre décolleté. Et mieux ne vaut pas faire allusion devant elle à l'éternel manteau en astrakan et à sa toque assortie !

Quant aux galas officiels à l'Opéra, elle les apprécie

peu, elle qui n'est pas mélomane. Mais ils font partie des obligations fastueuses de la République, avec un protocole immuable : accueil du directeur de l'Opéra au bas du grand escalier (petits rats en tutu rose offrant un bouquet à Yvonne), montée solennelle entre les gardes républicains sabre au clair, entrée dans la salle étincelante au son des hymnes nationaux, les premières notes de l'ouverture ne freinant nullement le va-et-vient des innombrables retardataires... On note sur l'agenda de la présidente : le 25 mars 1960, *Carmen* avec Khrouchtchev, le 13 octobre, gala de danse pour le roi et la reine de Thaïlande et nouveau gala chorégraphique le 28 octobre pour le président de la République malgache. 25 mai 1961 : gala pour Baudoin et Fabiola de Belgique, le 21 juin soirée en l'honneur du président de la République fédérale d'Allemagne, le 13 octobre soirée pour le chah d'Iran. Yvonne de Gaulle assiste au fil des ans à près d'une trentaine de soirées de gala avec l'immorale *Carmen*, l'interminable *Lac des Cygnes* et l'incontournable présentation du corps de ballet sur une musique de Berlioz ou de Wagner. Pourtant, la soirée de gala du 21 octobre 1963 lui laisse un souvenir précis avec la présentation d'une *Traviata* originale. Le général de Gaulle a en effet accédé au souhait de Son Excellence l'ambassadeur de Turquie en France en faisant inviter pour le rôle titre une cantatrice turque qui lui est chère : Suna Korad. Le chef d'orchestre chargé de diriger l'ouvrage reçoit la cantatrice imposée et comprend qu'il faut s'attendre au pire :

- Vous chantez bien entendu en langue originale ?
- Non, maître. J'interprète le rôle en turc.
- En turc ?
- En turc...

Soirée d'une folle originalité donc, plus surréaliste que les turqueries du *Bourgeois gentilhomme*. Car, comme le souligne la critique musicale, « le turc est une langue dont les seuls mots identifiables ressemblent à des borborygmes de tuyauterie ». Suna Korad, plus

faite pour chanter Salomé que Violetta, hurla : « Ce n'était plus du bel canto, c'était de la mitraille... » Dans la loge présidentielle, Charles et Yvonne assistent d'un œil impassible au spectacle. Ni l'un ni l'autre ne sont mélomanes. Ils se disent ravis car, selon leur habitude, ils n'ont pas omis d'emporter leurs boules Quies.

Question musique, Yvonne de Gaulle est gâtée cette année-là. L'accordéoniste René Sazat a la délicate attention de composer un langoureux tango qui s'intitule *le Tango de Tante Yvonne*.

Bucolique, le premier couplet commence ainsi :

*Tante Yvonne n'aime plus Paris  
Elle ne rêve plus  
Que de fleurs et d'air pur  
De petites églises  
Et de vertes prairies  
De moutons tout blancs [...]*

Et l'auteur de préciser que si après cela la foule des vacanciers ne renonce pas à Saint-Tropez pour se ruer à Colombey-les-Deux-Églises, c'est à désespérer de tout. « En tout cas, les musiciens du cru ne pourront faire moins que d'ouvrir le bal du 14 juillet sur ce tango.

« Car, comment même retenir une larme d'émotion à l'idée de Tante Yvonne glissant sur la piste dans les bras de qui vous savez, fredonnant tendrement le refrain :

*C'est le tango  
Le tango des jours heureux  
Le tango des Amoureux  
C'est le tango de Tante Yvonne. »*

En trois jours, le disque du *Tango de Tante Yvonne* se vend à dix mille exemplaires. Un record !

Heureusement, Mme de Gaulle a droit à quelques entractes à Colombey. Elle y retrouve un genre de vie

qu'elle aime et ses activités familiales. Dans ce village de la Haute-Marne, dans cette Champagne pouilleuse, La Boissérie est avant tout son domaine. Cette vieille maison est de celle où des chaudrons de confiture fument régulièrement. On y pénètre par un portail surmonté de deux têtes de cheval de bronze. Une allée sinue à travers un assez grand jardin planté de pois de senteur et conduit à une maison grise dotée d'une tour d'angle. Salle à manger en lourds meubles de chêne, salon tendu de toile verte, style mi-rustique, mi-ancien. Les meubles hétéroclites proviennent du hasard des héritages et des nécessités de la vie de garnison. C'est par excellence la maison de famille où se retrouvent enfants et petits-enfants. Avec sa cuisinière alsacienne Louise, sa femme de ménage Charlotte et André le jardinier, aucun protocole. Yvonne de Gaulle aide même parfois à éplucher les légumes, surveille la cuisson des petits plats qu'affectionne le Général : tripes à la mode de Caen, lapin au vin blanc, bœuf bourguignon, des plats que Georges Pompidou appelait en plaisantant « des plats canailles bien de chez nous ». Autour d'elle flotte en permanence une odeur d'encaustique et de confitures. Lorsqu'elle est à Colombey, elle fait elle-même ses courses au volant de sa 2 CV à Chaumont ou à Bar-sur-Aube et ne laisse à personne le soin de passer chez l'horticulteur. Car elle est imbattable en horticulture. Cultiver les fleurs est sa passion et collectionner les catalogues floraux son hobby. L'arrivée du nouveau catalogue Vilmorin est pour elle un événement. Ses rosiers sont l'objet de tous ses soins. Sa rose préférée est Souvenir de la Malmaison et son jardin contient une rose miniature grimpante baptisée Pompon de Paris. Les massifs de fleurs, les tulipes et les plantes grimpantes qui encerclent la maison constituent son domaine réservé. Les pucerons qui envahissent ses rosiers, le remplacement de vieux arbres fruitiers du verger, l'état de son jardin potager l'intéressent plus que la situation du franc, les tendances de la mode ou

la nouvelle mise en scène de *Pelléas et Mélisande*. Avec le jardinage, le tricot est l'autre passion.

— Elle paraît perpétuellement réfréner une ardente envie de tricoter, dira l'un de ses proches.

Les épouses des collaborateurs du Général découvrent qu'elles ne peuvent mieux faire leur cour à Tante Yvonne qu'en venant lui réclamer des pelotes de laine. Brassières et barboteuses font son bonheur. La campagnarde qu'elle est profondément (elle a appris à aimer la nature dans le vaste domaine des Sept-Fontaines de ses parents) recherche la paix, loin des rumeurs de la ville, au milieu des meubles qui craquent lorsqu'on allume un feu de bois dans les cheminées. Elle aime le beau linge, une table bien mise et ne dédaigne pas les produits de la ferme (il y eut un poulailler à Colombey jusqu'à la mort du Général, mais pour les œufs seulement car de Gaulle n'a jamais voulu manger une seule de ses poules).

Il n'est donc pas surprenant que Mme de Gaulle se soit si bien entendue à l'Élysée avec M. Harry, l'homme chargé de la décoration florale. Lors de la première réception officielle qu'elle donne à l'Élysée, quelques jours après son arrivée, Yvonne décide d'imposer son style. Les convives viennent de s'asseoir et le ballet des grands valets en habit bleu commence autour de la table dans le salon Murat transformé en salle à manger. La moitié du gouvernement est présente ; chaque ministre est accompagné de sa femme. Le Général préside, ayant à sa droite Mme Debré. La générale lui fait face, dans une robe noire, sans un bijou.

— Mais qu'y a-t-il donc de changé dans cette maison ? demande l'un des ministres à sa voisine.

Du regard, elle lui désigne les coupes de roses thé qui transforment la longue table aux quarante couverts en un superbe parterre fleuri...

Fleurir l'Élysée est l'un des rares plaisirs de la présidente de Gaulle. La fille de M. Khrouchtchev déclare en quittant la France que la plus jolie chose qu'elle avait

vue dans notre pays, ce sont les bouquets de l'Élysée ! Yvonne descend souvent dans les sous-sols voûtés du palais, à deux pas des cuisines, où on les prépare. Sur les étagères s'alignent les vases groupés par genre : vases de cristal, vases Médicis, compotiers de la manufacture de Sèvres... Pour composer ses bouquets, les fleuristes interprètent des variations sur quelques thèmes connus. L'important, ils le savent, c'est la rose. Elle chérit les roses thé (pour les rosiéristes l'aristocratie de l'espèce) si parfumées pour les bouquets, comme la jaune Ophélia ou l'écarlate Piccadilly. Sa seule innovation à l'Élysée est la destruction d'une cloison qui coupe l'un des salons donnant sur la roseraie. La pièce plus claire peut ouvrir ensuite directement sur ses fleurs préférées.

De beaux bouquets ornent sa pièce-bureau. Elle y donne ses ordres au chef-cuisinier, décide des menus ou plutôt se les fait montrer, met en vigueur ses principes d'économie et veille personnellement à ce que les siens ne bénéficient d'aucun privilège. Elle fait même passer une note pour qu'aucun membre de sa famille ne soit invité lors d'une réception sans qu'on lui en parle. Elle adore toutefois faire elle-même ses achats. Elle parvient à circuler dans ses magasins préférés (le Bon Marché et Fauchon, l'épicerie fine de la place de la Madeleine) sans être reconnue ni abordée par le personnel. Car dès qu'elle échappe à la vie officielle, elle fait tout pour ne pas être reconnue. Pierre Lefranc l'a noté à juste titre :

— A force de discrétion, elle réussit cette extraordinaire performance de passer inaperçue.

Toutefois, elle n'a jamais eu l'air d'une figurante. Effacée volontairement devant les autres, intimidante parce qu'elle-même est timide, comment est-elle en face de son mari ? Est-elle une interlocutrice prioritaire et privilégiée de ses confidences ? Sans doute pas, parce que le Général ne veut pas mêler le public et le privé, mais elle en reçoit tout de même. Elle a une volonté

et un esprit de décision remarquables, et elle a du bon sens. André Malraux a le premier souligné son influence sur de Gaulle :

— L'importance de Mme de Gaulle fut considérable non pas par ce qu'elle disait ou faisait mais par ce qu'elle ne faisait ni ne disait, par sa présence silencieuse...

Lui rigide, volontaire, ambitieux, altier, imprévisible — elle, pudique, stoïque, pleine de bon sens, refusant l'apparat et ne se départissant jamais d'une rectitude et d'une honnêteté scrupuleuses. Il aurait dû l'écraser de sa personnalité imposante, elle réussit à tenir sa place.

Ce n'est un secret pour personne que Mme de Gaulle n'aime pas la vie officielle et que l'Élysée n'est pour elle qu'un mal nécessaire. Elle n'y sera jamais heureuse — comme la plupart des présidentes — et n'y apportera jamais le moindre objet ou meuble personnel. Pourtant leur vie y prend aisément un aspect routinier et rassurant. Mme de Gaulle réveille à 7 heures son époux. Petit déjeuner en tête à tête, lecture des journaux (Yvonne ne lit que *le Figaro*) puis le Général s'installe à son bureau. Elle retrouve son mari pour le déjeuner dans la salle à manger du premier étage. Repas expédié car le Général a horreur des repas qui s'éternisent (Yvonne finit par éviter de servir des fromages et des fruits). Le couple ne se retrouve en toute intimité qu'en fin de journée quand le dîner est servi, après les informations télévisées. La soirée s'achève dans le salon jaune où chacun prend une tisane en regardant la télévision. On se couche vers 23 heures.

Les dimanches passés à Paris sont mornes dans ce grand palais désert, même si on célèbre la messe à midi dans la chapelle. Elle tricote, accompagne ses petits-enfants dans le parc tandis que le Général se consacre à son courrier personnel. Il n'osera jamais satisfaire à l'une de ses envies secrètes : aller voir l'opérette *Rose-Marie* à Mogador. Le cinéma offre toutefois des com-

pensations mais, dans la salle de projection privée, on ne voit que des films très « comme il faut », avec un certain relâchement vers 1966, sur intervention des petits-enfants qui obtiennent un James Bond (*Bons baisers de Russie*) un Henri Verneuil (*Symphonie en sous-sol*) et même le film réunissant Brigitte Bardot et Jeanne Moreau : *Viva Maria*.

En semaine, les activités de bienfaisance de Mme de Gaulle à l'Élysée sont innombrables et discrètes. La fondation Anne-de-Gaulle en faveur des enfants handicapés, créée peu après la mort d'Anne, en 1948, « celle qui ne fut jamais une petite fille comme les autres », retient toute son attention et le Général y fait verser ses droits d'auteur. Georges Pompidou s'en occupe avec compétence. Pour cette raison, Georges et Claude Pompidou garderont toujours l'estime de Mme de Gaulle. Cette fondation Anne-de-Gaulle occupe une propriété de quinze hectares dans la vallée de Chevreuse. Au sein d'une grande maison construite sur une colline au milieu des arbres, six religieuses et leur mère supérieure y ont la charge d'une quarantaine de jeunes filles handicapées, admises par Mme de Gaulle elle-même qui étudie leurs dossiers. Les demandes de secours et d'intervention auprès de l'administration sont aussi son lot quotidien : organisations charitables, orphelinats, œuvres diverses. Yvonne de Gaulle, perplexe, tatillonne, soucieuse d'équité, joue aux assistantes sociales, aidée de deux secrétaires qui trient, sélectionnent, répartissent équitablement les soutiens financiers pour faire face aux épreuves.

Courageuse sans ostentation, Yvonne de Gaulle partage aux côtés du Général toutes les épreuves. Elle est avec lui lorsque, le 22 août 1962, des tireurs convaincus, obstinés, manquent de « liquider » le président de la République au Petit-Clamart. Ce jour-là, il se tourne vers elle, assise sur la banquette de la voiture à côté de lui et lui dit simplement : — Vous êtes brave, Yvonne.



Elle est à ses côtés en mai 1968 quand il « disparaît » pour se rendre à Baden-Baden. Elle aurait dit, montrant qu'elle ne négligeait pas de donner son opinion sur les événements :

— Que les communistes usent de la rue pour arriver à leurs fins, je m'y oppose.

Elle est encore près de lui lorsque arrivent, le 27 avril 1969, les résultats négatifs du référendum. Certes, elle ne souhaitait pas que se prolongeât le séjour élyséen. Déjà en 1965, un an après que le Général eut subi l'opération de la prostate, elle aurait aimé qu'il ne se représente pas. Ce qui ne l'empêche pas de souffrir avec lui des conditions de ce départ, ressentant douloureusement l'ingratitude du peuple français envers son mari.

Ils vont vivre encore un peu plus de dix-huit mois ensemble, faisant quelques voyages après un légendaire séjour en Irlande. Ils passent leurs dernières vacances en Espagne. Le Général meurt le 9 novembre 1970. Ses obsèques ont lieu à Colombey, sans la moindre cérémonie publique. Après sa mort, Yvonne reste à La Boiserie jusqu'à l'automne 1978, date à laquelle elle se retire chez les sœurs de l'Immaculée-Conception, avenue de Breteuil, à Paris. Hospitalisée une première fois en juillet 1979 à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, elle y meurt le 8 novembre 1979, à 1 h 30 du matin.

Celle qui occupa pendant près de cinquante ans « le ministère du sens commun dans le gouvernement de Gaulle » incarnait une France de devoir et de rectitude morale qui n'a pas totalement disparu, mais qui n'a pas souvent le micro et l'image.

L'histoire des présidentes retiendra qu'elle n'aimait ni les fastes ni les pompes de la République, mais qu'elle sut se conformer aux usages de sa fonction avec une tranquille sérénité. Même si elle fut l'une de celles qui sur le plan de la représentation en fit peut-être le moins possible.

Sur un plan plus personnel, il lui a manqué une plus grande ouverture aux faiblesses, aux passions, aux

défaites humaines. Comme l'a souligné Claude Pasteur, sa bonté réelle y eût gagné la chaleur de la compréhension. Mais cette première dame de France fut une « grande dame ».

## *Claude Pompidou*

Ce qui frappe lorsqu'on rencontre Claude Pompidou pour la première fois, outre une poignée de main très franche, c'est sa taille. Elle paraît d'autant plus grande qu'elle est mince. Elle semble pleine d'assurance, avec un visage énergique et un regard direct. Mais quelques détails dans sa voix et dans ses gestes trahissent aussitôt une grande vulnérabilité, comme si cette désinvolture apparente était destinée à masquer sa pudeur et sa timidité. Décidément, la timidité est une caractéristique de nos présidentes. Elle est peut-être mise en relief par la comparaison avec « l'entaïsme » et l'entre-gent dont leur époux a dû faire preuve pour atteindre les sommets.

— Je suis très timide, avoue-t-elle simplement.

Car la première qualité qu'on doit lui reconnaître, c'est son naturel.

L'interroger sur son caractère entraîne une réponse qui sonne juste :

— Je suis très indépendante tout en étant capable d'être très dépendante. Je crois être quelqu'un d'authentique. En fait, j'ai absolument besoin d'être naturelle. Je parle ainsi toujours trop vite et je ne peux pas m'empêcher de dire ce que je pense. J'ai le défaut de ne pas tourner ma langue plusieurs fois dans ma bouche... Je ne fais pas partie de ceux qui ont fréquem-

ment des états d'âme, qui s'interrogent sur eux-mêmes. Je ne crois pas être mondaine, ni snob comme on a voulu le faire croire.

En disant cela, elle vous fixe de ses yeux bleus intenses. Peu maquillée, rajustant parfois ses cheveux blond naturel parfaitement laqués, Claude Pompidou donne en effet une impression de franchise. Après plusieurs rencontres, on constate qu'il n'y a pas chez elle la moindre trace de dissimulation ou de fausse dignité. Lorsqu'elle parle de la mort de son mari, du divorce de son fils, de sa situation financière ou des pseudo-amis qu'elle ne veut plus voir, elle est remarquablement naturelle. Les méchantes langues ont parfois voulu faire croire que Matignon puis l'Élysée lui avaient tourné la tête. Des hauteurs vertigineuses du pouvoir, elle n'est nullement sortie grisée, mais plutôt lucide. Elle est restée elle-même, disant à propos de la politique :

— J'en ai toujours eu horreur. Avec mon mari, je mettais de temps en temps mon grain de sel dans une discussion et je disais des choses si naïves que Georges se mettait à rire.

Quant aux honneurs :

— Je refuserai la Légion d'honneur, réplique-t-elle, presque horrifiée...

Franc-parler et spontanéité.

La famille de son père (les Cahour) est d'origine bretonne, celle de sa mère d'origine normande.

— Je suis semi-bretonne, semi-normande, avec des origines anglaises lointaines, précise-t-elle.

Rien de surprenant si enfant, dès l'abord, elle évoquait ces bonbons anglais baptisés *travel sweets*, rendus pastel par une poudre de sucre glacé mais qui révèlent après quelques secondes un piquant acidulé. Avec une légèreté feutrée, elle ajoute :

— Je suis castrogontérienne, c'est un peu barbare...

Elle est née en effet à Château-Gonthier, chef-lieu d'arrondissement de la Mayenne. Elle est la fille d'un médecin-chef de l'hôpital et de l'hospice Saint-Joseph

de Château-Gonthier. Elle est de bonne bourgeoisie bretonne (industriels à Brest, universitaires et médecins à Nantes et Angers). Un de ses oncles a été directeur de la Transat. Orpheline de mère, Claude a une sœur cadette, Jackie.

— J'ai eu une enfance banale, moyennement heureuse, se souvient-elle.

Un père original, anarchiste intellectuel, au caractère indomptable. On souligne même qu'il exerçait un empire absolu sur ses filles et sa clientèle à laquelle il inspirait une sainte terreur. On l'a aussi décrit comme un ours ne recevant personne à sa table, sinon des amis de ses filles qui avaient le droit de tout casser dans la maison. Elle-même assure qu'à douze ans, elle était une sorte de garçon manqué. Claude s'entend parfaitement avec sa sœur, blonde comme elle :

— Quoique différentes, nous étions très complices.

Comme toutes les jeunes filles, elle fait du piano mais cessera de suivre des cours, passé son quatorzième anniversaire, au désespoir de la vieille bonne de la famille qui les a élevées, elle et Jackie, comme ses enfants. Château-Gonthier avec sa grande rue, ses parcs au bord de la Mayenne et son église Saint-Jean constituent un décor jusqu'à l'âge adulte :

— J'y suis restée jusqu'au bachot que j'ai passé à Rennes. J'allais chez les sœurs, des ursulines.

Décor suivant : Paris, le quartier Latin. Claude Cahour est étudiante en première année de droit. Dans un groupe d'amis qui ont l'habitude de se retrouver boulevard Saint-Michel (« et non à travers les allées du jardin du Luxembourg ») la jeune femme rencontre Georges Pompidou, qui finit alors son service militaire.

— J'ai eu un coup de foudre, dans ma vie. Un seul. Le jour où j'ai rencontré ma femme, dira-t-il.

Quelques mois plus tard, les deux jeunes gens se fiancent à Clermont-Ferrand, chez l'un des meilleurs amis du couple. Leur mariage a lieu le 29 octobre 1935, à Château-Gonthier, dans la chapelle de l'hospice Saint-

Joseph. Pour le nouveau ménage, Marseille (où il vient d'être nommé), c'est à la fois la lune de miel et la vie de bohème. Ils vont y rester trois années. La lune de miel, c'est beaucoup de promenades en Provence et sur la Côte ; le jeune couple découvre la presqu'île de Saint-Tropez encore peu connue du Parisien. Claude Pompidou, qui a passé très tôt son permis de conduire, a mis une voiture dans la corbeille de mariage. Côté bohème, Georges Pompidou corrige les copies de ses élèves, renversé dans un fauteuil, les pieds sur la cheminée. On écoute des disques, on va au restaurant, on court les brocanteurs et il est si amoureux qu'il offre à sa jeune femme un ensemble (chapeau, sac et chaussures) qui lui coûte presque la totalité de son traitement. Quand on demande plus tard à Claude Pompidou : quelle partie de votre vie conjugale préférez-vous ? Celle de femme de professeur, de haut fonctionnaire, de financier, de Premier ministre ou de président de la République ?, elle répondra invariablement :

— Celle de professeur.

Elle a de bons souvenirs de Marseille. Chaque dimanche leur Renault s'essouffle sur les routes menant à Aix, Manosque, Arles ou Gordes. C'est ivres de soleil et les yeux remplis des paysages chers à Cézanne qu'ils regagnent le dimanche soir la Canebière.

— C'est lui qui m'a initiée à l'art. Il avait l'œil. Je l'ai moins que lui, assure-t-elle. De même, c'est lui qui m'a initiée à la poésie.

Pour un garçon qui aime parler de Saint-John Perse, d'Aragon, de Michaux, de Breton ou de Cocteau, la curiosité amusée qu'une femme porte aux êtres et aux choses peut être une source d'enthousiasme. Plus que de simples goûts pour l'art et la culture, il va y avoir une passion.

Claude et Georges Pompidou ne vont pas cesser de vivre côte à côte, en pleine communion, formant ce qui a été l'un des plus unis des ménages présidentiels.

Car lorsque Claude Pompidou entre à l'Elysée (en

petit Chanel), le 20 juin 1969, leur couple est soudé comme aux premiers temps de leur mariage. Pourtant, dans la jungle du monde politique les épreuves n'ont pas manqué à Pompon et à son épouse baptisée par *le Canard enchaîné* sous le règne gaullien Mme de Pompidour.

En janvier 1972, l'hebdomadaire *Minute* écrira :

« Vive Bibiche !

« La première dame de France n'avait jusqu'à présent obtenu que deux surnoms : la Pompidour et la reine Claude. C'était peu. En voici un troisième qui a l'avantage d'avoir l'estampille officielle.

« Prière de ne plus parler que de Bibiche Pompidou.

« Le gouvernement français a gracieusement adressé à toutes les chaînes de télévision américaines un petit film publicitaire. Or l'hebdomadaire *Newsweek* a pu voir ce court métrage officiel et y entendre Georges Pompidou appeler Bibiche sa blonde épouse. »

Au cours de la campagne présidentielle, lors d'une prestation télévisée, Georges ne parle-t-il pas de « ceux qui sont tombés si bas au point d'attaquer la personne qui m'est la plus chère ». On y reviendra. Claude Pompidou elle-même garde un mauvais souvenir de la campagne électorale de son mari (opposé principalement à Alain Poher) :

— J'ai détesté cela. J'en garde un souvenir presque horrifié. Ce fut très désagréable. Il y eut des orages dans lesquels nous fûmes pris en hélicoptère, en Auvergne. Une chose épouvantable. Lui non plus n'aimait pas cette campagne...

Mais la victoire est au bout ! Une victoire très large. On a beaucoup évoqué alors les appréhensions de l'épouse du nouveau président élu.

— Bien sûr, ça ne me faisait guère plaisir d'aller à l'Élysée, sauf dans la mesure où c'était le destin de mon mari. Je ne pouvais rien faire, ni aller contre son destin personnel... Mais on a raconté des choses sans queue ni tête... Que j'allais divorcer. Absurde !

On s'installe donc à l'Élysée. Pour Claude, c'est la mort dans l'âme :

— Cela a été un sujet de dispute avec mon mari. J'aurais préféré que nous continuions à habiter notre appartement de l'île Saint-Louis. Mais il m'avait dit :

— Ce n'est pas possible. Les Français veulent que le président de la République habite l'Élysée. Les Français ne comprendraient pas. Après le général de Gaulle, on ne peut pas ne pas habiter l'Élysée...

Pourtant lorsque son mari avait été nommé Premier ministre, Claude Pompidou avait refusé d'habiter le grandiose hôtel Matignon. Les Pompidou avaient brisé la tradition en continuant à vivre dans leur charmant appartement de cinq pièces au cœur de la Cité. Cet appartement est l'un des grands amours de sa vie. Ancienne propriété d'Helena Rubinstein, c'est un 200 mètres carrés au second étage, avec un balcon d'angle face à la Seine.

— C'est comme à Venise au bord du grand canal, dira un invité, l'eau brille au soleil.

— En fait, précise aujourd'hui Claude Pompidou, je n'en suis que locataire. En 1955, mon mari n'a pas voulu l'acheter alors qu'on nous faisait des conditions très intéressantes. Il occupait des fonctions officielles. C'est finalement notre compagnie d'assurances qui s'est portée acquéreur. Je dois être la seule locataire de l'immeuble.

Elle l'a décoré elle-même. C'est elle qui a posé le tapis violet dans le couloir, les deux La Fresnaye roses, tendu le tissu.

— La décoration est l'une de mes passions, reconnaît-elle.

Dans son appartement du quai de Béthune, sobre et raffiné, les tableaux sont modernes mais les meubles d'époque. Le blanc, couleur favorite de Claude, domine, faisant d'autant mieux éclater les couleurs des toiles de Robert et Sonia Delaunay, Estève ou Klee.

— Mon tableau préféré est un petit Nicolas de Staël ;



c'est le premier beau cadeau que j'ai fait à mon mari. C'est un cadeau affectif. Mon mari aimait beaucoup Miró et Chagall. Moi, j'aime beaucoup Kandinsky, Cézanne, Mondrian, Malevitch. Mais pour lui comme pour moi, Klee était le plus grand.

Dans le salon, un canapé et des sièges XVIII<sup>e</sup> siècle tendus de damas. Dans le couloir, une collection de papillons offerts à Georges Pompidou par un chef d'État africain, le mur du couloir étant recouvert de tissu bleu imprimé de grandes feuilles de palmier vertes. Un tapis signé Vasarely, des chandeliers de la maison du Danemark et, sur une table, un objet curieux : un pain de sucre. Dans la salle de bains, il y a des volants blancs partout. Un appartement finalement plus traditionnel qu'on ne le supposerait venant d'une personne aimant l'avant-garde.

Les Pompidou s'installent donc complètement au palais de l'Élysée, même s'ils font de fréquentes incursions quai de Béthune pour continuer de recevoir les amis. Ils vont même tenter de transporter l'atmosphère décorative de leur appartement à l'Élysée en réaménageant l'appartement présidentiel. On le remet à neuf, en jouant sur les couleurs : vieil or, marron, jaune, rouge cramoisi. On mélange des meubles Louis XV et des toiles de Max Ernst, une console Régence et deux toiles de Poliakoff. La chambre du président est meublée en Louis XVI avec une toile d'Odilon Redon. Dans celle de Mme Pompidou, un tapis blanc dessiné par Hajdu, une armoire, une commode et une table Empire, des chaises Restauration et un bureau à cylindre estampillé Molitor voisinant avec une table moderne en Altuglas d'Armal.

— Chacun vit dans le cadre qu'il veut, justifie Claude Pompidou. Mais l'appartement du haut n'était pas pratique à habiter. Il y avait un couloir à traverser entre la chambre et la salle de bains.

Dans les appartements privés de l'Élysée, le couple présidentiel impose une politique de remeublement et

de décoration fondée sur la recherche de l'authenticité et de l'harmonie avec le décor.

— Je m'en suis entièrement occupée, précise-t-elle. Refaire les salons anciens est ce qui m'a donné le plus de mal. J'ai voulu refaire le décor, reconstituer les ensembles, retrouver les meubles dispersés, refaire les soieries d'origine à Lyon, réussir les éclairages. J'adore la décoration. C'est une manie chez moi : il faut que je sois chez moi, j'ai vraiment besoin de vivre dans un décor créé par moi.

Claude et Georges Pompidou prennent au printemps 1970 la décision d'aménager quelques pièces du rez-de-chaussée dans un style résolument moderne. La première pièce, l'antichambre, conçue par le peintre cinétique Agam, avec ses murs peints de petits carrés de sept cents couleurs différentes, prête à l'illusion d'optique et au dépaysement. La seconde pièce est un salon très doux (piano blanc) avec ses sièges design dessinés par Paulin, sa bibliothèque en fumé transparent, ses toiles de Marquet, Delaunay, Vasarely. Seul inconvénient : les sièges, garnis de veau retourné, ont la fâcheuse habitude de consteller de particules grises les costumes sombres des invités. Le fumoir comprend un canapé circulaire garni de coussins intégré à une décoration capitonnée avec une cheminée en lave de Volvic tandis que la salle à manger, aux murs recouverts de panneaux de polyester blanc et aux consoles-autruches de Lalanne, a pour attraction un gigantesque lustre composé de vingt-deux caissons lumineux occupant tout le plafond. Un décor très contesté par la presse en son temps.

— Aménager les salons contemporains m'a donné beaucoup moins de mal que reconstituer la partie ancienne. On a certes passé beaucoup d'heures, surtout avec Agam qui n'est pas simple...

Ces appartements privés occupent le premier étage de l'aile est de l'Élysée. Georges Pompidou, pour gagner son bureau, devait traverser la fameuse salle de bains

de l'impératrice Eugénie, tout en glaces, qui servait d'antichambre au bureau de M. Édouard Balladur, secrétaire général adjoint de la présidence. De là, il empruntait un couloir étroit et sombre qui accédait à son bureau, du côté opposé à la porte officielle.

Claude Pompidou ne néglige pas de rajeunir ses autres résidences, notamment le fort de Brégançon.

— A Brégançon, j'ai tout refait. C'était trop somptueux. Le général de Gaulle avait voulu recevoir là des personnalités étrangères. Donc, il y avait des lustres, des tapis, des meubles luxueux, etc. La première fois que nous y sommes venus, j'ai dit à mon mari : « On ne peut pas passer des vacances dans ce décor, c'est comme si on avait remis l'Élysée au bord de la mer... » D'ailleurs, il y avait là de très beaux meubles qui s'abîmaient. Mieux valait les renvoyer à Paris. On a enlevé tout ça et arrangé une décoration plus simple. Un cadre plus vacances. Et les amis et la famille, lorsqu'ils sont venus, ont beaucoup aimé le résultat.

En revanche, la transformation des jardins de l'Élysée ne fut pas son centre d'intérêt.

— C'est mon mari qui avait la passion des fleurs. Il aimait beaucoup jardiner. Ainsi, à Orvilliers, il aimait beaucoup s'occuper de notre jardin et avait horreur qu'on s'en occupe à sa place. Moi je me contentais de faire les bouquets...

Claude Pompidou se préoccupe de la décoration de l'hôtel Marigny, racheté aux Rothschild (situé de l'autre côté de l'avenue Marigny).

— J'ai tout supervisé mais l'achèvement général des travaux n'a eu lieu qu'après la mort de mon mari. Valéry Giscard d'Estaing a eu la délicatesse de me convier à une visite d'inauguration.

Cette résidence destinée à héberger les hôtes de la France, avec des salons de réception et deux appartements privés, n'aura donc pas accueilli tous les invités prestigieux qui défilèrent dans les salons de l'Élysée durant les cinq ans de la présidence Pompidou.

A commencer par la reine Élisabeth d'Angleterre, venue en mai 1972, qu'on loge à Versailles. On hisse d'ailleurs au Trianon l'Union Jack aux lieu et place du pavillon aux armes de la reine qu'exigeait le protocole. Autre entorse protocolaire monumentale : Georges Pompidou prend le bras de Sa Majesté pour la guider à travers le dédale des présentations. Or, sauf à la rigueur pour la soustraire à un danger immédiat, on ne prend pas le bras de la reine. Pourtant personne ne décèle la moindre crispation dans le sourire d'Élisabeth. Elle apprécie les Pompidou d'autant que Claude est bonne cavalière.

— J'ai rencontré la reine d'Angleterre pour la première fois en 1948 alors qu'elle n'était encore que princesse. Elle inaugurerait au palais Galliera l'exposition dont son mari avait été le commissaire général. Elle parlait déjà parfaitement le français. Ce qui n'est pas le cas du prince Charles. En fait, elle m'intimidait beaucoup. On s'est donné beaucoup de mal pour la recevoir, nous souhaitions tant que tout soit parfait. On se disait : « On arrivera jamais à ce que ce soit aussi bien que ce qu'elle attend. » Et finalement, elle a été absolument charmante. Beaucoup plus simple que tout ce qu'on peut imaginer... Nous avons hébergé le prince Charles à l'Élysée, lors des obsèques du général de Gaulle. Il est resté quarante-huit heures. Un modèle de courtoisie et de simplicité. C'est quelqu'un de très attachant. J'ai revu le prince de Galles tout récemment, lors d'un concert. Nous étions dans la même loge au Royal Festival Hall à Londres. J'étais très contente de le retrouver et j'ai même eu l'impression qu'il était content de me revoir. Au dîner qui a suivi ce concert, j'étais à la table de Charles et de Diana. Il y avait également M. Heath et Seiji Ozawa. Leur conversation était très amusante. J'ai beaucoup admiré la princesse de Galles que je trouve très belle, tout à fait princesse charmante. Elle m'a donné l'impression d'une personne très gaie, pleine de joie de vivre, d'insouciance, de bonheur.

Je les ai invités à venir faire un court séjour privé à Paris, pour visiter le Centre Pompidou et dîner chez moi. Ils ont accepté.

Les Pompidou ont eu plaisir à recevoir une autre princesse, Grace de Monaco.

— Le prince et la princesse étaient des amis de longue date. Nous les avons reçus souvent à l'Élysée et je les voyais fréquemment hors des réceptions officielles. Ils venaient dîner chez moi et j'ai eu l'occasion de passer plusieurs week-ends à Monaco. J'ai d'ailleurs acheté l'un des tableaux de fleurs de Grace. J'aimais beaucoup cette femme. C'était une personne tellement « bien ». Irréprochable. Être à la fois si belle et si parfaite, c'était extraordinaire. Un modèle. Je me souviens que le général de Gaulle avait d'ailleurs une admiration sans bornes pour elle.

Selon Claude Pompidou, les personnalités que préféra son mari furent le roi Hussein, M. Heath, Willy Brandt et Richard Nixon. Aujourd'hui encore, chaque fois qu'elle est aux États-Unis, Claude Pompidou dîne avec l'ancien président américain. Le voyage des Pompidou aux États-Unis, en mars 1970, a laissé un souvenir marquant à la première dame de France. Les robes et les chapeaux de la présidente eurent dans les journaux américains autant de retentissement que les conversations politiques. Le *Washington Post* consacra même deux pages aux tenues portées par la présidente. En fait, Claude Pompidou, pour son périple américain, avait emporté trente-deux toilettes signées Cardin, Laroche, Dior, Saint-Laurent et Chanel, et huit chapeaux de chez Paulette sans oublier quelques odorants fromages.

— C'est peut-être un peu chauvin, révèle alors Mme Pompidou à *Look*, mais, dans nos voyages, j'emporte toujours avec moi un lot de bons fromages de Cajarc.

Autre précision de l'intéressée aux journalistes du voyage :

— Dites bien, surtout, que toutes ces robes et ces manteaux, je les emprunte aux couturiers pour le voyage et que je dois les rendre à mon retour. Que les Français ne croient pas que je dépense leur argent en toilettes !

L'apparition des robes « maxi » (alors à la mode) provoqua un début de panique chez les élégantes américaines qui, avant les réceptions, ne savaient plus à quelle longueur de robe se vouer. Les photos des robes et manteaux de Mme Pompidou envahissaient les premières pages des journaux féminins, très nombreux aux USA, qui analysaient méthodiquement les détails vestimentaires et les griffes. Au fur et à mesure du voyage, la cohorte des photographes s'épaississait autour de la présidente devenue mannequin au service de la mode française. On le voit bien lorsqu'elle visite la National Gallery de Washington. A peine a-t-elle ôté son manteau de vison de Guy Laroche, découvrant un tailleur jaune avec un fond violet de Chanel que les photographes crèvent le barrage de police. Les flashes explosent continuellement d'un bout à l'autre du périple au point que Claude Pompidou ne peut plus voir les tableaux. Aucune autre présidente ne déclencha un tel phénomène. Pourtant le voyage prit une tournure plus dramatique à Chicago, où la police parut manquer de vigilance. Le couple présidentiel se heurta dans le hall de l'hôtel Palmer House à des protestataires juifs hostiles à la politique française au Proche-Orient jugée trop pro-arabe. Le couple fut presque molesté, on cracha sur Claude Pompidou, et les cris de *murderer* résonnèrent à leurs oreilles.

Le journaliste N.E. Gun, alors à Chicago, en fait une description évocatrice :

« Pompidou avance, un sourire figé aux lèvres, que dément la fixité du regard. Son épouse, elle, est visiblement terrorisée. Des femmes font mine de cracher sur elle. Elle a un mouvement de recul. Pompidou lui entoure la taille de son bras gauche et la pousse fer-

mement en avant. Ils passent enfin la porte de l'hôtel tandis que la foule rugit sa colère...

« Quand les policiers ouvrent enfin la porte, ils se trouvent face à face avec les manifestants.

« Subtil changement. Ce n'est plus la cohue hystérique de la rue, mais une petite foule d'autant plus impressionnante qu'elle semble plus calme. Menaçants ou méprisants, les slogans sont hurlés en cadence sous le nez du couple présidentiel. Mme Pompidou semble au bord de la crise de nerfs (on le serait à moins). Elle se rejette en arrière, vacille, balbutie deux ou trois mots affolés qu'on distingue mal. Elle semble paralysée par la terreur.

« Son mari, une seconde fois, l'enlace et la soutient. La police dégage enfin le hall et leur permet d'atteindre la rue sous un déferlement de huées.

« A peine la voiture a-t-elle démarré que Pompidou laisse éclater une terrifiante colère.

« Tous les intimes de l'Élysée connaissent le farouche attachement de Pompidou pour sa femme. On l'avait comparé à un tigre blessé lorsqu'elle fut en butte aux calomnies qu'on sait. Ce dimanche, à White Plains, il est dans le même état d'esprit. »

Plus de peur que de mal, mais Claude Pompidou fut très choquée. Son mari décida qu'on devait interrompre la suite du voyage et rentrer sur Paris. Richard Nixon prit alors la décision de quitter Washington et participa à New York à un dîner donné pour le couple français. Ce fait sans précédent, tout à fait en dehors du protocole, devait être interprété comme un geste d'excuse pour les incidents de Chicago. Aujourd'hui, Claude Pompidou minimise l'incident :

— Je n'ai pas un si mauvais souvenir que ça du voyage aux États-Unis. Je me suis fâchée à Chicago. C'était si désagréable. Nous avons été mal conseillés. Nixon a été très chic car il aurait pu trouver que je faisais un caprice. Mais il ne l'a pas pris comme cela et a donné un dîner au Waldorf Astoria pour arranger les choses.

Autre pays visité : l'URSS.

— Curieusement, j'ai beaucoup aimé les voyages en URSS. Je sais que cela fait toujours sourire, mais je me suis très bien entendue avec M. Brejnev. Nous avons des conversations très sympathiques.

Le Kremlin a accueilli le couple présidentiel du 6 au 13 octobre 1970 (avant qu'il n'aille jusqu'au cœur de l'Asie centrale, à Samarcande) puis en mars 1974 quelques jours avant la mort de Georges Pompidou.

— M. Brejnev était un convive très gai. Comme il avait une passion pour le pain français, je lui avais offert une baguette enveloppée dans du papier d'argent.

Ce qui impressionna le plus la présidente pendant son séjour moscovite : les quelques instants passés dans les appartements de Lénine au Kremlin.

— On avait tout à fait l'impression qu'il venait à peine de quitter ces pièces.

Un dîner leur fut offert dans le palais à facettes où Ivan le Terrible et Pierre le Grand célébrèrent leurs victoires.

Les deux voyages qui, sur le plan touristique, l'ont le plus frappée sont le voyage en Afghanistan, vraiment fabuleux et celui en Iran.

— L'impératrice Farah est quelqu'un de délicieux, nous dînons toujours ensemble quand elle est à Paris. J'ai fait récemment un merveilleux séjour en Jordanie, à l'invitation du roi Hussein. De même Mme Gandhi m'a offert un extraordinaire voyage de trois semaines en Inde. C'était peu avant son horrible assassinat. J'avais passé chez elle le dernier jour. Elle était là, sereine, avec son fils. Elle m'a beaucoup frappée par son intelligence et son intuition. Une femme fascinante.

Comme on peut le constater, Claude Pompidou a gardé des liens avec les personnalités qu'elle a rencontrées grâce aux fonctions de son mari — près de sept années à Matignon, et cinq années à l'Élysée. Cela fait beaucoup de monde.

— Je vois souvent M. Heath. Le roi Baudouin et la



reine Fabiola sont venus dîner chez moi, tout comme les ducs de Luxembourg. Je revois parfois Jacqueline Kennedy-Onassis. Nous allons chez le même coiffeur à Paris, et ça amuse beaucoup tout le monde de nous voir nous saluer, pleines de bigoudis...

Ne précise-t-elle pas, avec naturel, que les rapports sont presque plus simples, plus détendus dès l'instant où s'efface l'aspect officiel ?

Dans tous ses voyages et dans chacun de ses engagements officiels, Claude Pompidou, on l'a vu, fait assaut d'élégance. Son beau-frère — M. Cartex —, délégué de la haute joaillerie et directeur des parfums Caron, ne peut que l'encourager.

— Avant Matignon, je m'habillais déjà chez les grands couturiers. Mon mari était à la banque, donc nous avions les moyens. Ensuite à Matignon, je ne pouvais plus. Le traitement d'un Premier ministre étant très inférieur. A ce moment-là, la plupart des couturiers m'ont proposé de m'habiller gratuitement.

Dès que son mari était devenu directeur de la banque Rothschild, les invitations avaient commencé à pleuvoir, mais quand il était devenu Premier ministre, ç'avait été un déluge. Générales de théâtre, premières de films, vernissages d'expositions, collections de couturiers, inaugurations, concerts et cocktails littéraires.

— On s'habitue très vite à la célébrité et on a tout de suite beaucoup d'amis, ironise-t-elle.

Bernard et Annabel Buffet, Françoise Sagan, Juliette Gréco, Jacques Chazot et les autres font vite partie de la légende.

— Je ne suis pas fâchée avec eux, mais je ne les revois plus, dit-elle aujourd'hui.

Bref, pour les grands couturiers, elle devient un *must*. Mme Pompidou apprécie Courrèges pour ses ensembles pantalons, Chanel pour la ville et Cardin, Laroche et Dior pour les robes du soir. On critique alors sa garde-robe, on dit qu'elle s'habille trop « yé-yé ». Devenue dame de l'Élysée, elle se justifie :

— Il est important de représenter et d'aider la couture française qui fait vivre des milliers d'ouvriers mais vous pensez bien que je n'achète pas toutes les robes que je porte dans les manifestations officielles. Les couturiers me les prêtent et je paie, bien entendu, celles que je garde. Mais je suis la plupart du temps vêtue d'un chemisier ou d'un pull-over avec une jupe plissée ou, à la campagne, avec un pantalon.

Pendant des années, avec son style de championne de tennis (« Je joue au tennis comme un pied », précise-t-elle), Claude Pompidou est le mannequin superstar de la République.

— Pierre Cardin, André Olivier et Marc Bohan deviennent des amis. Ils m'ont habillée gratuitement pendant des années et ils continuent. Aujourd'hui, je suis loin d'avoir les moyens d'aller chez eux, n'ayant que la pension de mon mari pour vivre. Ils ont la délicatesse de continuer.

Et il est vrai qu'aujourd'hui encore Claude Pompidou conserve une suprême élégance. Norbert (de Patrick Alès), qui l'accompagna dans tous ses déplacements à l'étranger, continue à la coiffer. Mais un nom, synonyme d'élégance, reste plus particulièrement attaché à celui de Mme Pompidou : Chanel.

Claude Pompidou est devenue une amie pour elle et une cliente assidue. Lors de l'entrée à l'Élysée, elle porte un tailleur Chanel de style jeune fille avec un petit mouchoir noué autour du cou. Elle porte également un Chanel lors du service religieux à Notre-Dame pour les funérailles du général de Gaulle.

— Je me sens rassuré lorsque ma femme s'habille chez vous, confie le président à Mlle Chanel.

Coco est tout naturellement invitée à Matignon et à l'Élysée. A l'Élysée, le président Pompidou lui demande si elle reviendra (« Il est très aimable, disait-elle, très intelligent et il sait ce qu'il veut »).

— Non, je ne reviendrai pas, je suis très contente d'avoir vu votre maison, mais je ne l'aime pas.

Claude Pompidou, qu'elle qualifie de « très vivante », est l'une de ses clientes préférées. La couturière procède elle-même aux essayages. Claude Pompidou me parle de la célèbre couturière :

— J'ai vraiment fort bien connu Mlle Chanel. J'ai passé des heures avec elle. Chaque fois qu'elle faisait une nouvelle collection, elle insistait pour que je vienne. Je souffrais un peu du fait qu'elle pouvait se montrer vraiment dure avec ses premières d'atelier. Elle coupait, recoupait. A certains moments, j'aurais voulu disparaître plutôt que d'assister aux séances de larmes de ses premières qui n'arrivaient pas à faire ce qu'elle voulait. Mlle Chanel voulait d'ailleurs toujours assister à l'essayage de mes robes. En fait, elle redéfait tout, elle recoupait. Il y a ainsi des robes que je n'ai jamais pu avoir parce qu'elle ne trouvait jamais que ça allait. Perfectionniste. Et quelle créativité ! Elle avait un goût exquis et quelle autorité ! Elle me racontait l'époque des Ballets russes, ses souvenirs sur Picasso ou Cocteau. Elle avait connu Proust. Elle paraissait immortelle. Je la revois travailler dans le grand salon, à piquer ses modèles sur les mannequins. Elle était gaie, volatile, infatigable, despotique. Vraiment extraordinaire.

Claude Pompidou fut bien sûr présente à la présentation de la collection posthume de Coco Chanel.

Autre personnage marquant proche des Pompidou : André Malraux.

— Nous avons bien sûr été très proches tout le temps où il était ministre de la Culture et même avant. Je le connaissais depuis 1947. Nous étions devenus amis. On dînait ensemble une fois par mois, tous les quatre (avec sa femme Madeleine Malraux). C'était un personnage extravagant, presque ahurissant. Il avait le génie du verbe. Il allait tellement vite, emporté par le verbe, qu'on avait du mal à le suivre. Malraux s'intéressait davantage aux objets qu'à l'art en général. Il a disserté une fois, de façon étonnante, sur une statue que j'ai à la maison. Et, vrais ou faux, ses commentaires étaient

plus que brillants. Mais il n'aimait pas la musique (alors que sa femme est très musicienne) et je doute de son intérêt pour l'architecture. Il était très axé sur certaines choses et ne s'intéressait qu'à une certaine période ou à un peintre précis comme Dubuffet. C'était un personnage hors du commun, mais un peu « gonflé » par soi-même et par la presse. Même son œuvre d'écrivain. Je connais son œuvre par cœur car mon mari avait réalisé une édition scolaire pour Hachette sur Malraux. C'est moi qui ai fait tous les résumés de chacun de ses livres. C'est alors que je me suis rendu compte que ça ne « tenait » pas toujours...

Parmi les intimes célèbres : Guy et Marie-Hélène de Rothschild, bien sûr :

— Nous sommes toujours proches. Ils nous ont fait connaître le monde entier. Et ils ont toujours été remarquables avec nous. Ils n'ont jamais considéré mon mari comme leur employé et la meilleure preuve en est qu'en 1962, juste avant que Georges n'accepte d'être Premier ministre, Guy a proposé à mon mari l'association à la banque. Preuve d'une grande confiance et d'amitié. On a beaucoup voyagé ensemble, passé de si nombreux week-ends à Ferrières. Nous les avons fréquemment invités aux réceptions officielles ou aux festivités données en l'honneur des chefs d'État à l'Élysée, à l'Opéra, à Versailles. Ce sont vraiment de grands amis... Georges était très heureux à la banque, et moi aussi.

Les Pompidou ont l'occasion de compter leurs vrais amis au lendemain de Mai 68, lorsque le Premier ministre se retrouve « sur le sable ». Claude Pompidou a même évoqué le mot de « disgrâce ». D'autant qu'à quelque temps de là a éclaté l'affaire Markovitch.

— Tous ceux qui ne nous avaient pas abandonnés pendant notre disgrâce ont été nos hôtes à l'Élysée, a avoué Claude Pompidou à Richard Grenier <sup>1</sup>.

---

1. Interview parue dans *Cosmopolitan*, février 1970. Édition américaine.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1968 est en effet découvert sur la décharge publique d'Élancourt, dans les Yvelines, le cadavre de Stephan Markovitch, ancien garde du corps et ami d'Alain Delon et de son épouse Nathalie. *Le Figaro* annonce bientôt que Markovitch se livrait au chantage, à l'aide de photos de personnalités, prises au cours de parties légères organisées par Alain et Nathalie Delon. Serait mêlé à l'affaire « un ancien membre du gouvernement ou quelqu'un de ses proches ». Quelques jours après, dans un cocktail, raconte Michel Jobert, ancien secrétaire général de l'Élysée, deux professionnels des nouvelles chuchotaient : « Ce sont les Pompidou qui vont trinquer ! » La rumeur va en effet bon train. Déjà des photos truquées circulent. François Marcantoni bientôt arrêté déclare que les Pompidou ont dîné chez les Delon, la veille du jour de la disparition de Markovitch. L'avocat de Marcantoni va même jusqu'à demander au juge d'instruction de convoquer les Pompidou pour interrogatoire. Le secrétariat de l'ancien Premier ministre publie alors un communiqué, démentant toute relation du couple avec les personnages incriminés. Finalement l'affaire est classée... On arrêtera les personnages-agents épisodiques du SDECE qui avaient fait les montages photographiques. La rumeur voudra que les instigateurs étaient des gens ultra-gaullistes désireux de détruire Pompidou qui, dès 1968, apparaissait comme une bonne solution de rechange, ce qui dédramatisait un éventuel départ du Général. Georges Pompidou a raconté lui-même comment l'Élysée, Matignon, les ministères de la Justice et de l'Intérieur l'avaient laissé dans l'ignorance des informations dont disposait le gouvernement. Le coup atteint Pompidou dans ce qu'il a de plus sensible : son honneur d'homme et de mari (car il pouvait devenir véritablement furieux si quelqu'un osait dire un mot sur son épouse ou sur son fils). Il faut presque lire entre les lignes, entre les silences dans une interview qu'il accorde au *Point* pour imaginer le choc qu'il ressent :

— Une histoire banale... un bon gros complot, lancé par des personnages secondaires, à coups de ragots, répercutés par la presse... Tout le monde s'en mêle... Quand la bête s'approche des étangs, tous les chiens se précipitent... C'est la vie... Que des hommes qui avaient été mes ministres... aient laissé dire, c'est désagréable, mais c'est humain... Mais que le général de Gaulle ait pu croire, ne fût-ce qu'une minute, à ces calomnies, cela, je ne l'ai pas supporté. J'en ai été stupéfié, désorienté...

De l'affaire, Guy de Rothschild a écrit : « Georges, longtemps après l'affaire Markovitch, continuait à vivre ce traumatisme. Il ne parvenait pas à pardonner à ceux qui l'avaient trahi. Il y avait désormais pour lui les vrais amis, ceux qui avaient été courageux, qui avaient parlé au Général, ceux qui auraient pu lui parler, les médiocres qui l'avaient ignominieusement lâché. On raconte même que Georges conservait sur lui un petit carnet noir où étaient inscrits les noms de ceux qu'il avait définitivement rayés de ses fréquentations... Un an durant, il ne fut plus le même homme, visiblement rongé » <sup>1</sup>.

Claude Pompidou me confirme :

— Tout ce que Guy a écrit dans son livre est exact.

Plutôt que des hommes politiques, on préfère inviter à l'Élysée des artistes. Niki de Saint-Phalle, Hartung, Sonia Delaunay, Chagall, Nina Kandinsky et tous les artistes « défendus » par le couple présidentiel viennent souvent dîner. On fait du feu dans les cheminées, on abandonne les grandes compositions florales pour des bouquets plus simples de fleurs coupées. On choisit des nappes aux dessins plus modernes et l'on change souvent les fauteuils de place pour que l'ambiance soit plus chaleureuse. Pour les modifications d'éclairage, Claude Pompidou a quelques frayeurs :

— J'avais fait remplacer les lustres et les appliques

---

1. Guy de Rothschild, *Contre bonne fortune*, Belfond, Paris, 1983.

par des bougies-flammes à lumière clignotante qui rappelle exactement la lumière des bougies. Malheureusement lorsque tout a été terminé, nous nous sommes rendu compte qu'on n'y voyait presque rien et j'ai vraiment eu peur d'avoir fait une bêtise. Puis nous avons trouvé une solution, un système de rampe lumineuse dans l'embrasure des fenêtres qui donne une lumière indirecte, très douce.

Lorsqu'en 1970 on lui demande : « Qu'est-ce qui manque le plus à Mme Pompidou devenue Mme la Présidente ? », elle répond un peu tristement : « Être libre, pouvoir me promener dans les rues lorsque j'en ai envie. Faire des courses comme autrefois, entrer au hasard dans un cinéma... Certes, personne ne m'empêche de sortir dans la rue et de flâner. Mais sans que l'on sache pourquoi, peut-être simplement à cause de la surprise que cela provoque, un jour vous vient la conscience que ce n'est pas convenable, comme dit le protocole, que cela risque de choquer. » Et elle le redit aujourd'hui :

— A l'Élysée, on ne peut pas être libre. Moi, je suis trop reconnaissable ; ma grande taille me trahit tout de suite. Ainsi je voulais continuer à conduire parce que j'adore conduire. Un jour, sur la route d'Orvilliers, je suis tombée en panne d'essence. J'ai été obligée de faire du stop. Je me suis fait gronder par mon mari et j'ai dû faire comme tout le monde : prendre un chauffeur et un inspecteur avec moi...

Mme Pompidou reçoit encore aujourd'hui des lettres d'illuminés (six lettres hebdomadaires) qui lui donnent régulièrement rendez-vous dans Paris. Les plus graves menaces sont venues au temps de Matignon, après l'abandon de l'Algérie : coups de téléphone anonymes, un attentat à Orvilliers et de charmants tueurs qui attendaient le couple à la sortie de la messe (« Heureusement, nous n'y sommes pas allés ! »).

Claude Pompidou, qui déteste les chats, avait des chiens pour la rassurer. Plusieurs labradors noirs à

Orvilliers et un colley d'Écosse à Cajarc, plus destiné à mordre un troupeau de moutons que de dangereux individus...

L'Élysée n'est pas la maison idéale pour mener une vie de famille.

— Nous étions là tous les soirs lorsque nous n'avions pas de soirée officielle. Nous invitations parfois des amis. Et si je déjeunais la plupart du temps seule, rapidement, nous dînions souvent tous les deux. Mais mon mari n'arrivait guère qu'à 9 heures et avec tous ses dossiers. Dès la fin du dîner, il se remettait au travail, souvent même après des dîners officiels. Il était très absorbé et il n'entendait qu'à moitié ce que je lui disais. Moi, je faisais mon courrier. C'était une vie de famille transformée en vie de bureau.

Heureusement, restent les week-ends et les vacances. Avec la trilogie Orvilliers, Brégançon et Cajarc. Orvilliers est la maison parfaite pour les week-ends. La Maison blanche est une typique auberge de village des Yvelines offerte à Claude par son oncle, M. Houssaye. Georges peut y cultiver les roses de l'Ile-de-France.

— Orvilliers est une maison tout à fait banale. Pas d'architecture. On y a presque fait trop de travaux.

Ils écoutent de la musique, jouent aux cartes, promènent les chiens, jouent avec les petits-enfants.

Brégançon, c'est l'été. Pour la chaleur d'août. Trois millions de francs de travaux en ont fait une résidence estivale idéale. Sur cet îlot, rattaché à la terre ferme par une digue située sur la route d'Hyères à Saint-Tropez, le calme est total. Le président Pompidou, qui va y passer trois semaines chaque été, adopte un emploi du temps décontracté : travail jusqu'à midi. Puis de midi à 13 h 30 : bains et plage. Sieste. De 15 h 30 à 18 heures, promenades en mer. Puis pétanque ou ping-pong. Le soir, on écoute des disques ou l'on joue aux échecs. Le reste du temps est consacré à la lecture. Durant l'été 1973, Georges Pompidou lit *le Solitaire* de Ionesco tandis que sa femme relit Proust.



Enfin et surtout Cajarc.

— Cajarc est un peu compliqué d'accès. Nous allions avec un avion du GLAM jusqu'à Cahors. Le domaine de Prajoux, notre maison de Cajarc, est une grosse maison. On n'y passait l'été que cinq à six jours, après Brégançon et on regagnait Paris vers le 25 août.

Ce sont les vacances de Pâques qu'ils passent à Cajarc en Quercy, chef-lieu de canton entre Cahors et Figeac à la limite du Rouergue. Ni la renommée de l'enfant du pays, Françoise Sagan, ni le charme provincial de cette « perle de la vallée du Lot » ont réussi à projeter Cajarc hors des brochures touristiques. Mais bientôt les touristes s'y pressent pour lorgner de loin la demeure de leur président. Ancienne ferme délabrée en bonne pierre du pays achetée 20 000 francs, le domaine de Prajoux est en fait devenu une robuste bâtisse « arrangée » au milieu de chênes et de châtaigniers. C'est Claude Pompidou elle-même qui la décore en 1963.

A Cajarc, c'est la détente complète. Les Pompidou y consacrent leurs journées à de longues promenades dans les Causses, à l'équitation et à la détente en famille. Tout de suite après le petit déjeuner, Claude Pompidou va se baigner dans le réservoir d'eau qu'elle a transformé en piscine. Pendant ce temps-là, le président travaille dans un ancien pigeonnier aménagé en bureau ; de sa fenêtre, il peut admirer le Lot. Même le dimanche, la journée commence pour le président après le petit déjeuner de 9 heures, par une matinée de travail. Mme Pompidou, excellente cavalière, fait une randonnée à cheval.

— Nous avons eu quatre chevaux à un moment à Cajarc. Deux furent offerts par le roi Hassan II du Maroc. Deux chevaux arabes presque trop superbes, trop délicats pour cet endroit rustique, le terrain étant très dur. On fait quand même de grandes randonnées équestres de plusieurs jours...

11 heures précises : la grand-messe. Les Pompidou

arrivent dans leur 504 gris métallisé que conduit le président en personne. Pas de chauffeur, pas d'escorte et pas de banc privé. Quand il fait froid, les fidèles se poussent discrètement pour laisser libres deux places près du pilier où sont installés des réflecteurs à infrarouges. A la sortie de la messe, la foule se presse autour du couple présidentiel. On serre les mains, on accepte quelques fleurs, et il arrive même qu'on se rende à pied, jusqu'au café-restaurant pour boire l'apéritif avec les conseillers municipaux. On déjeune vers 13 h 30. L'après-midi est consacré à la promenade ou au sport. On fait d'un pas vif le tour du propriétaire ou bien la tournée des antiquaires de la région. Claude, en pantalon de velours et polo, s'initie à la culture du tabac et s'exerce même à la tonte des moutons. Aucun importun à craindre. Le peloton des touristes dominicains qui arrive au Prajoux, guidé à travers la campagne par les fils téléphoniques, se heurte aux gendarmes en faction. Le soir, on va dîner au Pichet d'étain sur les bords du Lot ou dans un autre restaurant de la région et Claude Pompidou a quelque mérite de rester mince en goûtant les spécialités du coin : les œufs brouillés aux truffes, les truites aux amandes, les confits d'oie et autres légèretés régionales.

On profite également d'un toit à Saint-Tropez, d'une maison dans le Finistère.

— J'y retourne souvent aujourd'hui. Mon fils a en effet acheté une petite maison à Sainte-Marine, en face de Bénodet. Il y a un joli jardin et quand je suis fatiguée, j'y vais et je m'y repose vraiment.

L'on fait même du ski à Aurons, Megève.

— Mon mari n'en faisait plus. Il s'était déchiré le talon d'Achille. Il était interdit de ski.

Rares sont les hommes politiques conviés dans l'intimité des Pompidou. Jacques Chirac, qui est aujourd'hui trésorier de la fondation Claude-Pompidou, est évidemment à part. Lorsqu'elle parle de lui, Claude Pompidou ne peut cacher un sourire éloquent.

— Nous sommes très liés. Il me téléphone très régulièrement pour savoir simplement si je n'ai besoin de rien, si tout va bien. Il est toujours très préoccupé de savoir si j'ai besoin de quelque chose. Il m'a d'ailleurs prouvé toute son amitié récemment en m'aidant à trouver une solution à des problèmes financiers.

Autre personnalité politique venue dîner à plusieurs reprises chez les Pompidou au temps où Georges était Premier ministre : le général de Gaulle.

— Il m'intimidait beaucoup au début, se souvient-elle. Un tel personnage ! Mais cela n'a pas duré car il pouvait être très gentil, presque charmeur. Il est donc venu dîner plusieurs fois à la maison. Je crois que l'on devait être les seules personnes chez qui il allait dîner. J'ai ainsi un livre d'or à la maison avec son autographe. C'est le dernier. Je n'ai pas voulu que quiconque signe après lui. Il voulait alors qu'on invite la famille. Nous conviions donc mon fils, mes neveux et nièces. Il demandait à chacun ce qu'il faisait, ce qu'il étudiait. Ce n'était pas de la politesse mais un réel intérêt. Il aimait avoir une vision intimiste. Culinairement, il n'était pas difficile. Il était très agréable à recevoir.

Il est toutefois un dîner avec le Général dont elle garde un souvenir mitigé. C'était à l'Élysée le 4 juillet 1968, au lendemain des triomphales élections législatives qui avaient suivi la crise de mai. A tort ou à raison, Pompidou avait fini par apparaître, pendant ce mois d'émeutes, comme l'homme rassurant, solide au poste, en première ligne. L'opinion publique en avait fait le vrai vainqueur des élections. Or, ce soir-là, rapporte Raymond Tournoux, « les Pompidou comprirent leur "disgrâce"... Soirée quasi familiale. Défense de parler politique. Le Général se contenta de glisser en aparté à Claude Pompidou :

« — Alors, chère madame, il paraît que c'est votre mari et moi qui avons gagné les élections.

« Elle ne sut qu'acquiescer ingénuement.

« Mais dans la voiture qui les ramenait quai de

Béthune, elle rapporta à son mari la phrase du Général et l'air narquois qu'il avait pris... ».

Six jours après, le Général demandait sa démission à Georges Pompidou.

Si Alain Pompidou, le fils du couple, eut l'occasion à maintes reprises de croiser les figures célèbres qui furent proches de ses parents, ces derniers, à la différence de MM. Giscard d'Estaing et Mitterrand avec leurs enfants, ne l'ont pas mis en avant. Il est resté fort peu connu de la presse et du public.

— Quand on veut vraiment protéger quelqu'un des médias, on le peut, affirme Claude Pompidou.

Aucune interview, aucune photo. Tout juste si, au temps de l'Élysée, on le sait professeur agrégé de médecine, biologiste des hôpitaux et professant à la faculté de médecine Cochin-Port-Royal à Paris. Son mariage et ses trois enfants, Thomas, Romain et Yannick, n'ont jamais fait la couverture des magazines. Lorsqu'elle en parle aujourd'hui, Claude Pompidou est presque attendrie :

— Il a toujours eu la vocation de la médecine. A trois ans, il a dit : je veux être médecin. Et comme son grand-père, mon père, lui montrait ce qu'il fallait faire, il y a pris tout de suite goût. Il se consacre aujourd'hui à la recherche et travaille sur l'immunologie, en particulier sur le SIDA. Son laboratoire de biologie est à Saint-Vincent-de-Paul. Mon fils et mes petits-enfants n'ont pas souffert de notre célébrité ; nous avons toujours veillé à ce qu'ils ne soient pas importunés par la presse et les photographes.

Alain Pompidou, dont ses amis assurent qu'il possède la rigueur intellectuelle de son normalien de père, son souci d'efficacité et de son bon sens, est entré en mai 1986 au cabinet d'Alain Devaquet, secrétaire d'État à l'enseignement et à la recherche <sup>1</sup>. Cèdera-t-il un jour

---

1. Jusqu'à sa démission en décembre 1986. En janvier 1987, il a été « Monsieur Sida » auprès de Michèle Barzach au ministère de la Santé.

au chant des sirènes de la politique ? Divorcé (il a la garde de son fils aîné tandis que sa femme a la garde des deux autres), il s'est récemment remarié avec une jeune femme, mère elle-même de trois enfants. Blond, le visage ovale, solide et discret, Alain Pompidou a, de par son métier, assisté au drame de ses parents : la maladie et la mort de son père.

Le 22 mars 1971, Mme Pompidou préside au théâtre des Champs-Élysées le gala donné au profit de la recherche contre le cancer. Au programme, la première européenne du film *Love Story*. « Elle aimait Bach, Mozart, les Beatles et moi... », dit le héros ; Ali Mac Graw, leucémique, va mourir, au désespoir de Ryan O'Neal. Dans sa loge, Claude Pompidou ne peut pas ne pas être émue. On comprend mieux aujourd'hui son émotion, car c'est à ce moment-là que la maladie, mal définie pour l'instant, dont souffre Georges Pompidou entre dans une nouvelle phase.

Quelques signes, comme des grippes à répétition, démontrent son mauvais état de santé. Lors de la revue du 14 juillet, plusieurs témoins remarquent son pas lourd un peu saccadé. Dès 1972, les rumeurs sur la santé du président commencent à circuler. Dans les salles de rédaction, dans les dîners en ville, de prétendues indiscretions médicales galopent. On parle de maladie de Waldenström, de traitement à base de cortisone. La classe politique vit l'œil fixé sur le visage du président. Certes il est impossible de ne pas voir au fil des mois les joues qui enflent, le menton qui s'affaisse... Le spectacle est presque inhumain. On le regarde, on l'observe, on l'épie. Il s'esclaffe sur « le cancer hebdomadaire qu'on lui attribue » et ironise même :

— Chaque fois qu'on me serre la main, j'ai l'impression qu'on me prend mon pouls...

Pathétique !

Un vrai martyre au long duquel sa femme le soutient avec un amour total. Entouré de son fils Alain, du vieux médecin de famille, Jean Vignalou, chef de service à

l'hôpital d'Ivry (qui passe matin et soir à l'Élysée ou quai de Béthune) et d'une infirmière, Georges Pompidou va mourir, mais il est certain de pouvoir finir son septennat. Toutes les sommités françaises consultées, du professeur Jean Bernard au professeur Aboulker, du patron d'Alain Pompidou aux plus éminents neurologues, s'avouent impuissantes.

On a toujours prétendu, et tous les historiens l'ont écrit, que les praticiens consultés ou, du moins, l'un d'entre eux, avait depuis longtemps révélé à leur illustre patient la maladie exacte dont il était atteint, sa gravité et son caractère irrémédiable. Ils ont pour la plupart souligné que le président Pompidou avait demandé à ses médecins de ne pas le révéler à sa femme et à son fils. L'homme face à son terrible destin est digne d'un courage qui force l'admiration.

Claude Pompidou répond :

— Je n'aurais pas été mise au courant ? Bien sûr que non parce que personne n'en savait rien. Nous n'avons jamais su précisément de quel mal souffrait mon mari. L'ultime infection, oui ! Il pourrait être encore là s'il n'avait pas eu cette infection au dernier moment qui l'a emporté...

Le 31 mars 1974, Georges Pompidou est en effet terrassé par une septicémie foudroyante. Le 1<sup>er</sup> avril, un lundi, une ambulance le ramène à son domicile du 24, quai de Béthune. En début de soirée, tout est fini et, à 21 h 55, l'Élysée publie un court communiqué : « Le président de la République est décédé le 2 avril 1974 à 21 heures. »

Les obsèques se déroulent à Orvilliers. L'inhumation a lieu dans la plus stricte intimité familiale, conformément aux volontés du défunt exprimées dans son testament daté d'août 1972.

Raymond Tournoux écrit alors un très juste billet :

« Le drame de Georges Pompidou, c'est aussi le drame d'une famille très unie, et d'abord le drame de sa femme, Claude.

« Ces deux êtres formaient un couple exceptionnel. Nous ne bâtissons pas une légende sur une tombe. Les sentiments ne s'habillent pas de fausses vérités. Les faits restent les faits. Un déjeuner en compagnie de Georges Pompidou demeure pour moi mémorable. C'était le 22 novembre 1968. Si réservé, si attentif à la pudeur pour tout ce qui touchait à sa vie privée, l'ancien Premier ministre du général de Gaulle, ce jour-là, se livra à des confidences personnelles. Il me dit. "Voyez-vous, j'ai fait, il y a trente ans, un mariage d'amour avec ma femme." Cet attachement, cette affection, cette tendresse, Claude les rendait à son mari. »

— Ma vie a été un tel naufrage après la mort de mon mari, murmure Claude Pompidou dans un souffle. Toute ma vie était totalement liée à lui.

Longue silhouette noire et solitaire, elle restera discrète et digne. A Orvilliers, c'est à l'aube, loin des curieux qu'elle vient se recueillir sur la tombe de son mari (on lui a remis une clef du cimetière).

— Dans un sens, heureusement que j'ai eu ma fondation. Cette fondation a été un sauvetage...

Créée comme une entreprise personnelle indépendante de ses obligations officielles et des œuvres sociales de l'Élysée dont elle avait la charge (« Dans mon courrier, les gens croient que je suis le père Noël »), la fondation Claude-Pompidou a été reconnue d'utilité publique par décret du 16 septembre 1970.

— C'est d'une lettre reçue qu'est partie l'idée, se souvient Claude Pompidou. C'était la lettre très émouvante d'une mère qui m'exposait les problèmes tragiques que lui posaient ses deux enfants handicapés.

La fondation Claude-Pompidou « pour les personnes âgées et handicapées et le développement de l'aide volontaire » a œuvré dans trois domaines :

— la construction d'établissements d'hébergement, de soins et de rééducation ;

— la réalisation et gestion de clubs pour personnes âgées ;

— l'aide volontaire.

En plus de quinze ans, la fondation a en effet créé et mis en fonctionnement neuf établissements pour personnes âgées et adultes handicapés. Elle a su accomplir un travail de pionnier dans le domaine des clubs de rencontres et de loisirs pour personnes âgées retraitées. Elle s'est également attachée à une forme originale d'action sociale : le volontariat. Dans les trois secteurs de son action, le fonctionnement de la fondation est en grande partie financé par le produit de dons privés. Force est de reconnaître l'éclatant succès de cette fondation, la plus importante jamais lancée par une femme de président de la République. Claude Pompidou passe quotidiennement plusieurs heures aux bureaux du 42, rue du Louvre, où, grâce au dévouement de son personnel, des volontaires et de l'aide de tous ses amis, elle sait qu'elle est utile.

Elle veille désormais d'un œil maternel sur le Centre Pompidou, préside plusieurs associations et fondations artistiques, voit toujours de nombreux artistes dont Pierre Boulez.

— Mes goûts artistiques contemporains correspondent à quelque chose de profond, ça n'est pas « pour frimer » comme disent mes petits-enfants.

Elle pratique avec bonheur l'art d'être grand-mère.

Sur l'Élysée, elle a pour conclure quelques paroles dures :

— J'ai détesté l'Élysée. L'Élysée a quelque chose qui fait que c'est une maison mal-aimée. Depuis la mort de mon mari, je ne suis pas retournée à l'Élysée et je n'y retournerai jamais, quel qu'en soit le président. Pour moi, c'est la maison du malheur.



## *Anne-Aymone Giscard d'Estaing*

Avec l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République, le 19 mai 1974, la France s'offre une nouvelle présidente vite baptisée — printemps oblige — de son prénom fleuri : Anne-Aymone. Mince, élégante, de taille moyenne, un long cou, le regard pudique, des cheveux d'ébène.

Pourtant, pendant la campagne électorale, Valéry a préféré s'afficher avec la seconde de ses filles-fleurs, Jacinte : une photo efficace, veloutée et tendre, un brin rétro, destinée à rendre plus chaleureux le candidat, à démontrer qu'il n'est pas qu'un technocrate et qu'il a le culte de la famille et des jeunes. Le bon père a primé sur le bon époux. D'autant qu'il court quelques rumeurs : Giscard aurait été sur le point de divorcer peu avant la campagne présidentielle et un dossier se trouverait même dans les archives de la Justice.

Mais si la fille était à l'affiche, Anne-Aymone Giscard d'Estaing a été, elle aussi, mise à contribution. Elle a joué parfaitement son rôle pendant les semaines de la campagne électorale, allant même jusqu'aux Antilles prêcher la bonne parole pour son mari. Son acte d'héroïsme le plus remarqué : avaler sans sourciller un morceau de boudin à l'antillaise, farci aux piments. A la Guadeloupe, Anne-Aymone a pris des bains de foule, visité les écoles, les hôpitaux et les plantations de canne à sucre. Car, non contents de pouponner devant les pho-

tographes, les candidats aux élections présidentielles de 1974 ont abattu leurs dames. Micheline Chaban-Delmas, au physique d'Ali Mac Graw, a posé sportivement sur les terrains de golf pour suggérer son élégance et son dynamisme ; mais elle a montré qu'elle pouvait être également décorative sur le pont d'un voilier ou à un dîner constellé de souverains et de chefs d'État. Il fallait faire oublier son talon d'Achille : sa situation de divorcée (« Le mari d'une divorcée n'entrera jamais à l'Élysée », font dire certains, en visant basement Jacques Chaban-Delmas). Danielle Mitterrand a joué une carte plus modeste et plus tactique : celle de l'épouse qui a assisté son mari dans toutes ses luttes, a préparé ses chemises et ses dossiers. Bref, celle qui a été à la peine et dont il serait juste qu'elle fût à l'honneur. Le service de presse du parti socialiste souligne que Danielle fut toujours une militante disciplinée, prenant place dans les congrès parmi les délégués de la Nièvre, et précédant même son mari de quelques minutes dans ce genre de manifestations.

Anne-Aymone jouera une corde plus sensible ; l'épouse du grand argentier de France se fait photographe aux fourneaux. On devine, soigneusement rangés dans le placard, les pots de confitures, les bocaux de cornichons et les recettes du tripoux et de la potée. Toutes les vertus de l'Auvergne, cœur de la France : sagesse, prévoyance et modestie. Un journal ira même jusqu'à écrire : « Une maison bien tenue qui mérite de devenir le premier foyer de France », sans savoir que la signification d'Anne-Aymone (du germain *Haimon*) est justement *maison*, *foyer*.

Foyer ou pas, certains chroniqueurs de la presse n'ont pas manqué de noter perfidement qu'avec l'élection de Valéry Giscard d'Estaing à la présidence de la République, son épouse a reconquis la demeure de ses ancêtres. Mme Giscard d'Estaing est en effet la fille de la comtesse de Brantes née Faucigny-Lucinge dont le grand-père épousa la comtesse d'Issoudun, fille natu-

relle légitimée du duc de Berry, lui-même fils de Charles X. Or le duc et la duchesse de Berry habitèrent pendant plusieurs années l'Élysée après l'abdication de Napoléon I<sup>er</sup>... Descendante de Louis XV (par le duc de Berry) Anne-Aymone est aussi l'arrière-petite-fille d'Eugène Schneider, maître des fonderies et aciéries du Creusot. La noblesse et l'industrie lourde alliées. C'était un bien joli parti.

Lorsqu'elle rencontre Valéry Giscard d'Estaing, Anne-Aymone a dix-huit ans. C'est dans la propriété de Seine-et-Marne des « cousins » Fabre-Luce. Elle est plutôt jolie, elle a une sensibilité exquise et des mains très fines. Cultivée, elle fréquente l'École du Louvre. La jeune femme trouve Valéry très brillant mais d'un intellectualisme effréné. Le flirt dure plusieurs mois sans que l'entourage ne s'en doute. Valéry se montre un chevalier servant idéal :

— Il me faisait beaucoup de petits cadeaux et m'offrait souvent des fleurs. Un soir, je m'en souviens, je donnais une soirée pour mes dix-huit ans ; j'ai reçu une immense gerbe d'anémones. Pendant toute la période de nos fiançailles qu'il a passée en Afrique du Nord, il m'écrivait souvent — il m'envoyait même des poèmes. Quand il revenait à Paris, il m'emmenait au cinéma et au théâtre... Pour notre mariage, il s'est décidé très vite. May Giscard d'Estaing, la mère du président, a évoqué sur un ton très « fleur bleue » leur *love story*, tout en rendant à sa belle-fille un hommage appuyé :

« C'est en octobre 1950 que Valéry a rencontré pour la première fois Anne-Aymone. Je m'en souviens car, un soir, en rentrant d'un cocktail, il m'a dit :

— Tenez, maman, j'ai rencontré ce soir une très jolie jeune fille qui ressemble à Simone (Simone était ma meilleure amie, qui était très musicienne, qui avait servi dans la Croix-Rouge pendant la guerre et qui avait été déportée à Ravensbrück), elle a des mains aussi fines qu'elle.

Pendant des mois, il n'en a plus dit un mot. Moi, je savais qu'il la voyait car ses frères et sœurs et ses cousins les croisaient au théâtre, aux concerts et au cinéma.

En juin 1952, mon mari, avec qui nous en avions discuté, s'est décidé à lui en parler :

— Valy, il faut que je vous parle.

— Ça tombe très bien, papa, moi aussi je veux vous parler. Je vais demander la main d'Anne-Aymone à Mme de Brantes.

« Ils se sont fiancés en septembre 1952 et se sont mariés en Touraine en décembre. C'était une petite fille timide, très jeune — elle avait dix-huit ans — et qui avait vraiment l'air "petite fille". Elle avait sept ans de moins que Valy. Elle avait une sensibilité exquise et beaucoup de discrétion (...) Pour Valéry, elle a été "son point fixe". Il n'était pas facile tous les jours. Elle n'en a jamais rien dit. Elle a toujours su le décharger de tous ses soucis matériels (heureusement, il n'a aucun sens matériel) et elle sait être discrète. En plus, elle est passionnée d'histoire. Elle est la seule à pouvoir contrer mon mari sur les dates. »

Le mariage civil a donc lieu le 17 décembre 1952 et le mariage religieux le 23. La mariée, dans une robe Carven, a pour témoins deux de ses oncles dont Louis de Brantes, avec lequel elle est très liée. La lune de miel ? Aux confins des îles grecques puis Delphes et Athènes sous le pâle soleil de janvier. Au retour, le couple s'installe dans un appartement à Neuilly, propriété de la Caisse des dépôts et consignations, avant d'habiter finalement le 11, rue de Bénouville.

— J'ai tout décoré moi-même et je n'ai jamais fait appel à un décorateur.

Elle suivra désormais de façon un peu passive la carrière de son mari et son ascension politique :

— C'est un fait que sa carrière politique commença peu après notre mariage, se souvient Mme Giscard d'Estaing. Je trouvais très dur de devoir la supporter. Cela prenait trop de temps, un temps que mon mari pre-

nait sur sa vie personnelle. Plus tard, je me suis habituée... En politique, je ne crois pas lui avoir apporté beaucoup. Peut être simplement l'ai-je aidé en voulant être pour lui une épouse et assurer la stabilité d'un foyer et une atmosphère familiale qui lui sont absolument nécessaires.

Anne-Aymone n'a jamais été une *tête politique* même s'il lui est arrivé de donner un avis ou un conseil comme en 1969 quand VGE refusa le ministère de l'Éducation nationale. Tout au long de la carrière de son brillant Auvergnat de mari, Anne-Aymone va souvent se contenter (avant l'Élysée) d'un rôle de figuration, timidité oblige :

— Ainsi le général de Gaulle m'intimidait énormément. Je me souviens avoir été un soir sa voisine lors d'un dîner officiel. J'étais tellement pétrifiée que je n'ai pratiquement pas entendu un mot de ce qu'il me disait.

Anne-Aymone, longtemps habituée au statut tranquille et discret de femme d'un ministre des Finances, a dû donc forcer sa nature en devenant la première dame de France. Passage difficile ?

— C'est un changement complet, reconnaît-elle. Parce que finalement, comme épouse de ministre, vous n'êtes en aucun cas un personnage public. Vous menez une vie normale. Or, en tant que femme de président de la République, votre existence est bouleversée. On peut arriver à conserver des moments d'intimité, mais c'est beaucoup plus difficile... Au début, je dois avouer que j'ai été effrayée, car devenir un personnage public transforme votre comportement. Simplement parce que l'on vous observe. Vous devez avoir une plus grande maîtrise de vous-même, porter davantage d'attention aux autres, avoir de la rigueur dans vos horaires, etc.

Soudain sous les projecteurs de l'actualité, on découvre que la frêle et secrète Anne-Aymone est relativement méconnue. On sait simplement qu'elle a perdu son père résistant pendant la guerre : arrêté le 21 janvier 1944, il est mort au camp de concentration autrichien de Mau-

thausen le 8 mai 1944. Si l'on connaît sa date de naissance (Anne-Aymone est née à Paris le 10 avril 1933), on ignore par contre son enfance cosmopolite :

— Mon père a été attaché militaire à Londres et à Lisbonne. Londres, c'était avant la guerre. J'étais toute petite. Nous habitons le quartier de Belgravia, pas très loin de l'ambassade de France. Le Portugal, c'était pendant la guerre. La France était donc occupée et le Portugal était un pays libre. Mon père en profitait pour aider la résistance française. J'allais dans une école tenue par des religieuses belges. Drôle d'époque. Quand nous sommes rentrés, nous avons retrouvé la guerre, les restrictions. Une atmosphère si différente.

De ces deux séjours, l'enfant aura su tirer profit puisqu'elle parle aujourd'hui couramment l'anglais et le portugais, sans oublier l'espagnol.

— Être une présidente polyglotte facilite beaucoup votre tâche. Dans les voyages et réceptions, lorsque vous pouvez vous exprimer directement, sans passer par un interprète, les rapports sont beaucoup plus humains.

L'adjectif qui définit le mieux sa personnalité pendant sa jeunesse ? Timide. Une de plus ! Citer devant elle l'anecdote selon laquelle elle était d'une timidité excessive jusqu'à redouter de répondre au téléphone, vous vaut une réponse désarmante :

— C'est vrai, je détestais le téléphone. Oui, j'étais assez timide étant adolescente. Mais aujourd'hui timidité n'est plus le mot juste, c'est plutôt réserve. Je ne suis pas du tout quelqu'un d'extraverti, je ne vais donc pas me lancer dans des discours, parler de moi de façon générale. De plus, une fois mon mari élu président, la timidité n'est plus de mise en ce sens que tout le monde vous connaît. L'embarras est chez les autres qui sont pétrifiés.

Et l'ex-timide de raconter, non sans déplaisir, l'anecdote suivante :

— Peu de temps après l'élection présidentielle de

1974, je téléphone en Auvergne à une amie que je n'avais pas vue depuis un an. Quand je me suis présentée au téléphone, j'ai cru qu'elle allait lâcher l'appareil. Elle était tellement stupéfaite...

Réserve et timidité sont en tout cas les termes qui ont toujours inspiré les commentaires sur Anne-Aymone.

En fait, selon ses proches, Anne-Aymone a été vigoureusement habituée à ne jamais s'extérioriser.

— Elle est comme ça avec sa famille, ses enfants, au bord de la piscine comme dans le salon, assure une de ses amies.

Les bonnes manières sont à la base de son éducation. De là une certaine retenue aussi, presque de la crispation, ce qui passe parfois pour de la hauteur et du mépris. Une analyse graphologique confirme « une personnalité intuitive dont le tempérament est introverti. Ne se lie pas avec n'importe qui. Peu combative et peu intéressée, plutôt passive. Sentiments sans complications. » Elle révèle encore une grande vulnérabilité, un caractère sensible et un esprit prudent.

Anne-Aymone est toujours restée liée à sa famille, particulièrement à sa mère, née princesse Aymone, Marie, Sylvie, Renée de Faucigny-Lucinge et Coligny. Une femme énergique et active, quoique très frêle, discrète et fort vieille France, passionnée de jardins et de voyages. Elle est la troisième de ses enfants. Avant elle sont nés une fille Rosamée (le 7 janvier 1931), qui a épousé en avril 1955 Marc Henrion, et un frère Paul (né à Paris le 5 janvier 1932) qui a épousé en juillet 1956 Dagmar Marie Poliakov ; il est devenu « éleveur de moutons ». Après la naissance d'Anne-Aymone, en 1933, la comtesse de Brantes a donné le jour à une fille, Marguerite, le 24 mars 1935. Son destin est plus connu car elle est devenue religieuse bénédictine sous le nom de sœur Françoise à Sainte-Cécile de Solesmes le 2 février 1957. Elle est actuellement bénédictine au Sénégal. Le petit dernier est Guy, né le 25 juillet 1937, et actuellement

dans les affaires (longtemps directeur financier d'une société de prêt-à-porter). Son épouse Marina (née Marina Boissevain, le 19 septembre 1929) a souvent fait parler d'elle, en dirigeant par exemple à New York un restaurant fréquenté par la Jet-Society (*le Coup de fusil*) ou en organisant depuis plusieurs années les soirées mondaines de l'Opéra de Paris (avec l'association pour le rayonnement de l'Opéra de Paris, dont elle assure les relations publiques). Avec tous, Anne-Aymone reste très liée.

La nature profonde de sa personnalité ?

— Je suis une rurale plutôt qu'une citadine. J'ai passé la plus grande partie de mon adolescence à Authon, dans le Loir-et-Cher. J'aime la nature, la campagne. Ce que j'apprécie par-dessus tout, c'est vivre à la campagne et m'occuper du jardin.

Un amour de la nature qui conduit à s'exprimer sur la chasse.

— Je n'aime pas la chasse pour tuer les animaux, mais j'en aime l'ambiance : marcher dans les bois, voir les animaux, être avec des amis. Mais je ne chasse pas, je ne tire pas. Pendant les chasses présidentielles, j'allais me mettre avec les rabatteurs, conclut-elle avec un sourire.

De ses goûts culturels, elle dit peu de chose mais sait être sincère :

— Je suis extrêmement peu musicienne. J'apprécie, mais pas en mélomane avertie.

Son époux, beaucoup plus mélomane, prise surtout Mozart, Mahler et Strauss.

En peinture, les goûts d'Anne-Aymone sont évidemment plus classiques que ceux des Pompidou :

— Je n'ai pas une culture d'art contemporain très développée. La peinture des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles a davantage ma préférence.

Sur ce point, elle partage totalement les goûts de son mari qui n'a jamais aimé les peintres d'avant-garde, préférant toujours le XVIII<sup>e</sup> siècle et son classicisme de



bon aloi. Ce que la décoration de leur résidence parisienne, rue de Bénouville, met en évidence tant dans le choix des tableaux que dans celui des meubles. Cet hôtel particulier calme et raffiné du XVI<sup>e</sup> arrondissement, dont l'entrée s'orne de trophées de chasse presque insolites sur le fond vert de leur jardin à l'anglaise, est resté leur résidence principale pendant le septennat de son mari. Le président et, surtout, Anne-Aymone et les enfants, ont décidé de ne pas s'installer à l'Élysée prétextant « qu'il est très difficile d'en faire une véritable résidence. Les lieux ne s'y prêtent pas, les appartements privés sont trop petits. Il n'y a pas assez de chambres pour les enfants. L'Élysée n'a pas été construit pour une famille nombreuse. Ce n'est pas une maison commode et elle ne le sera jamais. Elle donne en fait l'impression de n'avoir pas été construite pour être habitée ». Il est vrai que jamais l'Élysée n'avait connu un président aussi jeune et — par voie de conséquence — un ménage présidentiel ayant encore tant d'enfants à charge. Le 11 rue de Bénouville demeure donc le *home* tandis que l'Élysée devient « mon bureau. Surtout le lieu de réception. Notre lieu de travail ».

Nouveaux locataires du palais pour au moins un septennat, le couple s'attaque d'emblée à un réaménagement de la demeure, avec une idée maîtresse : un accord absolu entre cadre et ameublement. Ce que la première dame de France explicite :

— Le président et Mme Pompidou étaient des fervents de l'art moderne et avaient introduit à l'Élysée une collection de tableaux qui leur appartenait et, comme c'est logique, Claude Pompidou les emporta. Je ne suis pas sûre que l'art moderne soit d'ailleurs en harmonie avec le style de cette maison qui est ancienne et très caractérisée.

A travers tout le palais (hormis les appartements *new look* du rez-de-chaussée) les objets, tableaux et meubles ultra-modernes ont dû laisser place à des tapisseries du XVIII<sup>e</sup> siècle ou à des toiles impressionnistes (les

Gobelins livrèrent en 1974 une grande tapisserie du peintre Agam qu'avait commandée Georges Pompidou. Anne-Aymone la trouva « affreuse ». Elle partit donc pour Beaubourg). Un Picasso de la période rose, une aquarelle de Klimt et un célèbre Caillebotte sont toutefois retenus par le couple présidentiel pour orner les appartements du rez-de-chaussée de l'aile basse. Dans les divers salons, on installe un mobilier et un décor faits pour accentuer un caractère d'intimité. Dans le salon de Cléopâtre sont accrochés deux portraits de femmes (dont l'un de Mme Vigée-Lebrun) et une nature morte d'Oudry. Des meubles signés Jacob décorent le salon des Aides, un portrait de Louis XV d'après Van Loo, le salon des Ambassadeurs et un autre de Mme de Pompadour par Boucher, l'ancien salon de l'Hémicycle. Des sculptures du XVIII<sup>e</sup> siècle, des meubles Louis XV, sans oublier de beaux tapis de Savonnerie parachèvent le réaménagement général des salons du rez-de-chaussée. Ultérieurement, on procédera à la restauration de la salle à manger Napoléon III et au remplacement de la verrière du jardin d'hiver. Une touche plus personnelle s'impose pour les chambres :

— Elles ont été décorées dans un style classique en rapport avec l'architecture.

Même effort pour le bureau personnel de Mme Giscard d'Estaing :

— C'était l'ancienne salle de bains de Napoléon III. J'ai choisi moi-même la décoration : les tissus abricot qui recouvrent les murs et les meubles qui viennent du Mobilier national.

C'est dans cette pièce du rez-de-chaussée (donnant sur la rue de l'Élysée) qui jouxte la salle à manger que va travailler Anne-Aymone Giscard d'Estaing, sagement installée devant une cheminée de marbre. Une simple table d'acajou ancienne recouverte d'un nécessaire à correspondance et d'une lampe Empire. Une moquette gris-bleu qui contraste avec un tapis bordeaux, une composition florale sur la cheminée.

Côté jardin, l'influence de l'épouse du président est plus sensible :

— Pour le parc, je choisisais les fleurs. Il me suffisait de dire ce que je désirais que l'on plante. J'ai simplement fait changer le dessin de la roseraie du jardin qui datait du président Coty.

Un parterre de broderies à dessin de palmes est donc planté à l'emplacement de la roseraie. Autre innovation, la commande d'orangers pour orner tous les étés la cour et les jardins. L'idée était excellente pour rompre la monotonie et la tristesse de la cour d'honneur. Mais dès octobre, les quatorze orangers se mettent à frissonner et l'on doit se résigner à mettre les arbres en hivernage. Il faut alors faire appel à l'armée (une unité du génie) pour les transporter dans les serres de Versailles où les attendent les soins d'horticulteurs spécialisés. Un véritable convoi a fait chaque année la navette. Une innovation bien onéreuse... Mme Giscard d'Estaing s'est toujours plu à superviser le travail des deux jardiniers et des deux fleuristes de l'Élysée. C'est à deux pas des cuisines, dans les sous-sols voûtés, que se cachent MM. Duvivier et Bérard, fleuristes détachés des jardins de la ville de Paris, pour veiller sur les bouquets de la présidence. Dans son bureau, Valéry Giscard d'Estaing désire particulièrement des roses. Anne-Aymone ne veut ni tulipes au printemps ni chrysanthèmes à l'automne. Ses directives pour les bouquets : préserver l'homogénéité. A savoir des mariages de tons jamais audacieux, deux ou trois couleurs seulement avec une prédilection pour les alliances de jaune et de bleu.

Mais le palais du Faubourg-Saint-Honoré n'est pas l'unique résidence du couple présidentiel. Rambouillet, Marly et Brégançon sont à leur disposition.

— Rambouillet est une très agréable demeure, se souvient Mme Giscard d'Estaing. Le parc est superbe et c'est une résidence à l'atmosphère vraiment attachante.

On y organisait les chasses présidentielles et la forêt

qui vient mourir aux abords du château, grignotant presque le parc, n'a pas été l'un de ses moindres attraits.

— Marly, c'est autre chose. Ce n'est qu'un simple pavillon de chasse. C'est en fait minuscule. Nous ne pouvions pas y habiter. Mais c'est un havre de calme et mon mari l'aimait beaucoup pour la chasse. Il y allait aussi pour écrire.

La simplicité raffinée de Marly semble avoir davantage séduit le président que son épouse.

— Brégançon, ce fut seulement pour l'été.

Le couple et ses quatre enfants n'y firent que de courts séjours, entrecoupés de promenades le long de la côte entre le cap Ferrat et le cap d'Ail. Le fort protecteur n'était alors surveillé que par trois gardes du corps. Les Giscard d'Estaing s'échappaient seulement pour la messe dominicale à Bornes-les-Mimosas.

Mais Anne-Aymone a toujours préféré ses maisons familiales aux résidences officielles. Le domaine familial d'Authon par exemple. Au fond d'un vallon du Loir-et-Cher, ce manoir (*une maison bourgeoise, pas un château* précisent les gens du pays) était le parfait antidote au protocole élyséen :

— Nous y étions parfaitement tranquilles, ce qui était une vraie bénédiction. J'ignore pourquoi, la presse ne nous poursuivait pas à Authon alors que si nous allions dans le Puy-de-Dôme, la vie était impossible. Je n'ai pas d'explication mais cela mettait la presse en transe. Je ne pouvais pas sortir du jardin sans rencontrer un type caché derrière un arbre qui voulait prendre une photo. A Authon par contre, on nous fichait la paix. Nous avons d'ailleurs fini par renoncer à aller dans le Puy-de-Dôme tant il était impossible d'y être tranquille.

A Authon, la présidente pouvait enfiler un jean, tailler ses rosiers, jouer avec ses chiens et même mettre un pudique deux-pièces pour plonger l'été dans la piscine, sans craindre les paparazzi de service.

La plus grande partie de la terre d'Authon est bail-

lée à des fermiers. Seule, la Bercillière, un hameau champêtre de quelque soixante-dix hectares, est gérée directement par Mme Giscard d'Estaing.

Autre lieu de villégiature régulier : Courchevel, la station alpine chic pour les vacances d'hiver et quelques week-ends de neige. Un grand chalet au confort rustique le Blanchot (qui appartient à la mère de Valéry) accueillait le couple présidentiel surveillé par trois gendarmes du secours en montagne. La famille n'hésitait pas à déjeuner à la terrasse des restaurants d'altitude et à signer des autographes sur les menus. L'altiport et ses avions directs sur Paris facilitaient la vie du président.

Parmi toutes ces maisons, le palais du Faubourg-Saint-Honoré n'a donc été « qu'un bureau où l'on se rend le matin de bonne heure et que l'on quitte le soir, une fois la tâche accomplie ». En 1976, pour un magazine espagnol, Anne-Aymone Giscard d'Estaing donne sa journée type de présidente : « Chaque matin, j'arrive à mon bureau entre 10 heures et 10 h 30. Je prends connaissance de mon emploi du temps de la journée, établi par ma collaboratrice Odette de Noyelle. Nous discutons ensemble des décisions à prendre. Puis, je parcours les quotidiens. Ensuite, je m'occupe de mon courrier : c'est mon plus gros travail. Après cela, je reçois des visiteurs : responsables d'associations ou d'organismes variés de caractère social ou culturel, personnalités diverses. Ces entretiens durent en moyenne une demi-heure. Pour le déjeuner, je rentre toujours chez moi, sauf s'il y a un repas officiel. Je prends toujours les repas à la maison avec mes enfants. Leur père ne peut malheureusement pas nous rejoindre car il est très souvent retenu à l'Élysée. L'après-midi je reviens à mon bureau pour y travailler ou recevoir d'autres visiteurs. Parfois, c'est moi qui effectue des visites. Je vois des maisons de retraite, des crèches, des écoles, des centres de formation, des foyers de jeunes, bref toutes sortes d'établissements. Quand j'ai le temps, je vais faire

des courses pour les enfants, pour la maison et aussi pour moi-même. Le soir, si je n'ai pas d'obligations officielles, je dîne à la maison. Le président nous rejoint presque toujours. Quand nous soupions à l'Élysée, j'invite naturellement à tour de rôle mes beaux-parents, mes beaux-frères et belles-sœurs et aussi ma mère ou mes frères et sœur. Je passe rarement la nuit à l'Élysée... Dans cet emploi du temps, il ne faut pas oublier les voyages en province et à l'étranger. »

Un témoignage qui fait apparaître un style de vie plutôt plaisant. Impression qu'elle tient à corriger aujourd'hui :

— C'est lourd, c'est éprouvant, très fatigant et surtout très ingrat parce que l'on se rend compte que finalement il n'en reste rien. Certes, il est parfois très passionnant, car on réalise nombre de choses que l'on ne ferait jamais autrement mais il y a des activités qui ne sont pas drôles à faire tous les jours...

Parmi celles-ci, le courrier, poulx de la France. Car on n'écrit pas seulement au président de la République.

— J'ai reçu pendant tout le septennat un courrier énorme. Une moyenne d'une centaine de lettres par jour. Mais il y avait des courbes. Par exemple, au moment du Nouvel An ou pour un autre événement. Là les sacs postaux pouvaient contenir près d'un millier de lettres...

Ses correspondants sont des plus divers : demandeurs, quémandeurs, fous, prisonniers, poètes, cas sociaux, etc.

— J'étais le dernier recours. Il y avait ceux qui me demandaient de résoudre tel ou tel problème social, familial ou autre. Pour les cas sociaux, ils étaient examinés par deux assistantes sociales qui travaillaient avec moi et ensuite, selon la procédure habituelle, à une commission sociale qui se réunissait tous les quinze jours à l'Élysée. Et puis l'autre grande partie du courrier concernait les individus en proie à des difficultés administratives. On faisait une démarche administra-

tive auprès du ministère concerné et on parvenait parfois à faire mettre le dossier sur le dessus de la pile.

Certaines lettres n'hésitaient pas à faire des propositions de mariage pour les chiennes de l'Élysée. Contrairement au courrier adressé à son mari, qui recevait très rarement une réponse portant la signature du président, celui de Mme Giscard d'Estaing bénéficiait le plus souvent d'une réponse de sa main.

En 1977, la présidente créa la fondation Anne-Aymone-Giscard d'Estaing, consacrée à l'enfance malheureuse. Elle fut financée au départ par les droits d'auteur du livre *Démocratie française*. Avec cet organisme, Anne-Aymone a souhaité ouvrir des haltes-garderies et créer un véritable réseau de sympathisants capables d'accueillir provisoirement des enfants qu'une situation familiale précaire pourrait, sans cela, conduire à l'Aide sociale à l'enfance. A noter que les autres œuvres sociales furent partiellement financées par la vente du gibier tué dans les chasses officielles (les pièces, en effet, ne sont pas emportées par les invités).

Autre tâche plus agréable pour le fin gourmet (jaloux de sa ligne de mannequin) qu'est Anne-Aymone : la table de la première maison de France.

— Le chef de l'Élysée, Marcel Le Servod, est l'un des meilleurs cuisiniers de France. Il inventait toutes sortes de recettes et je n'ai jamais eu aucun mal à faire les menus avec lui. Mais pour les repas officiels, c'est le président qui choisissait.

La soupe aux truffes, la mousse de Saint-Jacques-Trianon, le navarin de homard et la brioche d'œufs brouillés aux langoustines ont ainsi souvent honoré la table présidentielle. Pour sa visite à Paris, le 20 juin 1977, Leonid Brejnev eut droit à un canard au paprika, d'inspiration slave. La même année, mais le 10 octobre, Tito goûta des perdreaux rôtis sur canapé. Lors du sommet des neuf du Marché commun, tenu à Paris le 12 mars 1979, le dîner donné à l'Élysée fut d'inspiration européenne : oxtail soup (Anglais), colcannon (Irlandais).

dais), bar sauce hollandaise, oie farcie à l'allemande, salade à la danoise, biscuit Tortoni, etc.

Depuis les cuisines de l'Élysée, qui sont aussi belles que celles que l'on voit dans les gravures du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec leurs batteries de casseroles en cuivre et leurs plafonds voûtés, Marcel Le Servod proposait deux ou trois menus à VGE qui choisissait et modifiait : « Pas de foie gras pour les Chinois, ils n'aiment pas ça » ou « Pas de sanglier pour un émir... »

Le cuisinier de l'Élysée n'a été convié qu'une seule fois à la table du président. Ce fut à l'occasion d'un colloque de chefs, avec ses confrères, Paul Bocuse, Roger Vergé, Pierre et Jean Troisgros, Michel Guérard, Charles Barrier et quelques autres célébrités de la gastronomie française. Assise ce jour-là entre Pierre Troisgros et Paul Bocuse, Anne-Aymone dégusta une soupe aux truffes selon la recette de Bocuse, des escalopes de saumon de la Loire à l'oseille (spécialité des Troisgros), un canard signé Michel Guérard, des petites salades provençales (confectionnées par Roger Vergé) et enfin un gâteau au chocolat réalisé par Jean-Jacques Bernadet.

— Mme Giscard d'Estaing, se souvient Paul Bocuse, fit des réflexions gastronomiques très pertinentes. Elle nous a parlé des petits pois de son jardin, de champignons et aussi de ses chiens.

Anne-Aymone ne manqua pas de faire sourire l'assemblée en suggérant qu'il faudrait inviter une autre fois un inspecteur du guide Michelin pour contrôler la qualité.

Sous les ordres du chef et de ses douze cuisiniers, une armée de serveurs (moins de vingt couverts pour les jours calmes et plus de trois cents pour les grandes occasions) fut soumise pendant le septennat à un protocole fort strict, monarchique, ont même dit les adversaires de VGE, en lui reprochant de se prendre pour Louis XV. C'est-à-dire qu'à sa table, contrairement au général de Gaulle et à Georges Pompidou, Valéry



Giscard d'Estaing se faisait servir le premier, même en présence de sa femme. Les Anglais se montrèrent assez choqués qu'à un déjeuner à l'Élysée, Mme Thatcher fût servie en second (même si protocolairement elle n'est que Premier ministre).

Anne-Aymone a fort peu organisé de repas privés au palais. Elle convia Félicien Marceau au lendemain de son élection à l'Académie française :

— Félicien Marceau est un ami personnel. C'est quelqu'un que j'aime beaucoup. Je le connais depuis au moins vingt-cinq ans.

D'autres déjeuners réunirent des épouses de ministres ou même certaines femmes ministres du gouvernement comme Alice Saunier-Seïté, Monique Pelletier, Christiane Scrivener, Françoise Giroud ou Simone Veil, « mais évidemment je n'étais pas sur le même plan qu'elles. Elles avaient des responsabilités politiques et moi pas ». La première dame de France s'est très bien entendue avec le ministre de la Santé, n'a pas hésité à intervenir pour plusieurs mesures :

— J'ai pu influencer certaines dispositions sociales. Si je voyais des difficultés particulières dans un domaine précis, je les signalais à Mme Veil. Il faut dire que tout le courrier que je recevais me rendait sensible à cela.

Avec Françoise Giroud, les rapports furent courtois, mais teintés de méfiance. Anne-Aymone la sollicita notamment pour donner une conférence aux Femmes de valeurs (un club boursier auquel elle appartenait lorsque son mari était ministre des Finances).

Françoise Giroud, avec son esprit habituel, déclara d'emblée aux membres de ce club boursier :

— Je n'entends rien à la Bourse, je suis une femme d'action avec des obligations.

Le secrétaire d'État à la Condition féminine (nommée en juillet 1974) eut davantage l'occasion de rencontrer la présidente lorsqu'elle fut promue rue de Valois, notamment aux premières de la Comédie-Française, de

l'Opéra et du Théâtre des Champs-Élysées. Il y eut même une réception donnée pour le *Lorenzaccio* monté par Zefirelli où l'on vit rassemblées Françoise Giroud, Mme Giscard d'Estaing, Grace de Monaco et Alexandra de Kent. On ose toutefois espérer que ce n'est pas par allusion à Anne-Aymone que Françoise Giroud dans son roman *le Bon Plaisir* fait raconter de la première dame de France « qu'à additionner toutes les crèches qu'elle avait inaugurées et tous les bébés qu'elle avait embrassés, la présidente s'étonnait que l'on prétendît en manquer en France, qu'à multiplier tous les thés de dames auxquels elle avait assisté par les dîners d'ambassade qu'elle avait endurés et les rubans qu'elle avait coupés, elle était certainement championne olympique, médaille d'or de la corvée ».

Corvée ou pas, la présidente Giscard d'Estaing participe à plusieurs manifestations publiques ou à des missions semi-officielles où elle prit la parole (un voyage en Andorre au début du septennat ou un voyage en Égypte en décembre 1980). Elle fut aussi la première présidente à présenter ses vœux aux Français à la télévision et à la radio, en décembre 1975, et cela malgré sa voix peu radiophonique. Certaines initiatives furent souvent contestées, même si aujourd'hui Anne-Aymone plaide la part d'improvisation :

— Il se trouve que j'ai été une fois au côté de mon mari dans l'un des premiers jours de janvier alors qu'il recevait les corps constitués — simplement parce qu'il se trouvait que j'étais à l'Élysée ce jour-là et qu'il m'a dit : « Je reçois les corps constitués. Allons-y ensemble. » Ça n'a pas été plus prémédité que cela. Il y eut un article dans *le Monde* pour dire qu'on changeait la constitution parce que j'assistais à la réception des corps constitués. Tout cela est vraiment très subjectif.

Dans la série des critiques, que n'a-t-on pas écrit lorsque Mme Giscard d'Estaing a invité son couple de domestiques espagnols à la réception donnée à l'Élysée en l'honneur de Juan Carlos et Sophie d'Espagne !

Alors que le geste était plutôt sympathique. De même toute la presse, lors d'un voyage officiel en Espagne, s'étonne que la première dame se singularise à la tribune officielle en traduisant elle-même le discours que vient de prononcer son mari. Comme les souverains autochtones s'émerveillaient de la maîtrise dont elle avait fait preuve, elle leur fit savoir que son mérite était infime du fait qu'elle côtoyait en permanence ses domestiques espagnols. Et les journalistes de glousser devant pareille franchise ! On a encore souvent critiqué le fait que Valéry Giscard d'Estaing n'ait guère utilisé pour les longs déplacements officiels le Concorde (jugé trop exigu) mais un Boeing complètement réaménagé afin que lui, sa femme et ses enfants puissent se reposer dans des cabines spéciales. Ces périples officiels donnaient d'ailleurs des jaunisses aux diplomates du Quai d'Orsay, le président, sa femme et l'un de ses enfants prenant souvent place en tête de la liste protocolaire. Ainsi, lors d'un voyage en Chine, Jacinte précéda dans l'ordre protocolaire le ministre des Affaires étrangères, Jean François-Poncet. En Inde, lors d'un dîner offert par la France, Henri (le fils aîné) fut servi avant le Premier ministre Indira Gandhi.

Lorsqu'on interroge aujourd'hui Mme Giscard d'Estaing à ce propos, sa réponse ne manque pas de piquant :

— On nous a beaucoup reproché d'avoir emmené nos enfants dans des voyages officiels. Pas très souvent en fait. Mais Dieu sait si maintenant, avec les Mitterrand, ce genre de reproche a de quoi être plus fondé !

Il est vrai que les records d'invitations personnelles ont été battus par M. Mitterrand, beaucoup plus tribal que ses prédécesseurs.

Les Giscard surent d'ailleurs se montrer parfois grands seigneurs.

Empruntant ainsi, en décembre 1980, un vol régulier de Air France sur Fort-de-France, ils durent subir les mêmes déboires que les trois cents autres passagers

du Boeing 747. A peine avait-on décollé que l'avion dut rebrousser chemin, en raison d'un ennui technique. C'est alors que l'on se rendit compte que les sièges de première classe avaient été démontés afin d'aménager un salon pour le président et sa famille. Ces derniers furent délicats et l'on fit servir une coupe de champagne à tous les passagers moins princièrement installés.

Mme Giscard d'Estaing a souvent accompagné son mari dans ses déplacements officiels à l'étranger, même si elle a affecté de ne pas trop aimer ces voyages :

— C'était toujours une épreuve mais cela faisait partie du devoir de présence de la France. Notre pays entretient des relations diplomatiques avec cent cinquante-trois États dans le monde. Si l'on considère qu'il est souhaitable de les visiter chacun une fois tous les dix ans, on ne peut faire moins de quinze voyages par an. Sans compter qu'un président français doit visiter tous les pays africains une fois durant son septennat.

Les voyages les plus marquants sont situés vers la fin du septennat : le Brésil en octobre 1978, le Mexique en février, Bucarest en mars et l'URSS en avril 1979.

Anne-Aymone se rendit plusieurs fois en Égypte où elle sympathisait particulièrement avec Mme Sadate. Juan Carlos et Sophie d'Espagne la reçurent à plusieurs reprises.

— Nous continuons aujourd'hui encore à avoir des rapports amicaux avec le roi et la reine d'Espagne. Ils nous invitent toujours quand nous allons en Espagne. On le sait, le président Giscard d'Estaing avait misé très tôt sur Juan Carlos. Il se rendit en personne aux cérémonies marquant l'avènement du successeur de Franco. De ce geste, Juan Carlos devait toujours lui garder une pudique mais vive reconnaissance. D'où, à presque chaque visite un somptueux dîner de gala sous les lustres du palais d'Orient à Madrid, un week-end de chasse, un déjeuner à Saint-Jacques-de-Compostelle et

un dîner intime à la Zarzuela, la grande maison de briques rose des souverains espagnols. Autres princes particulièrement appréciés du couple présidentiel : le roi Hussein et la reine Nour de Jordanie.

La première dame de France fit seule un voyage à Rome qui l'impressionna fortement : ce fut pour l'avènement du nouveau pape Jean-Paul I<sup>er</sup>. Quatre-vingt-dix-huit nations et dix organisations internationales avaient délégué leurs représentants. Outre Mme Giscard d'Estaing, la délégation française comprenait Raymond Barre et son épouse, Alain Peyrefitte, Jean Guilton et l'ambassadeur de France auprès du Saint-Siège.

— C'était un spectacle fascinant, inoubliable, se souvient-elle.

Anne-Aymone y salua Grace et Rainier de Monaco, Juan Carlos et Sophie d'Espagne, Baudouin et Fabiola de Belgique, etc.

— Malheureusement, j'étais au Zaïre au moment de la cérémonie organisée pour l'avènement de Jean-Paul II.

L'intérêt fut moins grand dans d'autres voyages. Lors du sommet franco-américain aux Antilles, ni Betty Ford souffrante, ni Nancy Kissinger n'avaient accompagné leurs maris. Anne-Aymone meubla son temps en visitant écoles, maternités et hôpitaux, expliquant aux journalistes :

— J'accompagne mon mari aux Antilles, mais nous n'avons pas de programme commun.

L'une des rares fois où les Giscard d'Estaing se trouvèrent côte à côte, ce fut pour faire à l'improviste un pèlerinage au domaine de La Pagerie, où naquit l'impératrice Joséphine.

Certains voyages dans les pays arabes prolongèrent la séparation du couple présidentiel :

— Le protocole dans ces pays impose certaines situations curieuses. Dans les émirats de Qatar et Dubaï, nous sommes restées entre femmes. Les dîners officiels se passaient avec les hommes d'un côté et les femmes

de l'autre. Dans l'émirat de Bahreïn, j'ai pu assister au dîner officiel, mais j'étais la seule femme.

La première grande réception officielle du septennat fut donnée en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice d'Iran. On ne put faire moins que de réquisitionner le château de Versailles. Première fête du septennat, elle frappa l'imagination des témoins. Le défilé des invités français et iraniens devant les deux couples impérial et présidentiel, dans l'antichambre de la reine, eût inspiré Lulli. Anne-Aymone, royalissime, portait le cordon de grand-croix de l'ordre de Haft-Peykar sur une robe longue conçue par Jean-Louis Scherrer, entièrement brodée de perles et de pierres blanches, avec de longs gants blancs. En fait, la robe avait dû être légèrement modifiée au dernier essayage : il avait fallu supprimer une ceinture nouée autour des hanches qui n'allait pas avec le ruban de la décoration iranienne qu'elle devait recevoir. Trois des quatre enfants Giscard d'Estaing étaient présents : Henri en habit, Valérie-Anne en robe Chanel (avec une coiffure romantique ornée de deux camélias, signée Alexandre) et Jacinte. Leur mère, lors de la présentation des invités, se refusa au faux-semblant protocolaire de leur serrer la main comme à toutes les personnalités et préféra leur faire signe de passer avec un sourire complice, accompagné d'un geste de la main. Soirée de ballets dans le théâtre-écrin de Gabriel suivi d'un dîner dans la galerie des Glaces : cent soixante couverts en vermeil que des candélabres géants faisaient étinceler. A chaque changement d'assiette, Anne-Aymone et les invités s'amusaient à les retourner par curiosité, pour y déceler la date et l'origine. Menu : plateaux de foie gras des Landes, ris de veau aux morilles, caneton Montmorency, pommes dauphine, cœurs de laitues et fraises des bois glacées Trianon (le président n'aimait pas que l'on serve du fromage dans les dîners officiels !). Un extraordinaire feu d'artifice clôtura la soirée.

Mme Giscard d'Estaing sut toujours se mettre au dia-

pason pour recevoir les hôtes de la France. Recevant le cheikh Issa Ben Salmane Al Khalifa, elle s'habilla à l'orientale : un boléro brodé par Dior et un pantalon de houri en mousseline bleue qui la faisait ressembler à une odalisque.

Pour la venue de la reine d'Angleterre en 1978, le protocole fut allégé. Samba, le labrador offert par la souveraine à VGE, fut même autorisé à venir saluer Sa Majesté. Cinquante invités (dont Simone Veil, Alain Peyrefitte, Jean Rochefort, Xenakis et Marc Bohan) participèrent au dîner élyséen. La reine parla évidemment course avec Karim Aga Khan et reçut simplement sur un canapé, auprès d'un feu de bois, les invités que le président et madame lui présentaient. Avec la reine Élisabeth, Anne-Aymone parla mode, chevaux et chiens :

— La reine m'enchantait par son naturel et par son sens de l'humour.

La présidente escorta Sa Majesté dans un périple provincial : Chambord, Chenonceaux, Sully, Beaune, Epioises et Vézelay. Pour une fois, Élisabeth fit une entorse à son habituel régime et avala foie gras et magret de canard accompagnés de Château-Yquem 1970, Volnay 1969 et de champagne.

Pendant le sommet international de Rambouillet, à l'automne 1974 (première réunion du genre) Anne-Aymone joua également les hôtes, surveillant la décoration florale du château (bouquets de roses de toutes les couleurs, d'œillets, d'anthuriums et de fougères de la forêt), approuvant le choix d'un service de Sèvres bleu de France bordé d'or, veillant à ce que chaque cheminée ait sa provision de fagots et de bûches, encourageant de ses conseils Marcel Le Servod et ses quatre marmitons. Le dimanche 16 novembre, lors de la messe en l'église du XII<sup>e</sup> siècle de Poigny-la-Forêt, elle se découvrit la seule femme dans l'assistance. Aldo Moro, Harold Wilson, Helmut Schmidt, Gerald Ford, Ta Keo Miki et le président l'entouraient. Seuls du

groupe, Aldo Moro et Anne-Aymone communierent. Après l'eucharistie, le prêtre invita son auditoire au rituel : « Dans la charité du Christ, nous pouvons nous donner un geste de paix. » Le président de la République se pencha alors vers sa femme et l'embrassa. Le président Gerald Ford (non catholique) fut quelque peu surpris, ne comprenant pas le sens de cette effusion, d'autant qu'après, Mme Giscard d'Estaing lui tendit la main qu'il prit en souriant... Anne-Aymone fut également la seule femme présente aux repas durant ce week-end de dur labeur politique.

Mais elle ne fut pas toujours le seul membre de la famille au service des hôtes de la France. Lorsque le très jeune fils du roi Hassan II du Maroc, Sidi Mohamed, passa des vacances à Paris en compagnie de ses trois petites sœurs, ce fut Jacinte, sa fille cadette, qui le reçut en personne et lui fit visiter les salons et les jardins de l'Élysée avant d'offrir un goûter.

Dans toutes ses activités, la présidente a joué la carte de l'élégance. Dior, Chanel, Grès et Courrèges l'ont habillée mais Jean-Louis Scherrer est celui dont le nom reste associé aux années Giscard d'Estaing.

— Jean-Louis Scherrer est marié à l'une de mes amies d'enfance, ce qui fait que j'ai suivi sa carrière depuis le début. J'aime beaucoup ce qu'il fait. D'une certaine manière, son style a pu être influencé par le fait qu'il m'habille. Il a donc fait certaines créations en fonction de ma personnalité. Nous nous entendons toujours très bien. Les essayages ont toujours eu lieu chez les couturiers, jamais à l'Élysée.

Yves Saint-Laurent fut par contre boudé ce qu'explique Anne-Aymone en disant :

— Je n'aime pas ce que fait Saint-Laurent. Cela ne me va pas, donc je ne m'habille pas chez lui.

Si sa taille de mannequin facilita le travail de ses couturiers, ses cheveux très fins et délicats furent toujours confiés à la même personne :

— C'est une jeune femme qui a travaillé successive-



ment chez Carita, Claude Maxime et Lucie Saint-Clair. Je l'ai suivie dans ses différents avatars.

Mme Giscard d'Estaing se rendit longtemps dans le célèbre salon des sœurs Carita, installé dans les locaux qu'occupa jadis le perruquier de la reine Marie-Antoinette, Faubourg-Saint-Honoré. Tout comme son mari, Anne-Aymone eut longtemps recours aux soins capillaires de Marchino, 8 bis, avenue Percier, sous l'œil attentif de Madame Yvonne (qui veilla à ne jamais faire payer à la femme du ministre des Finances le tarif exact !). La coiffeuse fut de tous les déplacements officiels à partir de 1975.

C'est dans ses modèles haute couture les plus simples que Mme Giscard d'Estaing alla dîner chez quelques Français méritants. Parmi les initiatives du président, l'idée d'aller « dîner en ville » chez des Français moyens fut de celles qui ont le plus surpris. Anne-Aymone semble en garder un bon souvenir :

— C'était très sympathique. Au départ, les gens étaient toujours un peu pétrifiés, puis la famille se dégelait. Nous sommes d'ailleurs restés en relation avec un certain nombre de personnes.

De ses déplacements en province, elle dresse un tableau idyllique :

— J'ai toujours eu l'impression que les gens avaient de l'affection pour moi. Beaucoup m'appelaient par mon prénom. En province, j'ai été reçue avec beaucoup de gentillesse partout. De temps en temps, la CGT essayait d'organiser une manifestation. Il y avait trois malheureux qui s'égosillaient.

Mme Giscard d'Estaing, contrairement à Mme Pompidou, n'eut pas à subir de contraintes pour sa sécurité. Rue de Bénouville, deux agents stationnaient devant la porte et un à l'intérieur pour filtrer les visiteurs. La présidente parvint à vivre son septennat avec un minimum de surveillance.

— Quand je sortais avec mon chauffeur dans Paris, précise-t-elle, je n'ai jamais eu de garde du corps. Je

pouvais d'ailleurs prendre ma voiture et partir à la campagne sans surveillance particulière. Lorsque je sortais dans mon quartier, que j'habite depuis trente ans, les gens me reconnaissaient mais ne disaient rien, ils me respectaient. Évidemment faire des courses Faubourg-Saint-Honoré provoquait plus de réactions, l'Élysée étant proche. Mais j'allais aussi régulièrement dans les grands magasins. Lorsque je faisais mon shopping au BHV, personne ne me reconnaissait, personne ne pouvait imaginer que j'aie fait des achats au BHV ; seules les vendeuses faisaient semblant de ne pas me reconnaître, comme si j'étais une cliente normale puis, lorsque je payais, signalaient qu'elles me reconnaissaient. Sinon, c'était l'anonymat total.

Nul besoin d'avoir une horde de chiens pour se protéger. Ils ont pourtant été bien présents sur tous les clichés du septennat. Les labradors Samba, Réal et Jerry ont été les plus photogéniques. Les chiens de chasse Justine et Candy ont bien tenu leurs rôles mais les chiens de la présidente n'ont pas démerité : ne reçut-elle pas une médaille d'or pour sa chienne braque, lauréate de concours canin d'Authon ? Cependant la chienne préférée eut moins les honneurs du vedettariat : un cocker baptisé Bambou.

— Les journalistes n'ont jamais réussi à reconnaître exactement nos chiens ni à donner leurs noms exacts. Il en a été de même pour nos enfants : nous n'avons que quatre enfants, ce qui n'est tout de même pas surhumain. Ils n'ont jamais réussi à savoir correctement nom et âge de chacun...

En 1974, Valérie-Anne a vingt et un ans, Henri (celui qui ressemble le plus à son père) va bientôt devenir majeur, Louis Joachim a seize ans, et Jacinte (qui ressemble le plus à sa mère) tout juste quatorze ans. Les enfants d'un président de la République n'ont évidemment aucun rôle officiel mais Valéry Giscard d'Estaing, à la fois fasciné par l'aspect séducteur d'un clan familial à la Kennedy et décidé à dépoussiérer l'institution

présidentielle joua de la présence de ses enfants comme un atout électoral. Ce que tente d'expliquer son épouse :

— Il faut à mon mari la stabilité d'un foyer et une atmosphère familiale. C'est quelqu'un qui a grand besoin de chaleur, d'affection et c'est ce qu'il trouve à la maison avec ses enfants. Il les aime énormément.

Anne-Aymone pourtant sembla parfois répugner à exposer ses enfants sous les projecteurs :

— Pour les enfants, cela a parfois été une situation difficile que d'avoir un père président de la République. Notre dernière fille avait quatorze ans au moment de l'élection, c'est dur pour une fille de cet âge-là : on a plutôt l'envie d'être comme tout le monde.

Valérie-Anne (née le 1<sup>er</sup> novembre 1953) est celle qui goûta le plus au vedettariat, allant même jusqu'à animer une émission culinaire sur TF1 sous le pseudonyme de Valérianne Létaille et à cosigner plusieurs ouvrages de cuisine (avec Pierre Bonte aux éditions N° 1). En troisième année de Sciences Po au moment de l'élection de son père, elle participe activement à la campagne électorale et se retrouve bientôt parmi les élues du Tout-Paris. Coiffée chez Carita entre Catherine Deneuve et Sylvie Vartan, elle orne de son beau sourire bien des soirées officielles et, telle une altesse royale, ne manque aucune des réceptions de l'Élysée où elle vole parfois la vedette à sa mère. Valérie-Anne épouse à Palerme Gérard Montassier, divorcé, secrétaire général de l'audiovisuel et membre du Comité économique et social du Poitou-Charentes (un grand-père maréchal-ferrant et une grand-mère épicière), un mariage qui n'enthousiasme sans doute pas les parents et qui n'est pas dans la ligne des alliances habituelles des Giscard. Valérie-Anne se résigne à vivre en Charentes une partie de la semaine : à Touzac, village de six cents habitants, Gérard Montassier briguant le siège de conseiller général à Segonzac. Promu plus tard au ministère de la Culture, l'époux disparaîtra des médias (si ce n'est en coécrivant un livre de politique-fiction avec Florence

Mothe) car le couple se sépare. Après un passage dans une maison d'édition du groupe Hachette, la fille aînée de VGE s'éprend d'un brillant éditeur parisien dont elle partage discrètement la vie. Elle fonde à l'automne 1986 sa propre maison d'édition.

Avec Henri (né en 1956), la politique est devenue une affaire de famille, Mme Giscard d'Estaing reconnaissant que « Henri, depuis son jeune âge, s'intéresse à la politique. C'est véritablement en lui une passion qu'il manifestait déjà à dix ans ». De quoi donner des complexes aux enfants Kennedy ou au prince Charles ! Henri a d'abord animé avec Hugues Dewavrin le mouvement des jeunes giscardiens, Autrement, créé en 1977. En février 1979, il est élu conseiller général à Marchenoir (Loir-et-Cher), proche du manoir familial d'Authon. Le journal *Loir-et-Cher Hebdo* qu'il lança a fini en gouffre financier. (Un détail a toujours surpris : ses chèques sont libellés Henri d'Estaing). Un moment fiancé par une certaine presse à Caroline de Monaco (il assista à son mariage), il s'est finalement marié à une jeune femme blonde, hollandaise, prénommée Ina, responsable des relations publiques d'un important groupe de presse, dont il a eu un fils Frédéric au cours de l'été 1986.

Louis Joachim (né le 20 octobre 1958) est, de tous les enfants, celui dont on a le moins parlé. Sans doute est-ce le plus timide, le plus effacé. Au moment de l'élection, il est encore en première (section B économie) et tout comme son frère aîné, terminera une licence de sciences économiques. Il est passionné par les courses et les chevaux.

Jacinte (née en septembre 1960 à Paris comme ses frères et sœur) est, quant à elle, élève en troisième quand son père est élu. Avec sa photo en compagnie de son père sur l'affiche électorale placardée sur tous les murs de France et de Navarre, elle perd son anonymat tranquille. De Jacinte, on connaît le penchant pour les chevaux et les animaux en général. C'est à sa mère qu'elle le doit :

— J'ai beaucoup monté à cheval, avoue Anne-Aymone.

Jacinte participera même en 1979 à Fontainebleau aux championnats de France de concours hippique sur Cabarras. Malgré les encouragements de Pierre Jonquères d'Oriola (« Elle en veut drôlement la petite Jacinte, elle est énergique et sait prendre des risques »), elle ne sera pas classée en finale. N'est pas princesse Anne qui veut ! Jacinte se consolera avec son diplôme de vétérinaire et son mariage avec Philippe Guibout, un architecte de vingt-neuf ans. La cérémonie est célébrée le 7 avril 1979 à Authon. Jacinte porte une robe de mariée signée Jean-Louis Scherrer. A la mairie, Anne-Aymone, à qui l'employé d'état civil demandait quelle profession il convenait d'attribuer au père de la mariée, se singularisa en répondant : « Inspecteur des Finances. Président de la République n'est pas une profession. » Jacinte anime aujourd'hui une société d'accessoires de luxe pour animaux.

Interrogée en 1980 par la revue *Gaceta Ilustrada* (interview qui fit quelque bruit), Anne-Aymone avoua trouver lourdes les contraintes de la fonction présidentielle et se déclara peu enthousiasmée à l'idée d'un deuxième septennat de son mari.

Ainsi déclara-t-elle à un journal espagnol : « Personnellement, le président et moi-même éprouvons souvent l'envie de nous reposer et d'abandonner cette charge si lourde pour lui... » Le lendemain la presse mondiale se demandait si Giscard n'allait pas tout lâcher.

Ses vœux furent, d'une certaine manière, exaucés en 1981. On serait tenté alors de reproduire les propos d'un billettiste du début du siècle adressés à la femme d'un ministre après la défaite de son mari : « Vous vous complaisiez en ce gentil rôle d'Altesse républicaine où vous avait installée le hasard d'un scrutin. Vous en aviez déjà l'habitude et le pli. Et voilà qu'il faut s'en aller. Que de contretemps ! Dîners à décommander, toilettes devenues inutiles, jolis projets évanouis de voyages

qu'on ne fera point, de fêtes qu'on ne présidera pas ; visions de cortèges où l'on ne figurera plus ; et puis le ménage en désarroi, et, parmi tant de tracas, certains sourires entrevus, sourires d'amies qui guettaient cette journée-ci et dont il faudra subir, en ayant l'air d'y croire, les condoléances affectueuses... La politique est une affreuse chose, décidément. »

En fait, passé le coup de la défaite électorale de son mari, Anne-Aymone a abandonné les responsabilités de première dame de France, non sans soulagement :

— Il est vrai qu'égoïstement, j'ai ressenti un soulagement relatif. L'impression de retrouver une plus grande liberté, une vie plus normale. Le sentiment également d'être déchargée de l'obligation morale de tout.

Et Anne-Aymone d'expliquer :

— Quand vous êtes à l'Élysée, tout ce qui va mal, on vous l'attribue. Avec les résultats des élections de 1981, nous étions déchargés de ce poids moral !

Le sourire un peu coupable, l'ex-présidente conclut avec franchise :

— Le poids des obligations officielles, c'est vraiment quelque chose de lourd. Certaines activités ne sont pas très drôles tous les jours. L'idée de refaire la même chose pendant encore sept ans, c'est éprouvant. Quand je pense aux malheureuses souveraines, en Angleterre, aux Pays-Bas ou au Danemark qui ont cela à vie, je ne les envie pas...

## *Danielle Mitterrand*

Le moins que l'on puisse dire d'elle est qu'on la connaît peu, sinon mal. Il y a d'ailleurs quelque chose d'énigmatique en elle, comme si elle portait un masque de sphinx. La légende raconte que le sphinx dévorait ceux qui ne parvenaient pas à résoudre son énigme. Danielle Mitterrand a bien préservé ses secrets. Et si elle dévore ceux qui ont vainement cherché à les percer, sans doute le fait-elle dans le petit cercle des familiers.

On se dit qu'un expert en morphologie doit pouvoir aisément interpréter la signification de son anguleux visage un peu buté, à pommettes hautes, vaguement asiatique, de son regard où passe quelque chose d'inquiet et de défensif. Consulté, ledit expert semble avoir pris plaisir à disséquer orbites, bosses, lignes, rides, espace labio-nasal, lèvres et *tutti quanti*... Voici donc l'analyse morpho-psychologique de Danielle Mitterrand, étonnamment juste, aux dires d'un proche : « Un visage qui d'emblée offre la caractéristique d'une personnalité contrastée et d'une forte individualité. Il y a chez cette femme un contraste permanent de forces contraires, antagonistes, qui se bousculent. Elle jouit ainsi d'un dynamisme propre assez saisissant par son intensité qui la pousse à agir et à réaliser ce qu'elle entreprend, mais dans le même temps un très fort

retrait en elle-même, une forte intériorisation, une sorte de méfiance même vis-à-vis des éléments extérieurs lui font analyser ses impulsions et les lui font contrôler. Ce qui fait que finalement toute action chez elle est réfléchie.

« Elle sait être aimable, ouverte aux autres mais attention, elle l'est quand elle le veut bien. Car si elle décide que tel ou tel milieu ne lui convient pas, elle ne se laissera pas influencer et agira en conséquence. Elle se tiendra sur ses gardes et sur sa réserve. Il en est de même de ses relations sentimentales et amicales. On ne s'impose pas à elle, c'est elle qui choisit, qui accepte ou refuse. Par contre, lorsqu'elle aime, c'est d'un amour généreux, ardent.

« Son visage traduit une personnalité plus orientée vers des échanges ou des acquisitions de type sentimental, vers une vie intellectuelle active, plutôt que matérialiste. Pas d'âpreté au gain, bien qu'elle ne dédaigne pas cet aspect. Un grand besoin affectif, un besoin de plaire, une certaine coquetterie.

« En résumé, c'est une nature passionnée toute en impulsions sévèrement contrôlées, mais d'un dynamisme intellectuel très prononcé et qui est doté d'un élan intérieur intense. »

Cette analyse correspond-elle ? On peut répondre par l'affirmative après qu'on a entendu Danielle Mitterrand (d'une voix neutre, « qui manque de feu », pour une spécialiste de la voix) dire :

— Je suis très obstinée, je vais toujours au bout d'une idée [...] Je n'accepte jamais de me trouver devant des situations que je ne comprends pas [...] Savoir donner une telle force ! Encore faut-il toujours douter... le savoir sans le doute n'est pas le savoir [...] J'aime les gens volontaires qui savent ce qu'ils veulent et qui le disent. La volonté, il en faut énormément. Tous les jours !

Née le 29 octobre 1924, Danielle Mitterrand est, comme son mari, Scorpion, mais ascendant Vierge (le



signe de la Vierge peut expliquer son attitude réservée et tranquille). Lors de sa naissance, le Soleil et la Lune étaient en Scorpion. D'où son caractère passionné, indépendant, cherchant à sauvegarder son autonomie et à protéger son mystère. D'où sa tendance à affirmer et imposer sa volonté. Scorpion l'occulte, le mystère et la psychologie l'attirent. Elle s'implique réellement dans tout ce qu'elle entreprend et engage ses forces dans l'action. Dans son thème astral, la position de Mercure révélerait une grande activité mentale et une intelligence pratique développée. Le carré entre Vénus et Jupiter indiquerait qu'elle ne fait pas volontiers de concessions. La conjonction entre le Soleil et Saturne signifierait que chaque expérience est pour elle riche d'enseignements et que sa maturité a été précoce. Le sextile entre le Soleil et son ascendant serait le propre d'une personne qui a de l'humour. En aura-t-elle en lisant ce bref portrait astrologique ?

Elle s'est toujours vantée d'en avoir :

— L'humour, c'est magique ! Il faut savoir se voir avec humour. D'ailleurs, c'est la garantie de pouvoir rester soi-même. C'est un comportement, un art de vivre...

La fantaisie est-elle proche de son caractère ?

— J'ai toujours eu l'envie de vivre gaiement. Je ne m'ennuie jamais. Où que j'aille, je trouve de l'intérêt. Je suis passionnée par l'inattendu. Même dans les circonstances les plus convenues, je vois souvent un détail imprévu qui donne à une situation toute sa saveur.

Toutefois, si, jusqu'à ses vingt ans, sa vie n'a pas manqué d'imprévus, la fantaisie en fut quelque peu absente...

Elle naît donc le 29 octobre 1924 à Verdun dans une famille bourguignonne, d'une mère enseignante et père directeur d'école, militant laïc et vénérable dans la maçonnerie. Côté maternel, on est greffé sur les Flachat. Lignée de transporteurs : les diligences et malles-poste sont devenues wagons de fret. Côté paternel : on

fait du commerce. En fait, les grands-parents ont une boutique de parapluies à Cluny. Antoine Gouze, jeune instituteur, épouse Renée, institutrice débutante. Et le couple part enseigner dans le Jura. Comme écrira le premier enfant du couple, Roger : « Être laïc et athée était chez eux un principe. L'école devait être publique, laïque et obligatoire... Nous pensions qu'aussi longtemps qu'il y aurait deux écoles, donc deux cultures, il y aurait deux classes dont l'une opprimerait l'autre. Selon nous, les écoles privées s'adressaient à des enfants anormaux, soit par la prétendue supériorité de leur caste, soit par l'évidente infériorité de leurs moyens intellectuels. »

L'*oppression* va donc marquer la petite Danielle. Car si on l'en croit, elle a presque été « martyrisée » par les catholiques (elle a d'ailleurs été baptisée, mais aucune éducation religieuse n'a suivi). Si les premières années s'écoulaient paisiblement, avec, pour unique terrain de jeux, la cour de l'école de son père (et sa sœur aînée Christine pour la surveiller), la nomination d'Antoine Gouze comme principal du collège de garçons de Dinan va modifier la vie de la fillette. Car l'établissement pour filles de la ville, officiellement laïc, est dirigé par une madame Mac-Miche, « verrouillée dans sa foi », qui va faire payer cher à la petite fille modèle les sentiments mécréants de son père. Les malheurs de Danielle sont simples : puisqu'elle ne sait pas réciter son *bénédictine*, on la prive de déjeuner au réfectoire ! On l'accuse bientôt de tous les méfaits de la classe. Alors qu'elle est une excellente élève, on lui refuse le tableau d'honneur (et les bonbons à la framboise qui vont avec). Furieuse et désireuse de réparer une si grande injustice, elle va elle-même se servir dans le bocal à confiseries. Miniscandale ! Mais certaines brimades plus vicieuses perturbent vite l'enfant. Elle en perd la santé. Les parents Gouze la récupèrent et en font la seule fille du collège de garçons. L'année 1936 est celle du déménagement à Villefranche. Danielle se retrouve pensionnaire à

Lyon. La lycéenne de douze ans est dégoûtée de l'internat. De plus, les brimades continuent. Son professeur de latin, évidemment antilaïc, prend un malin plaisir à lui mettre systématiquement des mauvaises notes. Comme l'écrivent les biographes officiels de Danielle Mitterrand : « la vie s'acharne... » L'adolescente fait alors une véritable dépression nerveuse. Le clan familial s'émeut. A la rentrée, papa Gouze intègre sa fille dans son établissement scolaire. Elle voit enfin la vie en rose...

Un peu plus tard, les années vont devenir sombres. La guerre est là, avec ses épreuves. Les autorités de Vichy exigent des proviseurs qu'ils dressent la liste des enseignants et élèves juifs. M. Gouze refuse d'accomplir « cette vilaine besogne ». Il est révoqué. On quitte donc Villefranche et l'on s'installe dans la maison de vacances de Cluny où il donne des cours particuliers. Demeure typique du Mâconnais, meubles 1930, allure kitsch, petit jardin... de curé. Danielle, après une année scolaire à Annecy (où vit son parrain) échoue à son bac. A la rentrée d'octobre 1941, alors qu'elle va fêter ses dix-sept ans, elle décide de rester dans sa famille et de profiter des leçons à domicile de son père. Grâce à cela, elle va réussir la première partie du bac et entreprend sa philo. C'est à ce moment-là qu'Antoine Gouze se lie avec la Résistance. Il accueille des agents de liaison que la famille héberge au premier étage de la maison. Danielle va y croiser Bertie Albrecht, dont la figure compte tant pour elle. Son action avant la guerre pour l'émancipation féminine tout autant que son rôle au sein du réseau Combat la touchent. Arrêtée par la Gestapo, elle est décapitée le 28 mai 1943. Elle est la seule femme à reposer dans la crypte du mont Valérien. Danielle Mitterrand réunit dans une même admiration la figure de Bertie Albrecht et celle de Winnie Mandela, la femme du leader communiste de l'ANC en Afrique du Sud (dont elle a préfacé l'édition française des Mémoires). Cela a irrité un jour au plus haut point le

propre fils de Berty Albrecht qui lui a écrit : « Le respect que vous avez toujours témoigné à la mémoire de ma mère est sincère, j'en suis sûr. Mais il est inadmissible que vos élans politiques vous aveuglent au point de joindre dans une même admiration ma mère qui a donné sa vie en se battant contre des soldats, contre une armée, contre des envahisseurs et la révolutionnaire Winnie Mandela qui, sous prétexte de lutter contre l'apartheid, préconise les procédés les plus barbares pour ouvrir la voie à une dictature soviéto-communiste... » Autrement dit, Berty Albrecht se battait en temps de guerre pour la liberté. Winnie Mandela se bat en temps de paix pour le totalitarisme.

L'arrestation de Berty Albrecht provoque une descente de la Gestapo dans la maison des Gouze. Heureusement la famille a un alibi tout prêt et crédible : ils n'hébergent que des locataires car le chef de famille, révoqué par Vichy, n'a plus de salaire. Leur ange gardien semble être encore avec eux lorsqu'ils échappent miraculeusement à une rafle, en février 1944.

En ce printemps 1944 se place une scène plus souriante. Elle a pour cadre, dans la rue Campagne-Première à Paris, un modeste appartement du XIV<sup>e</sup> arrondissement qu'habite la sœur de Danielle, Christine (elle est montée à Paris pour étudier le chant et la comédie). En fait celle-ci, fonctionnaire de l'Office du cinéma, brûle de se rendre utile à la Résistance. Elle sert bientôt de boîte à lettres au nouveau MNPDG (Mouvement national des prisonniers de guerre). Donc, en cette journée de mars 1944, plusieurs personnes du mouvement conversent avec elle, dont François Mitterrand âgé de vingt-sept ans.

— Il est tombé amoureux d'une photo, raconte Christine Gouze-Rénal. Je l'avais posée sur le piano de mon appartement parisien.

François Mitterrand, bel homme, la bouche large et lippue, les yeux de velours animés d'une lueur, s'enquiert :

— Qui est-ce ?

— Ma sœur.

La réplique de Mitterrand est du Giraudoux :

— Elle est ravissante. Je l'épouse.

Boutade ? Prétention donjuanesque ?

Et Christine de conclure :

— Au début de l'été, je suis allée chercher Danielle pour qu'elle vienne passer quelques jours à Paris. Je lui ai présenté François. Mais lorsqu'elle l'a aperçu avec ses fausses moustaches et son chapeau mou, elle l'a trouvé laid. Cela n'a pas duré longtemps. Comme il était menacé, nous l'avons caché près de la maison de nos parents à Cluny. C'est ma sœur qui venait le ravitailler... Un mois après la Libération, en octobre 1944, le jour des vingt ans de Danielle, ils se sont mariés.

La rencontre « historique » a lieu dans un restaurant du boulevard Saint-Germain, chez Beulemans. Danielle porte son éternelle jupe plissée. Les deux sœurs arrivent un peu en avance, comme deux collégiennes anxieuses. Enfin, il entre. La démarche féline, le menton haut, le buste trop long pour des jambes trop courtes. La première impression est de sympathie... et de déception.

— François faisait Américain du Sud, dira-t-elle un jour en évoquant son grand chapeau, sa moustache.

Un compagnon de Résistance parlera même de son physique de « danseur de tango ». Pourtant la valse-hésitation de Danielle est courte. Elle l'explique de façon très féminine :

— J'ai senti que c'était un être exceptionnel, instinctivement, sans trop savoir pourquoi. Il s'est employé à me plaire... et il y est arrivé. Tout ensuite est allé très vite. J'ai arrêté mes études le jour du bac. J'ai dû abandonner les épreuves en plein examen, les choses pour notre famille se gâtaient. Nous devions nous cacher...

Le 10 juin 1944, Danielle entre dans la clandestinité. Engagement total avec les maquisards de la région de Cluny. Embuscades, convois à faire sauter, fusillades,

ennemis à harceler... C'est bientôt la libération de Paris, puis celle de Dijon. Le temps des retrouvailles entre Danielle et François qui a rayé de ses pensées une certaine Catherine Langeais, ravissante jeune fille que, jusqu'alors, il songeait à épouser.

Et le samedi 28 octobre 1944, c'est le mariage sous la voûte flamboyante de l'église Saint-Séverin à Paris.

— Tous nos amis étaient présents. Enfin, ceux qui restaient.

La mariée est en robe blanche et le marié en habit.

— Pour François et moi, ce mariage était le début d'une nouvelle vie : la Libération. Nous éprouvions un grand enthousiasme.

De nombreux proches ne font pas mystère des dissensions du couple François-Danielle Mitterrand. Leurs relations ont-elles été à l'image des toits, du chevet et des façades latérales de Saint-Séverin : en dents de scie ? Certes, partager la vie d'un homme politique de premier plan n'a rien de réjouissant. Florence Mothe fait joliment remarquer que de tous les électeurs à qui un homme politique fait prendre des vessies pour des lanternes, le plus trompé, incontestablement et à tous les sens du mot, est encore sa femme. Avec un mari astreint aux visites dans sa circonscription, aux banquets, aux voyages officiels, on épouse une ombre. Christine Clerc l'a remarqué :

— Ce que je reproche aux hommes politiques, c'est un manque total de courtoisie envers leur femme...

Faut-il préciser que le pouvoir attire les femmes, qu'un homme politique est par conséquent très exposé ?

Danielle a-t-elle bien supporté cette vie ? Roger Guze, son frère, n'a pas craint d'écrire dans son livre *les Miroirs parallèles* : « J'ignore pourquoi la vie publique fait rarement bon ménage avec la vie privée. Je me suis assez vite demandé comment ma plus jeune sœur, dont je devinais le caractère un peu farouche, fille de la nature plus que de la ville, s'accommodait d'une existence aussi décousue. L'amour unit des êtres dissem-

blables. C'est la source de beaucoup d'orages et d'immenses joies. Seule la difficulté enrichit : "Ce qui se fait facilement se fait avec nous", dit Valéry. J'eus l'impression que, dans leur cas, rien ne se ferait sans eux... Où réside la perfection d'un couple ? Dans la sérénité partagée et prolongée ou dans les orages d'une passion qui ne sait ni unir ni séparer ? »

Danielle Mitterrand en a elle-même convenu :

— Nous avons eu notre lot de problèmes... Mais notre entente nous a permis de les assumer et de les dépasser.

Il est de notoriété publique que les nécessités politiques ont favorisé le dépassement des « problèmes ». Leurs enfants contribuent évidemment à les rapprocher. La première naissance est traumatisante :

— Notre premier chagrin, la naissance de notre fils Pascal. Nous l'avons perdu à l'âge de trois mois, notre premier bébé.

Cette mort était due au lait frelaté de la maternité. On imagine la douleur des parents. Heureusement la naissance de Jean-Christophe en 1947 et celle de Gilbert en 1949 vont combler le couple.

Entouré de sa tribu (la famille et ses amis) — « Il a toujours aimé être entouré de sa tribu » — François Mitterrand va escalader les allées du pouvoir. A grandes enjambées d'abord puisqu'il est ministre à trente et un ans. Si l'on excepte quelques injustes ennuis en 1953, la IV<sup>e</sup> République lui sera douce. C'est à partir de 1958, de son opposition résolue au général de Gaulle, que le combat pour conquérir la gauche, puis le pouvoir sera parsemé d'obstacles. Il lui faudra vingt-trois ans pour les franchir et accéder au firmament.

Mais à relire les interviews de Danielle Mitterrand pendant les campagnes électorales, un constat s'impose : la foi est là... Vie familiale et vie politique deviennent inextricablement mêlées. Les appartements sont aussi les bureaux et les conseillers politiques, des amis. Ces derniers n'ont pas trop de mal à convaincre François Mitterrand de sacrifier, lui aussi, à la tradi-

tion américaine et d'exhiber femme et enfants dans la panoplie des armes électorales. Et Danielle de se faire un devoir de l'accompagner, de jouer les compagnes parfaites, simple, ravie d'être venue, toujours d'humeur égale, se prêtant, à la demande, à chanter les louanges d'un homme auquel elle est censée ne trouver que des qualités... Et d'évoquer sa vie avec François :

— A Paris, nous nous sommes d'abord installés dans un deux-pièces à Auteuil puis nous avons déménagé rue Guynemer. Un appartement plus grand mais qui ne nous ressemblait pas. Trop conventionnel. Mais, très vite, c'est devenu autre chose qu'un appartement. Le bureau d'avocat de François, son foyer et le lieu où se tenaient les réunions politiques. Sans se mêler aux discussions — je ne suis pas une militante — j'étais au courant de tout...

« Je ne suis pas une militante », dit-elle. Voire.

Pendant la campagne présidentielle de 1974, les confidences de Danielle à la journaliste Annie Bessièrès rendent la même tonalité modeste :

— Souvent, François me demande mon avis. Il a toujours été très attentif à mon jugement. Si je ne l'accompagne jamais dans les studios de la télévision ou à la radio, je le regarde et l'écoute à la maison et je suis sûre qu'à la fin de l'émission le téléphone va sonner. C'est lui qui s'est éclipsé quelques instants pour venir me demander ce que je pense de l'émission. C'est ma façon à moi de militer : être disponible et le soutenir. Ce n'est pas lui qui me cantonne dans ce rôle. Il correspond à mon tempérament et à mon désir...

*Danielle, l'épouse effacée qui fait les confitures et organise les tournois de scrabble pour la maisonnée*, titre en 1974 — pendant la campagne présidentielle — un grand magazine féminin. Il s'agit de présenter, de l'épouse du candidat Mitterrand, une image paisible, rassurante, voire popote dans laquelle puisse se retrouver le bon peuple des électrices. On cherche à l'opposer à la grande bourgeoise sophistiquée Anne-Aymone



Giscard d'Estaing. *Paris-Match* la photographie à Latché avec un gentil commentaire : « Jamais maquillée, en blue-jeans et en sabots, Danielle Mitterrand veille sur sa ménagerie domestique : deux chiens, un chat, une ânesse. Ses deux domaines réservés : son atelier de reliure et sa cuisine où elle met en pots les produits du terroir landais. »

Latché, immergé au cœur des forêts de pins des Landes, est un décor serein, très « force tranquille ». L'âne — en fait une ânesse qui s'appelle Noisette — y donne un parfum à la Charles Trenet.

— Pourquoi un âne ? François a été touché par le récit d'un de nos amis qui lui expliquait que les ânes, en France, étaient en voie de disparition. Il a accepté de faire partie d'une association de défense des ânes, l'ADA. Nous avons découvert cet animal merveilleux, affectueux, et, contrairement à la légende, très intelligent.

C'est donc à Latché que les Mitterrand passent toutes leurs vacances. A l'origine (elle a été construite en 1780) c'étaient de simples maisons basses, en bois et brique, qu'habitaient des collecteurs de résine de la région. On achète l'ensemble (avec 1 000 m<sup>2</sup> de terrain) à la fin des années 60. On fait de gros travaux pour remettre en état cette succession de fermettes. C'est dans la principale que sont les chambres, la salle à manger et le salon. Peu de meubles mais deux grandes cheminées. Dans une niche : une vierge en bois polychrome. La cuisine carrelée d'ocre se trouve dans un autre bâtiment avec un four à pain. Tables bistrot. La bibliothèque est dans une ancienne bergerie à dix mètres de la maison. Une piscine, un tennis. A l'entrée du bâtiment principal, de plain-pied : des camélias (« roses sans épines », ironise le maître des lieux). On s'occupe du jardin, on joue avec les chiens, on se baigne et on fait de longues promenades.

D'une façon générale, depuis Pompidou, les reportages sur les candidats évoluant en toute simplicité, dans

un cadre rustico-idyllique et sur leur femme dans sa cuisine, font partie des séquences obligées.

Le décor citadin ne manque pas non plus de charme. C'est le 22 rue de Bièvre, dans le V<sup>e</sup> arrondissement.

— Nous nous étions décidés à quitter notre appartement de la rue Guynemer, le loyer étant devenu trop important. Mais nous souhaitions tous les deux rester dans ce quartier, le quartier Latin, où il existe encore de petites boutiques, où l'on peut se promener à pied. J'ai cherché pendant des mois et puis j'ai trouvé, rue de Bièvre, cet ancien hôtel en ruine dont il ne restait pratiquement qu'un café au rez-de-chaussée. François a donné son accord. Des amis se sont joints à nous pour l'acheter et le rénover. Aussi occupé qu'il soit, François s'est toujours réservé un moment pour visiter le chantier ou pour aller choisir un meuble ou une lampe dans un magasin... Nous avons essayé de recréer à Paris une maison où nous nous sentirions aussi bien que dans notre bergerie des Landes.

L'ensemble, qui a eu les honneurs de la revue *Décoration internationale*, est une vraie maison, avec courrette ornée d'un magnolia. Au rez-de-chaussée, la salle à manger aux meubles Knoll et la cuisine laquée de rouge. Le salon ressemble un peu à celui de Latché : mêmes poutres au plafond, même sobriété, murs blanchis à la chaux. Dans la bibliothèque, les livres reliés par Danielle. Moquette orange et tapis tissé en grosse laine de pays. Murs laqués bleu pour le coin où elle a fait son nid ; dessus-de-lit, tentures et coussins sont roses avec de petites fleurs blanches, très Primrose Bordier. Dans un cadre ancien, l'ensemble donne un subtil mélange de design, d'artisanat et de souvenirs, car s'y côtoient portraits de famille, une toile de Lorjou (qui réalisa si longtemps les affiches invitant au devoir civique) ou des tableaux naïfs mexicains. Plantes vertes à profusion, charmant escalier en colimaçon, profusion de collections. C'est une oasis en plein Paris, ce dont elle est consciente :

— La maison de la rue de Bièvre, avec sa petite cour privée, c'est aussi une chance pour nos chiens.

Le soir, on dîne simplement en famille ou avec des amis :

— Si je n'ai pas envie de faire la cuisine, François nous emmène au restaurant, mais si nous n'avons pas envie de sortir, le patron du restaurant algérien qui est à deux pas nous apporte un couscous, en voisin.

Ses passe-temps ? D'abord, la reliure. Elle s'y adonne depuis 1946. Le premier livre auquel elle s'est attaquée : *les Amitiés particulières* de Roger Peyrefitte. Devant ses biographes officiels, Danielle se fait lyrique :

— Si j'entrais aujourd'hui dans un atelier et que j'y respirais à nouveau la colle de poisson que l'on chauffe pour qu'elle ne se solidifie pas, les feuilles que l'on ventile pour assembler les cahiers, cette somme d'odeurs indéfinissables qui évoquent les livres en chantier, bref, ce parfum de relieur, je serais envoûtée.

Le scrabble fait aussi partie de ses passions. Elle en est fanatique.

— Le W, c'est la difficulté. Tous les joueurs de scrabble vous le diront : sorti des watts, des wagons, des wharfs et des whists, cherchez donc d'autres mots avec cette lettre. Ce n'est pas si simple.

Autre passion : les chiens. Elle accepte même que son labrador voyage en voiture sur ses genoux, ce qui l'oblige à revêtir un tablier. Il y a eu le teckel Lipou Titus, le labrador Nil ou la chienne Julie. Actuellement, le bouvier bernois Upsilon est bien en cour.

Autre plaisir : la lecture.

— C'est une chose rare, un trésor caché, de savoir qu'on a dans un livre la pensée de quelqu'un, a-t-elle expliqué un jour à Yehudi Menuhin. Les livres, c'est important, quels qu'ils soient. On ne connaît pas la solitude avec les livres. Je lis ce qui se présente, sans spécialisation, instinctivement. J'aime beaucoup la photo colorée, comme les livres des Latino-Américains : García Marquez, Jorge Amado... Mais je me laisse complè-

tement porter aussi par l'amour des chats qui baigne les livres d'Yves Navarre, par exemple. Et, bien sûr, je suis touchée par ce qui se rapporte à ce que j'ai vécu moi-même. Ainsi les livres de Régine Desforges. Ce n'est pas impérissable, mais je me plais bien dans ce genre de livres.

Renoncer à tout cela si François est élu ? La passion du pouvoir ne souffre pas d'être contrecarrée. Danielle accepte le jeu. Mais après tout, on peut aller à l'Élysée comme on va au bureau. C'est en tout cas ce qu'elle a en tête, ce 10 mai 1981. « Vivre autrement » n'a-t-il pas été l'un des credos socialistes de la campagne ?

La voilà donc première dame de France. Des termes qu'elle n'apprécie guère : « Trop kitsch, trop *cheap*, trop anachronique... » Elle commence par visiter le palais en compagnie de la reine Christine. Danielle a en effet l'habitude de donner à sa sœur ce surnom de reine. En nouvelle locataire critique, elle n'hésite pas à émettre des propos sévères sur la façon dont les Giscard ont, selon elle, agencé la décoration de certaines pièces : dysharmonie des couleurs et disposition abracadabrante du mobilier. Elle prend également possession de son bureau. L'alternance commence bien : trois collaboratrices engagées par Mme Giscard d'Estaing comprennent qu'il vaut mieux faire vite leurs valises. Les nouvelles venues, comme Hélène Vinet ou Anne-Victoire Lambry n'en sont que plus libres pour réorganiser les services de la présidente. On s'emploie ainsi à répartir les lettres reçues par catégories : emploi, justice, logement, solidarité. Et pour être plus efficace, on informatise même tout le service de Danielle Mitterrand : imprimantes, machines à traitement de texte, derniers modèles Honeywell-Bull. Dans la griserie du changement, et puisque après tout on est là pour (au moins) sept ans, Danielle décide de transformer totalement le décor de l'ancienne salle de bains d'Eugénie. Isabelle Hebey, l'architecte d'intérieur choisie, va « écarter les murs ». Les moulures d'époque sont mas-

quées par des doublages. Le bureau directoire de la présidente disparaît, remplacé par trois tables de travail identiques (en frêne décoloré) : « Ici, pas de hiérarchie. »

Murs gris clair, stores blanc bleuté, moquette bleu acier. On pousse même le souci du détail jusqu'aux poignées de porte qu'un plasticien à la mode conçoit spécialement en acier patiné gris et noir. Comme l'écrit un critique d'art : « De l'ensemble se dégage une impression d'apaisement, d'ample respiration, et tout à la fois de modernité rationnelle, sans concession ni faux-semblant. » Du coup, Pierre Bérégovoy commande à l'architecte la conception entière de deux étages des futurs bureaux ministériels de Bercy.

Danielle Mitterrand tutoie son équipe et ses assistantes comme Anne Lamouche ou Dominique Hernu. Elle les retrouve chaque matin entre 9 h 30 et 10 heures. Le secrétariat prépare et trie tout le courrier arrivé (une centaine de lettres par jour) et la présidente en lit l'essentiel. C'est dans ce bureau — ou dans le parc — qu'elle a mûri l'idée des différentes associations qu'elle a créées et regroupées dans la fondation Danielle-Mitterrand. Chaque présidente de la V<sup>e</sup> crée décidément une fondation.

— Souvent François me dit : je te vois si occupée et tellement passionnée par tes activités depuis que tu es à l'Élysée, qu'est-ce que tu vas faire quand nous serons partis ? Je réponds : je trouverai une idée.

L'idée, ce fut la fondation, seule capable par son statut de perpétuer les réalisations. L'association du 21 Juin, en faveur des droits de l'homme, est chargée des campagnes humanitaires (« Cette association m'a permis de m'investir à fond, dira-t-elle, notamment dans l'alphabétisation de toute une jeunesse vivant dans les pays en guerre et empêchée de suivre des études normales »). L'association la France avec vous a pour point de départ la lutte contre le gaspillage ; l'idée est d'offrir aux pays démunis le matériel à peine démodé et pourtant mis au rebut par les Français. Des jeunes sans

emploi et des préretraités réparent ces objets et les emballent avant de les expédier vers les pays demandeurs. La troisième association, Cause commune, a pour objet d'écouter ceux qui ont un projet et ont du mal à se faire entendre :

— Parce qu'il s'agit d'une association, l'action entreprise est souvent plus efficace qu'une subvention.

Elle gère donc à son idée les dossiers qui lui tiennent à cœur.

— Je vis très proche du pouvoir, et sans aucun pouvoir. J'ai donc la liberté de rêver et d'agir, aime-t-elle souligner.

Sa liberté de rêver et d'agir s'est-elle accomplie dans la nouvelle décoration de son appartement privé de l'Élysée ? Elle a tenu en tout cas à se justifier :

— Ces appartements n'avaient pas été refaits depuis longtemps, il fallait de toute manière procéder à des travaux d'infrastructure. Nous avons voulu utiliser cette opportunité pour en faire une vitrine du savoir-faire français.

Pas moins de cinq designers participent à l'aménagement : Tribel, Starck, Held, Wilmotte et Cecil Sportes. Ce qui explique que, pour beaucoup, le résultat est tout à fait incohérent :

— Pas la moindre unité de composition, ni de sensibilité, ni d'intelligence, note un invité.

En fait, agissant pour quelqu'un qui n'habiterait pas les lieux et qui ne les guidait pas, ils en ont fait à leur tête :

— Nous n'habitons pas ici, fait remarquer la présidente. Les architectes étaient donc libérés des impératifs des maîtresses de maison qui ont besoin d'un placard par-ci, d'une étagère par-là... Seule leur expression devait être démontrée.

Jean-Michel Wilmotte est l'auteur de la chambre du président, de la galerie et du petit bureau de Danielle. Sobriété des matériaux utilisés : bois blanchi, pierre grattée, granit blanc. Un esprit très monacal pour le

grand prêtre du socialisme. La pièce de son épouse est traitée dans le même esprit, en boiseries repensées de façon contemporaine. Wilmotte a également dessiné les prises de courant, poignées de portes, spots basse tension ainsi que le bureau cylindrique de la présidente. Une toile de Matisse et un tableau contemporain de Le Gac relèvent le côté austère.

Le très Anglo-Saxon Ronald Cecil Sportes a travaillé sur ordinateur pour concevoir le petit salon où est installé le tabernacle de l'information (une mini-régie télévision permettant d'obtenir par satellite les émissions du monde entier). La pièce se veut aussi raffinée que celle d'un palais vénitien : au sol, un tatami est bordé de gaines de cuir. Tous les meubles sont à géométrie variable et les lampes télescopiques. Canapé en cuir et lamelles de frêne, tables basses en verre partiellement dépoli posé sur des blocs de pierre.

— C'est surtout une pièce du soir, très agréable pour regarder la télévision.

Annie Tribel dessine la chambre d'amis. Elle a voulu lui donner le confort d'une chambre d'hôtel sans son caractère anonyme. D'où l'utilisation de boiseries (en frêne naturel, avec des incrustations de filets d'ébène). Miroirs, riches consoles, éclairages, tableaux sont intégrés. Une table écritoire-maquillage, avec miroirs et lumières, fait irrésistiblement penser à une loge d'artiste. Cette chambre a-t-elle été conçue pour Roger Hanin ?

A Marc Held revient la décoration du grand salon. Ce designer des années 60 a su intelligemment ne rien démolir, utiliser moulures, chapiteaux et colonnes (en les laquant de blanc) et reconstituer cheminée et parquet. Il est le seul à avoir essayé de comprendre ce dont avait envie le couple présidentiel. Il a ainsi expliqué :

— Ils aiment les choses faciles à vivre, issues de la nature, le bois, le cuir. Ils vivent avec des chiens, des enfants, des petits-enfants. Ils allument le feu dans la

cheminée. Ils avaient envie d'un lieu décontracté, en aucun cas solennel.

Il crée pour la pièce un secrétaire à quarante tiroirs dont le coût s'élève à 80 000 francs.

Philippe Starck, l'enfant terrible du design, obtient la responsabilité de deux pièces dont la chambre de Danielle Mitterrand. De son travail, le décorateur fait un commentaire très freudien :

— C'est une pièce à la fois d'évasion tournée vers le rêve et l'inconscient par le biais d'un plafond et d'une frise peinte par Garouste, dans la partie haute, et évoquant la fermeté du conscient dans la partie basse, qui est extrêmement simple, avec des murs épais.

On comprend mieux pourquoi Mme Mitterrand préfère n'y dormir qu'à de rares occasions. Elle n'a d'ailleurs pas caché sa déception au peintre, figure de proue de la jeune génération. Élisabeth Huppert rapporte ainsi la réaction de l'artiste.

« Il dit : — La bonne vient de m'annoncer que ça ne plaît pas à Mme Mitterrand. Même Jules II, quand Michel-Ange peignait la chapelle Sixtine, n'a pas dû envoyer son valet de chambre... »

Enfin ! Cet appartement présidentiel, plus un musée contemporain qu'un lieu habité — bien éloigné du goût XVIII<sup>e</sup> siècle des Giscard d'Estaing — permet aux services de presse de l'Élysée d'annoncer que François et Danielle Mitterrand ont choisi la voie de l'innovation et de la créativité. Ils se montrent en revanche muets sur le coût de sa réalisation !

Côté jardin, Danielle Mitterrand est la grande maîtresse du parc. Elle l'inspecte quotidiennement, choisit des bégonias mélangés dans les bordures au bleu Mer du Nord des ageratum (pour le parterre des appartements privés) et fait planter par l'équipe des jardiniers (Roger Jan, aidé de trois personnes) bleuets, soucis, dahlias, pétunias, myosotis, œillets de poète et roses trémières sur les pelouses. La garden-party traditionnelle qui s'y déroule le 14 juillet laisse évidemment



quelques dégâts. Le parc, tout en longueur, très incurvé en son milieu, revêt alors son plus beau gazon. On dresse les buffets sur les rebords (on pratique l'alternance des traiteurs : une année le très chiraquien Lenôtre, une autre l'éternel Potel et Chabot) que des tentes (soleil ou pluie) abritent. Le buffet classique est à droite : charlottes à l'ananas, aux amandes, chous à la crème, Paris-Brest, strudels à la rhubarbe, tartelettes aux fruits, gantois aux framboises, tranches aux cerises Marianne, brioches fourrées et canapés divers. Le buffet campagnard se situe à gauche : sandwiches à plusieurs étages, bouquet de salades à sauces diverses, terrines, brochettes, etc. Au fond du parc, un peu au frais, sont présentés les fromages ; patrimoine français oblige, aucun fromage d'importation n'y est présenté. Côté spiritueux, on compte une demi-bouteille de vin par personne et légèrement moins pour le champagne (qu'on sert dans des coupes et non dans des flûtes). Des tonnelets de beaujolais aux mille cinq cents bouteilles de champagne, des caisses entières de bouteilles de whisky aux anis, des vins blancs d'Anjou aux rosés du Béarn sans oublier bordeaux, côtes du Rhône et autres régions viticoles, le 14 juillet est bien arrosé. Il s'agglutine autour de la présidente une nuée de gardes du corps, photographes, curieux et courtisans. Roger Hanin et la reine Christine ne sont jamais loin, généralement accompagnés du couple Lang. Pour Danielle Mitterrand, il faut en un minimum de temps parcourir une distance importante en adressant la parole au maximum de personnes. Il y a six mille invités. Apprentissage indispensable : rester debout sans se fatiguer. La reine Élisabeth d'Angleterre, en octobre 1984, lui aurait confié son truc :

— Écartez légèrement les pieds, comme ceci. Gardez bien les pieds parallèles. Assurez-vous de répartir votre poids de façon égale sur chaque pied. C'est tout ce qu'il faut faire.

Ainsi, lorsque Mme Mitterrand arpente la pelouse à

partir de la grille du coq, des centaines de gens forment presque une haie qu'elle doit longer. Elle sourit, paraît attentive et reçoit quelques bouquets de fleurs. Elle bavarde un instant avec Danièle Delorme, embrasse Juliette Gréco, copine avec Dalida. Régine Desforges n'est pas loin, Édith Cresson en tailleur noir et rose joue les divas, Stéphane Audran s'ennuie et Bulle Ogier signe quelques autographes.

Danielle Mitterrand va toujours chez son coiffeur la veille des réceptions. Mlle Claude Maxime la coiffe depuis presque vingt ans. Celle qui inventa la « choucroute » de Brigitte Bardot est responsable de la coupe (« naturelle et moderne ») de l'intéressée. Les relations sont toujours au beau fixe entre la présidente et son figaro, aujourd'hui à la tête de vingt-cinq salons de coiffure à Paris et de soixante en province et à l'étranger. On se tutoie et longtemps Claude Maxime a refusé que Danielle Mitterrand règle quoi que ce soit. Dans son salon, la présidente croise Jane Birkin, Karen Cheryl, et Jane Manson. L'espièglerie du hasard veut qu'aujourd'hui Mme Giscard d'Estaing fréquente le même salon. Elles n'ont pas, Dieu merci, la même coiffeuse.

Côté mode, les fournisseurs sont multiples. Christine Gouze-Rénal a longtemps guidé sa sœur dans le choix de ses robes et de ses manteaux. Comme si le sujet ne passionnait pas Danielle. La présidente s'en est expliquée :

— Quand j'étais petite fille, je mettais des jupes plissées avec des pull-overs. Ensuite mes vêtements sont devenus un peu plus élaborés mais toujours dans le même style. Puis j'ai eu l'occasion d'entrer dans ce milieu de la mode et j'ai tout de suite été subjuguée par la qualité de ce que les couturiers apportent à cette industrie, à cet art.

En 1981, Colombe Pringle a joliment croqué dans *Elle* la complicité des deux sœurs :

« L'œil clair, très clair, et pas maquillé, le cheveu

dense, l'ongle court laqué beige, elle porte à son poignet une montre à quartz, banale, ni jolie ni laide, dorée un peu, du style achetée au tabac du coin. Détail futile ? Peut-être, mais assise deux places plus loin, Christine Gouze-Rénal porte la même. Ainsi, malgré leur différence — l'une est brune et mince, l'autre est blonde et ronde, l'une est démaquillée, l'autre est poudrée — les deux alliées inséparables qui ne peuvent renoncer à la tendresse des apartés fraternels même dans les visites les plus officielles ("Excusez-nous, nous sommes insupportables, ma sœur et moi... mais nous avons tellement l'habitude de...") lisent 14 h 48 à la même seconde et sur le même cadran. Preuve imagée, s'il en fallait une, de leur complicité... »

Contrairement à Anne-Aymone Giscard d'Estaing, l'actuelle présidente privilégie Yves Saint-Laurent :

— Je porte souvent du Saint-Laurent : il a tout de suite compris ma personnalité et je me sens bien dans ses robes.

Torrente et Louis Féraud sont aussi très sollicités. Est-ce vraiment par goût et non par facilité (ses bureaux sont installés à proximité du palais de l'Élysée) que la première dame de France a choisi Louis Féraud ? Celui-ci, qui conçoit la majeure partie de la garde-robe des héroïnes du feuilleton *Dallas*, estime que « l'épouse du président de la République française est généralement une très bonne ambassadrice pour un grand couturier ». Lorsqu'elle est accueillie par la reine Élisabeth à la gare de Victoria, en octobre 1984, Mme Mitterrand porte un manteau noir en mohair et incrustations vernies sur une jupe plissée, un blouson et un chemisier rouge à pois, tout cela créé par Louis Féraud. Seule faute de goût que n'aurait pas commise Anne-Aymone : bien que le temps ne soit pas ce jour-là humide à Londres, elle a curieusement chaussé des bottes.

Rosette Mett-Torrente peut aussi s'enorgueillir d'être le principal fournisseur de la présidente :

— Ici, ce n'est un secret pour personne, confie-t-on

dans les couloirs, elle a déjà dépensé plus d'un million de francs lourds.

Le train de vie quotidien de l'Élysée est-il très luxueux, très lourd ? Certes, prestige oblige, l'intendance est en permanence sur le pied de guerre. Six lingères s'occupent des nappes et des serviettes, douze argentiers et maîtres d'hôtel sont responsables du déroulement impeccable du service tandis que, sous les voûtes des cuisines, quatorze chefs composent les mets d'une des meilleures tables du monde. Danielle Mitterrand, en semaine, déjeune toujours à l'Élysée. Le chef du protocole veille à la disposition des couverts. La norme à ne pas bafouer : soixante centimètres entre chaque convive. Il arrive que François et Danielle Mitterrand président chacun un déjeuner, le premier en bas, la seconde en haut. Aucune difficulté à cela : la vaisselle et l'argenterie comptent certainement parmi ce que l'Élysée possède de plus spectaculaire : 35 coffres de bois et une multitude de tiroirs qui renferment 7 500 couverts, 2 700 plats et saucières en argent massif et en vermeil, 5 000 assiettes en porcelaine de Sèvres et plusieurs milliers de verres en cristal.

Tous les après-midi, la présidente reçoit de nombreux visiteurs. Le soir, elle regagne la rue de Bièvre ou reste à l'Élysée s'il y a une réception ou un dîner officiel auxquels elle est obligée d'assister. Une fois par mois, une projection privée est organisée dans la salle de projection de l'Élysée. Christine Gouze-Rénal, en productrice avisée, joue les programmatrices. On découvre en avant-première le dernier Wajda, le dernier Woody Allen, la palme d'or de Cannes ou, moins surprenant, le dernier film de Roger Hanin.

Mme Mitterrand accompagne souvent le président dans ses voyages à l'étranger ou en province. François Mitterrand a presque la frénésie du voyage. Dans ses seuls six premiers mois, il parcourt plus de kilomètres que Valéry Giscard d'Estaing en sept ans. Aucun président ne s'est jamais déplacé avec de tels cortèges, avec

autant d'invités. Treize voyages en 1982, dix-huit en 1983, vingt-sept en 1984, seize en 1985... chaque voyage déplaçant cent vingt personnes environ. Ils nécessitent une préparation technique qui incombe à une escouade d'une quinzaine de personnes qui doivent s'occuper des moindres détails : s'assurer par exemple qu'un adaptateur n'est pas nécessaire pour le sèche-cheveux de Danielle Mitterrand, que la chambre de la camériste sera proche...

L'une des tâches de Danielle est de choisir les cadeaux offerts aux personnalités rencontrées. Si, pour le mariage de Charles et Diana, elle achète pour 320 000 francs (à la galerie Louise-Carré) un tableau de Dufy intitulé *Régates à Deauville*, les présents offerts à la famille royale, lors de la traditionnelle cérémonie des cadeaux, sont un peu moins royaux, lors de la visite en Grande-Bretagne à l'automne 1984. La reine reçoit une peinture signée d'un artiste français représentant une jument et un chien lui appartenant. Le prince Philippe a droit à un tableau le représentant dans son sport favori : les courses d'attelage. A la reine mère, on remet une figurine en biscuit de Sèvres (elle aurait nettement préféré quelques caisses de champagne). Au prince de Galles échoue une édition d'un ouvrage botanique du XVIII<sup>e</sup> siècle. Et enfin Diana reçoit des verres à vin du Rhin, en cristal taillé, signés d'une grande manufacture française.

En échange, Danielle reçoit un superbe chapeau.

Les chapeaux portés pendant son voyage au Japon en avril 1982 ont rendu Yvan Audouard lyrique : « Aucun commentateur sur aucune chaîne ne vous a révélé le nom de cette (forte) brise de printemps qui accueillit le couple présidentiel (et sa suite) lors de son arrivée à Tokyo. Comme le cortège était essentiellement masculin, les rares dames n'eurent pas à prendre garde à leurs jupons. En revanche, Danielle Mitterrand faillit y perdre son galurin.

— Ô le merveilleux bibi que le bibi de Danielle ! Il

tenait à la fois du chapeau de cow-boy, de rabbin, de jardinier provençal, de gardian camarguais, de girl-scout et de barde breton. C'est beaucoup, direz-vous, pour un seul chapeau, mais la haute mode parisienne sait produire d'aussi gracieux hybrides. Ils sont tout de même plus agréables à l'œil que les paniers fleuris qui servent de couvre-chef à Sa Majesté la reine mère d'Angleterre... »

Dans ses déplacements, quatre hommes assurent la protection de Danielle Mitterrand. Un jour, un paquet douteux envoyé à la présidente a fait grand bruit au palais. Il semblait qu'il y eût un mécanisme à l'intérieur. Experts et artificiers furent contactés. On l'ouvrit avec mille prudences. Quelques notes de musique s'élevèrent. C'était une carte musicale...

Sa réputation de *pasionaria* lui attire-t-elle des réactions hostiles ?

— Je ne suis pas une pétroleuse, a humoristiquement répondu un jour Danielle Mitterrand.

Certes, elle n'a jamais été une amazone des guérillas sud-américaines, mais, avec la bénédiction de Régis Debray, elle « s'occupe » du Salvador, du Chili et de tous les problèmes latino-américains. Foncièrement de gauche, ses attentions vont plus vers les révolutionnaires rouges, ou vers les victimes de dictatures de droite, que vers les guérilleros anticomunistes, ou vers les victimes des dictateurs de gauche. Elle a rencontré Fidel Castro lors d'un voyage à Cuba en 1974. On ne l'imagine pas rencontrant le général Pinochet à Santiago.

On lui a reproché, dans son action humanitaire, de gêner le président de la République. Ce qu'elle nie. Pourtant ses actions en faveur des Polonais, de Marocains emprisonnés ou disparus en Argentine ont semblé parfois inopportunes... N'a-t-elle pas dit dans une interview au *Nouvel Observateur* : « Quand il m'arrive le matin d'aller voir François en lui montrant une lettre que j'adresse à Gorbatchev, il s'écrie : "hou la la !

qu'est-ce qu'il va encore nous arriver ?", puis il la lit et il laisse faire » ?

Le président de Solidarités internationales reconnaît d'ailleurs ses qualités de militante :

— Je la trouve à la fois audacieuse et prudente. Ainsi prend-elle parfois des risques diplomatiques par ses interventions ou en recevant à l'Élysée certaines personnalités...

Il n'est un secret pour personne que Danielle Mitterrand est encore plus à gauche que son époux. Ce dernier a confié à une journaliste de RMC :

— Elle me trouve beaucoup trop modéré dans ma vie politique.

Ses amis de gauche soulignent d'ailleurs son action, tel l'historien militant Claude Manceron, qui écrit dans *Elle* en juin 1981 : « Au siège du parti socialiste, parmi les autres militants affairés, elle est venue chaque jour à son bureau pour diriger l'effort de Solidarité-Salvador, une organisation fondée en marge de l'Internationale socialiste pour venir en aide humanitaire au peuple martyr du Salvador. Il y aura toujours un maquis à rejoindre quelque part pour Danielle Mitterrand. »

Quant au *Canard enchaîné*, peu suspect d'hostilité à l'égard des Mitterrand, il évoque l'influence probable de Danielle. Il affirme en décembre 1981 : « Pour ceux qui s'inquiètent de l'influence de Danielle Mitterrand sur son président de mari, le voyage en Inde leur fournit quelques nouveaux arguments.

« Ainsi on a vu Danielle assister aux briefings quotidiens de l'état-major présidentiel et même y aller de son grain de sel. Arrachée à un moment de détente pour participer à l'un de ces entretiens, Danielle s'y est rendue, négligemment vêtue d'une robe de chambre.

« Pour couper court à toute remarque sur ce rôle de présidente oublié par notre constitution, Danielle a eu ce mot : "Mme Gandhi est une femme, nous devons donc envisager ses démarches avec des yeux de femme." »

Son intense engagement de militante ne l'empêche pas de jouer les grands-mères gâteau. Ses petites-filles, Justine (la plus jeune) et Pascale (huit ans) la surnomment Madame Lolo. Assez possessive avec ses fils, Danielle a fini par bien s'entendre avec ses belles-filles Élisabeth, dite Minouche (la femme de Jean-Christophe) et Françoise (celle de Gilbert). Jean-Christophe, l'aîné, longtemps journaliste à l'AFP, fut nommé en juin 1982 à un poste important de l'Élysée : adjoint puis successeur de Guy Penne à la direction des Affaires africaines. Le cadet a profité de l'état de grâce de 1981 pour se faire élire député de Libourne et a retrouvé, de justesse, son siège au printemps 1986. Toutefois l'épouse du président est restée par la suite assez discrète. On l'a vue davantage après le 16 mars 1986 sur le front des médias. Son baptême du feu télévisé (à l'émission 7 sur 7) fut peu enthousiasmant : une image d'élégance retenue, sobre, trop discrète. Hormis l'annonce de la création de sa fondation, aucune surprise, comme si elle voulait gommer certains aspects de sa personnalité : « Je ne veux pas polémiquer, je ne veux faire de procès d'intention à personne. » Elle ne s'est pourtant pas privée de le faire quelques semaines après.

Dans une interview au *Journal du dimanche*, le 28 décembre, Danielle, questionnée par Patrick Poivre d'Arvor, s'emporte et accuse le gouvernement Chirac de « faire tout et n'importe quoi ». La première dame de France semble ne pas avoir de mots assez durs pour qualifier la politique suivie par la nouvelle majorité.

Les commentateurs — du moins ceux de la presse de droite — ont beau jeu de souligner que la réserve, la courtoisie, voire la simple correction n'ont manifestement plus droit de cité dans les palais de la République. Que n'aurait-on dit de Claude Pompidou ou d'Anne-Aymone Giscard d'Estaing si elles s'étaient permis d'attaquer publiquement l'opposition ?

Dans un premier temps (dans une déclaration à plusieurs journalistes lors de la cérémonie des vœux à



l'Élysée), le président de la République se montre sévère, remarquant à propos des déclarations de son épouse : « Chacun son métier. Ce sont des choses qu'il ne faut pas renouveler. »

Puis, quelques jours plus tard, au micro d'Europe I, M. Mitterrand indique qu'avec ses propos il n'avait absolument pas entendu se livrer à un désaveu de sa femme.

— J'approuve et j'admire l'action qu'elle mène, je vous l'assure, car je respecte sa liberté de pensée et de parole. Je suis solidaire de son combat pour la défense des droits de l'homme.

Et le chef de l'État d'ajouter :

— Ma femme ne se comporte pas comme une femme politique. Ce n'est ni son désir ni son rôle. Mais elle a de profondes convictions et une entière sincérité. Je ne peux que souhaiter qu'elle reste fidèle à elle-même. Je dirais que c'est plutôt un exemple à suivre.

De cet échange entre M. et Mme Mitterrand, jugé soit avec sévérité soit avec humour par la presse, Claude Sarraute tire dans son billet du *Monde* une humoristique conclusion : « Ça a dû barder chez les Mitterrand, dites donc ! Elle lui a mis une de ces jappées après la cérémonie des vœux à l'Élysée, mardi dernier : ça va pas la tête ! Non, mais qu'est-ce que tu crois ? Je te fais une pub énorme, gratuite dans *le Journal du dimanche*, je dis que t'es génial et que les autres font n'importe quoi. Et t'as le culot de me rembarrer devant le monde, de me désavouer : Chacun son métier, ce sont des choses qu'il ne faut pas renouveler. T'inquiète, ça risque pas. Madagascar, les Seychelles, tout ça, t'iras sans moi. Il a fallu qu'il demande pardon, mon Mimi. Il s'est entortillé dans le micro que lui tendait un journaliste et il s'est roulé aux pieds de sa femme... »

Danielle Mitterrand n'a pas mis son drapeau dans sa poche le 10 mai 1981, ni le 16 mars 1986. Elle a son caractère, ses idées et n'a renoncé à rien. Elle est de loin la plus « politique », la plus engagée des quatre

femmes qui ont occupé l'Élysée depuis cent ans. Parmi les successeurs possibles, seule Mme Fabius ferait mieux.

*LES DAMES DE DEMAIN*



A une époque où, dans l'art de gouverner, la séduction compte autant que le discours, les candidats susceptibles d'être élus aux prochaines élections présidentielles ont intérêt à soigner leur image... et celui de leurs épouses.

Car, d'une certaine manière, la France élit aussi une présidente. Les statisticiens ne manquent jamais de souligner le rôle du vote féminin (numériquement prépondérant). Or beaucoup de femmes, qu'elles l'avouent ou non, jugent en leur for intérieur les candidats à la qualité de leurs épouses.

On prédit généralement que le prochain président de la République sera sans doute celui qui saura le mieux utiliser les techniques nouvelles de communication. Et quoi de plus efficace qu'une épouse pour instaurer une communication « affective » avec les électeurs...

Un sondage *Figaro-Sofres* récent déterminait comme présidentiables les quatre personnalités politiques suivantes :

Raymond Barre, Jacques Chirac, Laurent Fabius et Michel Rocard. Intéressons-nous donc à leurs épouses !

## *Ève Barre*

Alors que son mari pratique avec maestria un laconisme savant, Ève Barre ferait carrément dans le mutisme. Ne lui demandez pas de vous raconter sa vie passée, elle ne répondra pas. Inutile d'insister ! De plus, Raymond Barre est particulièrement sourcilieux dès qu'il s'agit de sa chère Ève. Ainsi lors d'un voyage en Égypte (en janvier 1977), alors qu'il est Premier ministre, le voit-on demander courtoisement mais fermement à un journaliste qui a photographié sa femme sur un chameau devant le Sphinx de détruire la pellicule. L'homme d'État français se ferait-il une telle idée de sa fonction qu'elle en deviendrait presque sacrée ? Non. Son grand drame — c'est d'ailleurs celui de tous les hommes politiques des pays démocratiques — est qu'il a besoin de la presse, mais qu'il craint en permanence la manière dont elle va restituer un propos ou une image. A vrai dire, cette crainte n'est pas sans fondement.

Cela explique sans doute la méfiance dont elle a fait preuve à l'égard de la demande d'interview déposée par l'auteur de ces lignes. Jacques Alexandre, le chargé de presse de Raymond Barre, a voulu connaître à l'avance la liste des questions, et s'est enquis de mille détails avant de donner, après un long délai, le refus ultime de l'intéressée. Eva la Hongroise est-elle donc si craintive ? Ou si timide comme tant de ses consœurs ?

« Peuple chevaleresque », « généreux », « romantique » et « courageux », tels sont pourtant les qualificatifs appliqués habituellement au peuple magyar. Toute la jeunesse et l'adolescence d'Eva Hegedüs a en effet pour cadre la Hongrie. Hegedüs est un patronyme courant dans ce pays. *Hegedü*, c'est le violon en magyar. *Hegedüs* veut dire ce qui a un violon ou ce qui joue au violon, m'a précisé l'attaché culturel de Hongrie à Paris.

Eva connaît une enfance heureuse dans le Budapest des années 30 où son père est un membre connu du barreau. La famille vit dans l'aisance. Ève et ses deux sœurs mènent l'existence des gens comme il faut : leçons de musique, cours particuliers de français, séjours à Vienne, Paris et Rome. Beaucoup de sports également : on pratique la voile sur le lac Balaton, on pêche dans le Danube et l'on chasse les canards sauvages dans le Hortobágy. La famille a une cuisinière qui prépare avec talent le steak de porc pané, le goulasch, les concombres au sel, la carpe de Koltar et autres mets épicés de la cuisine hongroise. Raymond Barre ayant avoué à *Paris-Match* au cours de l'été 1986 que la grande spécialité de sa femme est la blanquette de veau à la hongroise, plusieurs centaines de correspondants lui ont écrit pour en demander la recette ! Les autres spécialités qu'apprécie Ève Barre sont le gâteau de Linz et les rétèches, pâtisseries nationales hongroises. Elle a aussi un faible pour le Barack, un alcool d'abricot très parfumé.

Dans cette Hongrie des années 30 où les paysans portent encore leurs costumes traditionnels, où l'électricité n'est pas partout répandue, où les médecins sont rares et où les enfants ne peuvent tous se rendre à l'école, la vie d'Eva Hegedüs semble privilégiée.

Budapest, siège du gouvernement, résidence d'hiver de l'aristocratie foncière, centre de commerce et d'affaires, est une ville très fermée. L'un des caractères les plus originaux de cette cité est la ségrégation résidentielle. Les Hegedüs vivent dans la partie bourgeoise :

la ville basse de Pest qui borde le Danube de ses quais monumentaux. Un Hongrois, qui rencontre souvent Mme Barre, ne craint pas de confier :

— Elle est un peu prétentieuse comme si elle avait souffert dans son passé d'humiliations sociales.

Eva est alors une jeune fille blonde aux traits poupins et au regard ironique, qui respire à la fois la douceur et l'énergie. Outre le hongrois, elle parle l'anglais, l'allemand, le polonais, le tchèque et un peu de français. Dommage qu'elle parle si peu !

Lors de l'invasion de la Pologne par les Allemands, le gouvernement hongrois refuse catégoriquement de s'associer à la folie hitlérienne. Tout en renforçant son dispositif militaire, le pays se déclare neutre. On accueille même un grand nombre de réfugiés polonais, puis yougoslaves, et français. La famille Hegedüs est conduite à héberger quelques prisonniers français évadés d'Allemagne. Parmi eux, un certain Michel Tutot.

Du premier mariage d'Ève existent deux versions. La version officielle veut que la jeune fille rencontre plusieurs fois ce séduisant Français et que, sur les instances de son père qui n'a plus que quelques mois à vivre et qui voudrait que sa fille puisse quitter la Hongrie, elle l'épouse civilement en 1943. L'autre version est d'un témoin crédible, le général André Adolphe Hallier, père du « meilleur écrivain de France ». Dans ses Mémoires, il note que, se trouvant en Hongrie pendant la dernière guerre, il couvre de son aile protectrice la jeune Ève et lui permet finalement de fuir l'occupation russe en lui organisant un mariage fictif avec un Français — le dénommé Tutot — évadé des camps allemands, en 1945. Comme plusieurs Hongroises dans le même cas, Ève aurait bénéficié d'un mari « officiel » au moment du siège de Budapest par les troupes russes.

En effet, en juin 1941, la Hongrie a fini par rejoindre l'Allemagne et la Roumanie dans la guerre contre la Russie. Mais la dégradation de la situation militaire en Russie, à partir de l'hiver 1942-1943, l'installation



des troupes allemandes en Hongrie au printemps 1944, l'intensification de la guerre après l'arrestation de l'amiral Horthy en octobre 1944, et enfin la menace que représentent l'arrivée des Russes et la soviétisation du pays justifient l'ardente volonté de la jeune femme de « sauver sa peau » par tous les moyens, comme l'écrit le général Hallier. Les Russes approchent. Des milliers de réfugiés refluent vers l'ouest du pays. Le 25 décembre 1944 commence le siège de Budapest qui se poursuit jusqu'au 13 février 1945. Le 4 avril, la totalité de la Hongrie est occupée par l'Armée rouge. Sur les horreurs du siège de la capitale hongroise, sur l'inconfort d'un sordide camp de réfugiés improvisé où elle échoue après plusieurs jours de marche, Ève Barre n'a jamais rien dit. Le général Hallier se souvient. Il faisait avec elle « la queue aux puits turcs où on allait chercher, cruches en main, de quoi se ravitailler en eau potable ». Ève semble, comme certains personnages de Tolstoï, animée dans ces circonstances d'une volonté de vivre et d'une faculté d'adaptation que l'on trouve souvent chez les Slaves. Ce même témoin la décrit alors comme « très sympathique et vivante. Un teint éclatant et une voix de basse chantante typique chez ces Hongrois qui parlent notre langue ». Et le père de Jean-Edern Hallier de se prêter, au moment des faits, cette réflexion narquoisement prophétique : « Je suis sûre qu'elle s'adaptera bien en France. Voire ! Elle peut même y avoir une destinée importante... »

Grâce à son mariage avec un Français, Eva a pu gagner la Crimée et quitter Odessa en janvier 1946, à bord d'un navire de guerre britannique emportant des prisonniers libérés et des réfugiés trop heureux de fuir un pays ravagé et livré à une nouvelle occupation.

Elle revient en Hongrie trente et un ans plus tard, en octobre 1977, reçue telle une tsarine, lors du voyage officiel de M. Raymond Barre, alors Premier ministre. Le couple passe une journée dans l'est du pays, au cœur de la Puszta (région dont sont originaires les Hegedüs),

à Hortobágy. Dans une ferme d'État, les gardiens offrent à Raymond Barre un fouet avec lequel on pousse les chevaux sauvages. Une calèche l'emporte avec son épouse à travers la plaine hongroise balayée par le vent ; Ève Barre, très émue, confie :

— Cette promenade m'a rappelé mon enfance joyeuse lorsque je venais passer ici des vacances avant les tragédies de la guerre.

Voyage du souvenir aussi puisqu'elle se rend sur la tombe de son père. L'une de ses sœurs habite encore aujourd'hui Budapest.

Depuis son arrivée à Paris, en 1946, la jeune femme a perfectionné son français, s'est acclimatée à la vie parisienne et s'est efforcée d'avoir une vie de couple avec son mari « choisi ». Mais le ménage ne brille pas par l'harmonie. Leurs incompatibilités pèsent de plus en plus lourd et leurs routes vont diverger. Eva suit pourtant docilement son mari en Tunisie au début des années 50. Elle travaille à l'hôpital de Tunis, employée au service de radiologie. Mais le mariage agonise. C'est alors qu'elle rencontre Raymond Barre. Invitée à un concert à Tunis, au printemps 1953, on lui présente cet agrégé de droit de vingt-neuf ans, professeur d'économie politique à la faculté de droit de Caen, qui donne des cours à Tunis. C'est donc la musique qui les réunit. Il est vrai que le nom de jeune fille d'Eva a une signification instrumentale (et qu'elle deviendra en 1978 la marraine de la fanfare du 1<sup>er</sup> régiment des hussards de Tarbes...). Raymond Barre attaque :

— Je sais que vous êtes hongroise. Aimez-vous Béla Bartók ?

— Pas autant que je devrais, lui répond-elle modestement avec son accent qu'elle n'a pas perdu.

Ainsi naquit l'idylle. Pour l'instant, Eva et M. Tutot ont décidé de divorcer et entamé la procédure. Eva regagne bientôt Paris, retrouve enfin sa liberté... et celui qui a semblé lui témoigner à Tunis beaucoup de sympathie. Très vite, il manifeste l'intention de l'épouser. Elle

ne se fait guère prier. Novembre 1954 : marche nuptiale de Mendelssohn et grandes orgues pour la cérémonie religieuse à Paris puis valse de Strauss pour le voyage de noces à Vienne. Pour Eva, c'est le bonheur et c'est la fin de l'insécurité, aux côtés d'un homme dont la réputation de compétence économique et financière va bientôt déborder les cercles universitaires et lui valoir de hautes fonctions au sein du Commissariat au plan, puis de la Communauté européenne. Mais c'est le 12 janvier 1976 que Raymond Barre fait sa véritable entrée dans la vie publique en devenant le ministre du Commerce extérieur du gouvernement remanié de Jacques Chirac.

La vie d'Eve Barre connaît un tournant brutal quand, le 27 août de la même année, M. Giscard d'Estaing appelle M. Barre à Matignon, parce qu'il sait que ce dernier est un économiste rigoureux qui aura le courage de dire aux Français que la période des vaches grasses est terminée.

Le couple a deux enfants, deux garçons : Olivier et Nicolas. L'aîné est plus proche de son père et le second ressemble davantage à sa mère (Olivier a vingt ans et termine Sciences Po, lorsque son père arrive à Matignon. Nicolas a quinze ans alors et n'est qu'en troisième). Jusqu'alors, le ménage Barre menait une vie familiale paisible. Les postes universitaires de Raymond Barre, ses responsabilités au sein du cabinet de Jean-Marcel Jeanneney puis sa carrière européenne, ne perturbaient guère la vie de son épouse. Elle ne l'avait pas suivi dans son « exil » belge. Le vice-président de la Commission européenne de Bruxelles avait laissé sa famille à Neuilly-sur-Seine. Il rejoignait les siens chaque vendredi. Soirées familiales, études des enfants. Dans leur confortable appartement de 130 m<sup>2</sup> au 6 rue de Bagatelle à Neuilly, littérature, télévision et musique occupaient les week-ends. Le matin, Raymond Barre se rendait tôt à la boulangerie voisine pour y acheter la baguette du petit déjeuner (invariablement,

il précisait : « Et surtout bien cuite ») et le samedi, le couple se rendait ponctuellement chez Hédiard (dont une succursale était installée à proximité de leur domicile) pour y faire provision de whisky (pour lui), de vodka et de champagne (pour elle). (Une amie lui a même offert un petit agitateur de bulles de champagne en or qu'Ève Barre aime porter discrètement en sautoir.)

On profitait aussi du week-end pour faire les antiquaires et se rendre aux expositions au Grand Palais. L'été, on fréquentait en vrais mélomanes les festivals de musique : rarement Orange mais souvent Aix-en-Provence, Salzbourg (Mozart est le compositeur préféré de Raymond Barre) et quelquefois Bayreuth. Mais on se réservait toujours fin août, début septembre une semaine à Venise. La ville de cœur d'Ève et Raymond Barre. On descendait à l'hôtel de la Fenice (près du théâtre), à cinq minutes à pied de la place Saint-Marc. Un agréable établissement (suranné et aussi charmant qu'un chandelier en cristal) où le directeur, Dante Apollonio, leur réservait la même chambre. Ève ne ratait jamais la régate du premier dimanche de septembre où les gondoliers exhibent les embarcations de parade des grandes occasions. Palais déserts ou marché grouillant du Rialto, quartiers aristocratiques ou ghetto juif, café Florian ou simple trattoria, chefs-d'œuvre à l'Accademia ou simples calli délabrés, les Barre adorent Venise. Cet attachement profond du couple pour cette ville est peut-être l'écho de ces lignes de George Sand : « Quand tout est blanc, l'eau, le ciel et le marbre, les trois éléments de Venise... je commence à ne plus vivre que par les pores et malheur à qui viendrait faire appel à mon âme ! Je végète, je me repose, j'oublie. »

Charme physique, presque organique d'une ville où le couple a ses itinéraires, ses habitudes et ses souvenirs amoureux. Et comme, en plus, Raymond Barre adore les pâtes et qu'Ève aime siroter un campari à la terrasse du Chioggia...

Même en cet été 1976, le séjour vénitien n'est pas sacrifié. Raymond Barre embarque pourtant dans une belle mais épineuse galère. Après les huit cents jours de Jacques Chirac à Matignon, le voilà maître à bord. Très rapidement, naît de lui l'image du professeur qui estime avoir toujours raison et devoir naviguer sans souci des critiques au milieu d'un océan d'incompétence.

— Je suis, aime-t-il répéter, un homme carré dans un corps rond.

Il a avec la presse une manière inimitable de mélanger la courtoisie et l'ironie qui agacera la presse avant de la séduire à partir de 1981. Son épouse, pour sa part, apparaît très peu.

Simplicité, modestie, discrétion. A un hebdomadaire, elle confie que, « devenue la deuxième dame de France », elle ne va pas rayer de son emploi du temps sa grande passion : la couture. Ève Barre veut continuer de faire les soldes, aller fouiner dans les petits magasins pour dénicher les tissus qui lui inspireront les modèles de ses robes. Et les gazettes, unanimes à louer sa simplicité, la surprennent faisant ses emplettes au marché Saint-Pierre à la recherche d'imprimés dans lesquels, petite fée, elle va tailler ses élégantes robes de soirée. *Paris-Match* note toutefois que « c'est avec sa couturière favorite, la même depuis vingt ans, qu'elle a conçu et dessiné la robe du soir qu'elle étrennera lors du voyage officiel de son mari en Égypte... ».

Cependant, la situation de son époux ne lui permet plus de se cantonner dans l'artisanat. Elle va vite devenir assidue aux collections de Chanel et Dior.

Les médias diffusent cette anecdote, témoignage de sa discrétion : travaillant fébrilement à l'aménagement du nouvel appartement que le Premier ministre vient de louer dans le VII<sup>e</sup> arrondissement, Ève Barre a la surprise de s'entendre demander ses papiers d'identité par un commerçant qu'elle veut payer avec un chèque. N'ayant sur elle que sa carte de donneur de sang, elle

se prépare à repartir, les mains vides, lorsque le bou-tiquier vient à son aide : « Vous ressemblez beaucoup à Mme Raymond Barre. » L'intéressée en convient et les choses s'arrangent. Mais pas un instant, elle n'avait eu l'idée d'exciper de sa qualité de locataire de l'hôtel Matignon !

Au début, Raymond Barre, qui a horreur de modifier ses habitudes, n'habite pas complètement Matignon, malgré l'insistance de sa femme. Mais lorsqu'il est bien installé dans son personnage officiel, il transporte finalement ses pénates rue de Varennes. Tandis que Babar travaille « douze heures par jour en fumant à la chaîne des cigarettes anglaises à bout filtre », Ève organise sa nouvelle vie. Réaménagement des salons de réception, installation d'un bureau personnel (Françoise Fabius prendra le même). On retire quelques toiles, on commande des travaux de restauration dans les salons Régence ; Ève dresse les menus des prochaines réceptions avec l'intendant, se rend dans les cuisines du rez-de-chaussée sous le regard d'un huissier à chaîne d'argent, discute avec le chef-jardinier des nouvelles plantations du parc, monte et descend l'escalier de pierre XVIII<sup>e</sup>, traverse plusieurs pièces lambrissées... bref joue son nouveau rôle, même si elle n'est pas très à l'aise. A la fin de l'année, elle confie excédée à une de ses amies :

— Je n'ai pas pu m'absenter de Matignon pendant les fêtes. Il y a tellement de choses à faire ici. Je n'ai jamais une seconde à moi.

Elle s'est fait beaucoup de soucis pour le premier Noël du personnel. Pas moyen de mettre la main sur une vedette libre. On va tout décommander, au très vif mécontentement de Mme Barre, quand quelqu'un réussit à décrocher en catastrophe l'accord de l'illusionniste Dominique Webb.

Il n'y a pourtant pas de courant magique entre Ève Barre et le personnel de Matignon qui lui décerne bientôt le surnom de Miss Aquarelle, en raison de son

maquillage appuyé. Mais il est difficile d'être une parfaite maîtresse de maison quand le personnel change sans cesse au rythme de la durée du service militaire. A l'hôtel Matignon, ce sont en effet des marins qui assurent l'intendance : deux brigades de cinq hommes aux fourneaux sous les ordres d'un chef déjà là du temps du président Pompidou, et un nombre égal de maîtres d'hôtel. Ce sont des appelés, ils changent sans arrêt et les nouveaux, bien sûr, ne connaissent pas les usages de la maison.

Il y a une complicité évidente entre les deux époux. Raymond Barre n'a peut-être totalement confiance qu'en elle, même si, parfois, elle l'agace. Lorsque, le 26 avril 1977, il expose à l'Assemblée nationale son plan d'action pour les douze mois à venir, il sait que Mme Barre est là, face à lui, au premier rang des tribunes du public et cela le rassure. Selon *Jours de France*, « elle ne cesse pas de le soutenir de sa présence discrète ». Il aime à la savoir présente quand il doit affronter la Chambre ou la télévision. Lors du débat sur la sidérurgie, au printemps 1977, des collaborateurs de Matignon affirment qu'il ne parlera pas tel après-midi, comme il est convenu.

— Mais enfin, pourquoi ? interrogent ceux qui croient le contraire.

— Parce que sa femme ne peut pas être dans les tribunes. Or, elle vient écouter tous les discours de son cher époux.

De là, le surnom de Cornélie que lui ont donné des attachés parlementaires facétieux.

Entente d'un couple très complémentaire. Lui est une force de la nature. Patient, obstiné, économe, sûr de lui, il fait penser au bœuf. Mais depuis peu, il se réclame de la tortue. Il est peu influençable. Antidogmatique, il affirme ne respecter que les faits, rien que les faits. Elle, avec son sourire mélancolique, est une émotive. Assez susceptible, ombrageuse même, plutôt introvertie, elle extériorise rarement ses pensées et ses senti-

ments mais, comme il arrive souvent quand on se retient, la réactivité peut être très forte, d'autant que Mme Barre n'est pas des plus souples. L'analyse graphologique met en évidence chez elle une intelligence analytique. L'affectivité s'avère très complexe : elle se montre à la fois vulnérable, sensible et d'une sévérité qui parfois surprend et même déconcerte, surtout lorsqu'elle s'emporte. Elle serait possessive, dynamique, très intuitive. Selon la graphologie, « elle a les pieds sur terre » ; elle possède une grande générosité, quoique contrôlée...

Certaines bouderies et heurts du couple n'ont pas manqué de témoins. Ainsi à la garden-party du 14 juillet 1979 à l'Élysée, Raymond est en train de faire des messes basses avec Simone Veil quand il se sent tiré par le veston. Geste irrité lorsqu'il constate que l'importun n'est autre que... Mme Barre. Brève discussion en aparté à l'issue de laquelle M. Barre laisse son épouse « plantée » sur le gazon et s'éloigne sur ces mots : « Ève, on en reparlera à la maison. Laissez-moi respirer... » Un témoin va même jusqu'à raconter qu'en mars 1977, au soir des résultats des élections municipales à Paris (un triomphe pour Jacques Chirac), il y a une scène dans le bureau de Matignon. « Elle était complètement pantelante ce soir-là. Folle d'énervement devant les chiffres qui arrivaient et qui condamnaient Michel d'Ornano, le candidat de M. Giscard d'Estaing. "C'est affolant, affolant, affolant", répétait-elle. Si fort et sur un ton si aigu que son époux est entré dans une colère noire : "Si vous n'arrêtez pas, je vous mets dehors." Mais, elle a continué de plus belle. Alors Barre a explosé : "Foutez immédiatement le camp de mon bureau ou c'est moi qui m'en vais !" Finalement sa femme est sortie, drapée dans sa dignité et je l'ai suivie pour la consoler et la rassurer... »

Ève Barre sait être infatigable et stoïque dans ses fonctions de représentation. Ainsi, lors du voyage en Chine, le Premier ministre et son épouse regagnent leur



hôtel à Pékin, après une journée de visites exténuantes. L'interprète chinoise attachée à Mme Barre lui dit :

— Vous n'avez que le temps de vous recoiffer, Madame ! Dans dix minutes commence le dîner officiel.

Mme Barre demande un délai de grâce. Elle voudrait prendre une douche et changer de robe.

— Faites très vite, réplique l'interprète et oubliez vos manies occidentales.

Ève Barre ne bronche pas et découvre sereinement que la politesse chinoise est une légende...

Mais il lui arrive, comme à tous les personnages publics, de gaffer. Car il est impossible, quand on est traqué par la presse, de faire sans cesse attention, de réprimer en permanence sa spontanéité. Ainsi, lorsque son mari se porte candidat à un siège de député du Rhône, elle laisse échapper au cours d'un dîner un « Vivre à Lyon, jamais ! » qui ne tombe pas que dans des oreilles amies. De toute façon, elle n'aura pas à y vivre. Elle n'y passe qu'épisodiquement, le temps de faire quelques achats chez Bernachon, le fameux chocolatier, et de se montrer dans quelques réceptions obligatoires. Elle a de la conscience professionnelle et c'est sans doute cela qui la pousse, en mai 1979, à avoir recours à un lifting pour paraître au mieux dans ses obligations de représentation. L'opération va faire l'objet de commentaires presque politiques. En effet, la femme du Premier ministre n'hésite pas à franchir l'Atlantique pour se rendre à Rio de Janeiro, au début du mois de mai. C'est l'illustrissime Brésilien Ivo Pitanguy (Liz Taylor, Barbra Streisand et Marisa Berenson le connaissent bien !) qui a le privilège de s'occuper de Mme Barre. L'affaire s'ébruite au point que, lors du congrès des chirurgiens plastiques français (en ce même mois de mai), l'un d'entre eux ne se gêne pas pour déclarer au micro d'Europe 1 :

— Lorsque nous voyons des personnes qui pourraient être les mieux informées dépenser des sommes d'argent

considérables <sup>1</sup> pour une opération qui était parfaitement réalisable dans leur pays, nous pensons que c'est une injure à notre spécialité et à la façon dont nous l'exerçons.

*No comment* du service de presse de Matignon. Après un mois d'absence, Mme Barre fait une réapparition remarquée à l'occasion de la visite officielle en France du président colombien, au début du mois de juin. Elle a fort bonne mine dans sa robe longue dorée de Chanel.

Peu après, Ève fait une gaffe en visitant la manufacture de Sèvres avec Mme Diouf, l'épouse du Premier ministre sénégalais. Réflexion extasiée de cette dernière :

— Que c'est beau ! Ah ! Quel merveilleux pays que la France.

— Je trouve aussi, lui répond Mme Barre, avant d'ajouter : quand mon mari est fatigué par son combat quotidien, il dit que ce serait un beau pays si, hélas ! il n'y avait pas les Français...

Une oreille de journaliste traînait par là et nota cette réflexion à vrai dire très gaullienne. Témoignages, indiscretions, échos de la presse et surtout, rumeurs de salles de rédaction et de dîners en ville n'épargnent pas Ève Barre, aussi discrète soit-elle. Ainsi parle-t-on souvent de ce goût pour la bonne société et notamment pour l'aristocratie qui lui serait venu en même temps que Matignon faisait d'elle un personnage évidemment très sollicité. On note que les Barre passent un week-end au château d'Ansouis, chez le duc et la duchesse d'Orléans, qu'ils dînent chez Marie-Hélène de Rothschild ou chez la richissime Lydie Varsano. On ricane quand les Barre donnent un dîner où prennent place une bonne partie de nos ducs. Mais n'est-ce pas simplement un hommage à la France permanente que représentent les vieux noms de France ?

Il suffit qu'Ève Barre se fasse photographe avec

1. 80 000 francs, voyage compris.

Grace de Monaco et partage avec Caroline le premier rang des collections de Marc Bohan ou de Karl Lagerfeld... pour provoquer les railleries de ceux qui la traitent de snob ou de *pushy* et qui, généralement, le sont eux-mêmes.

Ève Barre est donc persiflée plus qu'aucune autre femme de Premier ministre, plus même que ne le fut Mme Messmer (baptisée Messmerralda). Christine Clerc affirme qu'Ève Barre garde un souvenir blessant d'un voyage officiel au cours duquel Anne-Aymone Giscard d'Estaing ne lui a pratiquement pas adressé la parole.

On est évidemment injuste avec elle, caricaturant son besoin évident de plaire, ne soulignant pas assez ses qualités de maîtresse de maison. Un de ses amis affirme :

— Elle sait recevoir avec beaucoup de simplicité. Elle paraît très à l'aise en société, mais elle n'a nul besoin des autres pour vivre. Elle a un sens profond de l'amitié mais la volonté aussi de limiter le nombre de ses amis et de les trier sur le volet.

Certaines langues se déchaînent à propos de l'achat d'un terrain à Saint-Jean-Cap-Ferrat : Les Dauphins. Au point que Guy Porte, dans un article du journal *le Monde* (12 octobre 1979), écrit : « La France entière n'ignore plus désormais que le Premier ministre y pendra la crémaillère dans le courant de l'année prochaine... » Cette construction de style provençal sur deux niveaux, couverte de tuiles romanes, aux murs ocre clair et aux volets vert olive est évidemment des plus agréables. Quatre chambres, un bureau, un salon, une cuisine-salle à manger, un garage, deux terrasses et une piscine. La maison a vue sur la baie de Beaulieu et les collines d'Eze.

La célérité étonnante de l'administration provoque à l'automne 1979 bien des réflexions. *Le Monde* titre : « Le Scandale ? Quel scandale ? » Oui. Quel scandale ? N'est-il pas naturel que le directeur de l'urbanisme facilite les choses au Premier ministre ? Crie-t-on au scan-

dale si M. Mitterrand ou M. Mauroy ou M. Fabius obtiennent de l'administration, pour leurs affaires personnelles, des facilités que n'aura pas le citoyen ordinaire ?

Mais voilà : le site de Saint-Jean-Cap-Ferrat a toujours eu les faveurs d'une clientèle opulente (de Gregory Peck aux Rothschild) et on s'empresse de souligner les fréquentations des Barre. Ils dînent au palais princier de Monaco (conversation préférée entre Grace et Ève : les fleurs), ils soupent chez la Bégum dans sa villa Yaki-mour au Cannet.

En fait, Ève ne sort plus beaucoup à Saint-Jean-Cap-Ferrat. Elle s'occupe davantage de sa maison, de son jardin, de ses fleurs.

— Elle est très calée, reconnaît Raymond Barre. Elle m'apprend à ne pas confondre les hibiscus, les datu-ras et les bégonias.

Elle nage dans sa piscine, joue au bridge et chaque soir vers 19 heures, cérémonie rituelle, prend l'apéritif avec son mari sur leur terrasse ombragée.

Elle partage son temps entre la Côte d'Azur et son appartement parisien (ils en sont locataires), situé au 4-6 de l'avenue Émile-Acollas, une avenue parallèle à l'avenue de Suffren (à deux pas du Champ de Mars). Le logement (Ève a surveillé tous les jours l'avancement du chantier des travaux considérables qui y ont été effectués) occupe au sixième étage une superficie de 280 m<sup>2</sup>, y compris un vaste balcon couvrant toute la façade. Il comporte douze pièces, plus deux chambres de bonne à l'étage supérieur. Raymond Barre n'y est que le soir puisqu'il se partage désormais entre l'Assemblée nationale et son QG du boulevard Saint-Germain.

Aujourd'hui Ève Barre mène une vie calme, assez douillette. Elle se fait conduire par son chauffeur jusqu'au magasin des Trois Quartiers où elle aime faire ses courses, suit toujours les collections de quelques grands couturiers, sort régulièrement à l'Opéra (généralement sans son mari) où l'administrateur lui réserve

toujours deux places au premier rang de corbeille, mais évite soigneusement les soirées de gala organisées par Marina de Brantes, belle-sœur de Mme Giscard d'Estaing...

En fait, que ce soit pendant ou après le séjour de son mari à Matignon, elle aura été, pour le grand public, la plus discrète — avec Mme Debré et Mme Mauroy — des femmes de Premier ministre. Le public ne la voit guère à la télévision que lors des émissions comme *l'Heure de vérité*. On l'y voit toujours regardant son mari avec un sourire admiratif et complice.

La campagne présidentielle de 1988, dont Raymond Barre ne saurait être absent, va la mettre en pleine lumière. Réputée très intuitive, elle saura vraisemblablement adapter son look car l'épouse aura sa part dans le poids électoral du candidat. Cela dit, elle limitera ses apparitions, car il n'est pas dans la nature de M. Barre de faire une campagne à l'américaine.

## *Bernadette Chirac*

Lorsque, le 27 mai 1974, le jour même de son entrée à l'Élysée, Valéry Giscard d'Estaing désigne Jacques Chirac comme Premier ministre, il propulse en même temps son épouse Bernadette sous les projecteurs de l'actualité.

Pour le dernier ministre de l'Intérieur de Georges Pompidou, cette accession à Matignon récompense le soutien peut-être déterminant qu'il lui a apporté pendant la campagne présidentielle. Pour Bernadette, Matignon n'est pas un cadeau, du moins sur le plan pratique.

Mme Couve de Murville disait : « Je déteste Matignon », Mme Debré : « J'en ai horreur. » Gilberte Messmer, avec son franc-parler, n'était guère plus indulgente :

— En arrivant, j'ai tout de suite compris. La demeure du Premier ministre, c'est une maison de fonctions pour hommes seuls. Il n'y a même pas de personnel féminin. On y coud ses boutons soi-même, on refait ses ourlets soi-même. Et ne vous avisez surtout pas d'avoir des enfants quand vous êtes Premier ministre. Les appartements personnels sont composés d'une seule chambre avec deux petits lits jumeaux dans laquelle on entre par des marches sur lesquelles on se casse inmanquablement la figure...

La nouvelle maîtresse des lieux joue pourtant le jeu.

Elle quitte son appartement du XVI<sup>e</sup> arrondissement (57, rue Boissière) pour la rue de Varenne, mais elle prend soin d'y faire « quelques travaux ». Grâce à elle, les pièces de l'appartement de fonctions, qui avaient été transformées en bureaux, retrouvent leur vocation première. Elle fait remplacer les moquettes, retendre des tissus aux murs, redorer les boiseries et les lustres des salons. Depuis Michel Debré, de 1959 à 1962, c'est la première fois qu'un chef de gouvernement vit avec des enfants à Matignon.

L'endroit ne manque pas de charme. Le parc semble séduire tous les oiseaux de Paris : mésanges, merles, pinsons, grives et même une chouette qui hulule la nuit. Il existe aussi au fond du jardin un pavillon de musique exquis que Talleyrand avait fait construire.

Bernadette se fait aménager une charmante pièce de travail. La photo de Jacques trône sur un bureau Louis XV (qu'utilisa Mme Pompidou pendant ses années à Matignon). M. Waki, l'ancien chef de l'Élysée, vient prendre en main les cuisines de Matignon et y préparer les plats « canaille » qu'affectionne le Premier ministre dont l'appétit est connu : tête de veau, tripes et pot-au-feu.

Ce sont des marins qui assurent l'intendance (deux brigades de cinq personnes) avec un nombre égal de maîtres d'hôtel.

Au contraire des épouses des précédents locataires du 47 rue de Varenne, Bernadette Chirac apprécie vite cette résidence somptueuse, construite en 1721, et qui doit son nom à Jacques de Goyon de Matignon. Et c'est sans déplaisir qu'elle la retrouvera en mars 1986. Au cours de ses deux séjours elle a réussi à marquer de son empreinte l'hôtel et le parc (de deux hectares et demi) qui s'étend jusqu'à la rue de Babylone. Elle n'a cessé de les peaufiner pour leur donner un cachet plus personnel, plus intime, tout en ne sacrifiant pas le faste des lieux :

— Dès notre retour dans cette maison, je me suis

occupée de faire restaurer les imposants lustres de cristal des deux grands salons Régence.

Elle fait planter des roses thé et des roses blanches dans le parc. Elle veille aux bouquets d'apparat (avec, comme Claude Pompidou, le blanc comme couleur dominante) qui ornent la salle à manger du premier étage. Vaisselle de Limoges signée Havilland, argenterie gravée RF, nappe Pénélope, tapis d'Aubusson et aux murs des tableaux d'Hubert Robert... Déjeuner à Matignon est plein de charme même si Bernadette Chirac affecte de souffrir de l'exiguïté des lieux.

— La salle à manger est plus petite qu'il n'y paraît. S'il y a davantage de monde, nous sommes obligés de recevoir au Quai d'Orsay.

Lors de son premier passage à l'hôtel Matignon, elle commande un service de Limoges vert et blanc que Mmes Barre, Mauroy et Fabius s'empresseront de ne jamais utiliser. Il sert de nouveau aujourd'hui.

— Cela fait une étrange impression de se retrouver dans ce cadre qui évoque pour moi tant de souvenirs ! reconnaît-elle. Cela s'explique mal, mais on retrouve des odeurs, des émotions, tout ce qui fait une atmosphère... C'est vrai, je connais bien cet endroit.

Il est d'ailleurs presque naturel que Bernadette Chirac aime cette demeure au cœur du Faubourg Saint-Germain, dont Louise Grimaldi, la duchesse de Galliera, le duc de Montpensier, le prince de Talleyrand furent les maîtres de maison...

Toutefois, les Chirac ne s'y plaisent pas au point d'avoir quitté leur appartement de l'Hôtel de Ville. Matignon ne sert que pour le travail et les déjeuners.

Bernadette Chodron de Courcel est née à Paris le 18 mai 1933. Sa mère est née Marguerite Marie de Brondeau. Son père se prénomme Jean. Bernadette a une sœur Catherine (Mme Bruno Thierion de Monclin) et un frère Jérôme. On a souvent souligné qu'avec son mariage Jacques Chirac est entré dans un milieu social



un peu plus huppé que le sien. Il en est souvent ainsi des jeunes hommes brillants et ambitieux.

Famille de la grande bourgeoisie, les Chodron de Courcel se sont fait connaître au XVIII<sup>e</sup> siècle avec Joseph Chodron, contrôleur général des domaines du prince de Condé. Louis Chodron entra dans la diplomatie sous les auspices de Talleyrand dont il avait été le secrétaire et fut autorisé par décret en 1852 à joindre à son nom celui de Courcel qu'il portait déjà. Son fils aîné fut ambassadeur et reçut de Napoléon III en 1867 le titre de baron. Aujourd'hui le plus illustre des Courcel est Geoffroy, compagnon « historique » du général de Gaulle dès 1940, ancien secrétaire général de l'Élysée sous de Gaulle, ambassadeur de France... et oncle à la mode de Bretagne de Mme Chirac.

Bernadette Chirac est aussi l'arrière-petite-nièce de Charles de Lasteyrie, ministre des Finances de Poincaré en 1922. Et lorsque l'on ajoute que deux des tantes de Bernadette ont épousé les deux frères Panhard... on mesure que, familialement, elle appartenait déjà aux cercles dirigeants. Ce n'était pas le cas de son époux.

Le 16 mars 1956, Jacques Chirac, petit-fils d'instituteur corrézien, épouse donc Bernadette Chodron de Courcel. (Lui dans son uniforme du 6<sup>e</sup> régiment de chasseurs d'Afrique avec képi et gants blancs — elle dans une très classique robe de mariée avec voile et boucles d'oreilles blanches.)

Tout a commencé sur les bancs de Sciences Po, rue Saint-Guillaume, en octobre 1951. Django Reinhardt et Boris Vian font vibrer Saint-Germain-des-Prés et les cafés du boulevard Saint-Germain sont encore à la mode. Jacques Chirac est grand, un brin désinvolte, très bronzé, il a une coupe de cheveux à la Cary Grant. Bernadette est petite, distinguée, elle a le sourire mesuré, les cheveux bouclés, la démarche hésitante. Il a dix-neuf ans, et elle dix-huit. Il a déjà son allure de fonceur, alors qu'elle n'abandonnera jamais cette retenue qui tient à

la fois à sa nature et à sa bonne éducation. L'a-t-elle remarqué lors de la rentrée de 1951 ?

— Pas du tout, affirme pudiquement l'intéressée. Je n'y avais même pas fait attention. Qu'est-ce que vous vouliez qu'il représente pour moi ? Un étudiant comme un autre, on était une trentaine... J'étais encore terriblement timide et tellement affolée de ne pas être à la hauteur, parce que c'est dur Sciences Po et je n'avais que dix-huit ans...

Un témoin acerbe écrit alors : « Elle correspondait trait pour trait à ces petites filles appliquées qui passent des heures en bibliothèque. » Aussi la bibliothèque de Sciences Po — sombre grand hall XIX<sup>e</sup> — fut-elle le théâtre de leur rencontre :

— J'étais là, à la bibliothèque, je faisais la queue pour demander des ouvrages car je m'étais désignée la première pour choisir un exposé et pour vaincre mon épouvantable timidité. J'avais donc choisi le sujet et il fallait que je me mette tout de suite au travail. Tout à coup, je vois cette espèce de grand type qui s'approche de moi et qui me dit : « Mademoiselle, je vais organiser un groupe de travail auquel peuvent participer quatre ou cinq étudiants... » Étudiants qu'il avait lui-même déjà sélectionnés et dont il voulait prendre la tête bien entendu. Il m'a donc dit : « Je serais heureux que vous fassiez partie de mon groupe de travail. Est-ce que vous accepteriez ? » Il m'a agacée sur le moment. Je me suis dit : « Qu'est-ce que c'est que ce grand type qui vient me demander quelque chose alors que je suis déjà noyée par le travail ? En fait, j'ai fini par accepter... »

Il a commencé par la vouvoyer ce qui, à l'époque, était général — on ne se tutoyait pas d'entrée comme aujourd'hui — mais ce vouvoiement est demeuré, ce qui est plus rare. A Virginie Merlin, Bernadette Chirac a raconté l'évolution bien lente de leur idylle :

— Il ne m'a pas fait la cour tout de suite. On a continué nos études chacun de son côté, lui en seconde année, dans une conférence, moi dans une autre et puis

l'année du diplôme, alors que nous étions dans des conférences différentes, nous nous sommes fiancés.

Lorsqu'on interroge Bernadette Chirac sur ce qui l'a séduite chez son mari, elle fait une réponse étonnamment modeste :

— Qu'est-ce qui m'a séduite chez lui ? Peut-être que ce jeune homme si remarquable m'ait remarquée.

Pendant elle ajoute :

— Son dynamisme et sa générosité sont les qualités que j'admire le plus chez lui.

Ils se fiancent au début de l'été 1954. Bernadette a-t-elle été vraiment surprise de la demande en mariage ?

— Ça s'est fait comme ça, un peu brutalement, en fin de troisième année. Je ne peux pas dire que cela a été le résultat d'une longue lutte. Il me poursuivait beaucoup au téléphone. Il m'appelait chez mes parents, quelquefois trois ou quatre fois par jour, pour me demander n'importe quoi, les choses les plus futiles de la terre...

Bernadette Chirac s'avoue timide, comme une bonne partie des épouses des grands caïmans de la politique. Mais elle sait prendre sur elle.

— Quand j'étais jeune fille, toute la famille se gaussait de ma timidité. Mais depuis mon enfance, j'ai toujours été habituée à faire face.

Ainsi pendant la guerre, son père étant en captivité, elle habite avec ses grands-parents maternels dans le Lot-et-Garonne et va à l'école en vélo :

— J'avais seize kilomètres à faire à bicyclette. Et pas question de se plaindre... J'étais une enfant que l'on forçait à faire des choses qu'elle n'avait pas envie de faire. On m'obligeait à jouer dans les concours de piano...

Faut-il se fier au comportement extérieur de Bernadette Chirac, à son apparence, à sa frêle silhouette, à ses grands yeux où la détermination se mêle à l'anxiété ? « C'est une acharnée sans violence », dit-on.

Elle n'est ni une femme mentor style Rosalyn Car-

ter, ni une révoltée style Margaret Trudeau, encore moins une femme star style Jackie Kennedy. Elle appartient à une autre espèce : celle des femmes en apparence effacées mais riches d'une forte personnalité. Dans une interview restée célèbre (*Elle*, 17 septembre 1979), Bernadette Chirac n'y va d'ailleurs pas par quatre chemins : « Quand je n'ai pas envie d'aller quelque part, je n'y vais pas... Si l'on ne discute pas avec moi, je prends la porte » et ne citons pas (encore) ses propos cinglants concernant ses rapports avec Marie-France Garaud.

L'analyse graphologique de son écriture<sup>1</sup> met en lumière « une volonté et une persévérance à toute épreuve. Cette volonté s'appuie sur une activité dévorante, des réactions percutantes et une émotivité assez bien dissimulée. Peu influençable, mais très subjective. Son écriture traduit une tendance à une forte réactivité : elle ne doit pas être facile à manier. Elle doit être sensible aux échecs et aux critiques qui l'irritent beaucoup plus qu'ils ne l'abattent. Belle intelligence souple, ironique, à tendance analytique — c'est-à-dire qu'elle distingue le moindre détail d'une situation donnée ou d'un événement vécu. Mais curiosité moyenne. L'ensemble du dessin exprime un dynamisme qui apparaît dans sa plénitude. Affectueuse sans être démonstrative, avec un type de caractère fidèle et dévoué, mais aussi un sens poussé de la maniaquerie ». On verra qu'en de nombreux points, l'analyse est confirmée.

Pendant très longtemps, Mme Chirac, qui estimait qu'elle n'avait pas à intervenir dans la vie politique de son mari, s'est contentée d'élever ses deux filles et de tenir sa maison. Mais rester dans les coulisses ne veut pas dire rester inactif (d'autant que les fourneaux ne l'attirent guère : elle déteste faire la cuisine et reconnaît n'avoir vraiment rien d'un cordon bleu). Elle che-

---

1. Je rappelle que le graphologue auquel j'ai soumis l'écriture des personnalités traitées dans ce livre ignorait l'identité du scripteur.

mine à sa façon et gagne le surnom de tortue par opposition à son lièvre de mari toujours pressé. L'hommage rendu récemment à la tortue par M. Barre n'a pas dû lui déplaire.

Elle va toujours demeurer la « fan » de son mari, avec son indispensable soutien moral :

— Je fais toujours le point avec lui, comme le font les femmes d'hommes politiques en général. Et quand il a en a terminé avec ses charges, ses fonctions, ses responsabilités, il s'est toujours retrouvé dans une ambiance familiale de sérénité, de calme... C'est quelqu'un à qui j'ai toujours épargné les problèmes quotidiens que la vie peut apporter.

A elle, sans doute, de faire le plus possible bonne figure, même quand elle n'en a pas envie, à elle peut-être de taire souvent ce qu'elle a sur le cœur.

A elle, sûrement, les tâches pratiques auxquelles le Premier ministre, le maire de Paris, n'a guère le temps de se consacrer. A commencer par les valises et la garde-robe.

— Il ne supporterait pas que quelqu'un d'autre que moi touche à ses valises ! Vieille habitude du temps des stages de l'ENA, quand nous étions encore un ménage d'étudiants, commente-t-elle.

Le conseille-t-elle sur le choix de ses vêtements ?

— Ça, je m'en occupe, dit-elle. Ça ne l'intéresse pas beaucoup. Il me fait totalement confiance.

On peut penser que sa vie d'épouse de chef de gouvernement ne consiste pas seulement à faciliter la vie de son brillant époux et à subir passivement son rythme trépidant, et pourtant...

— Il y a beaucoup de choses dont j'ai souffert. Pas la peine de s'y arrêter...

De l'art de simplifier au mieux l'existence mouvementée de Jacques Chirac qui, ambition et vitalité mêlées, est depuis l'une des stars de la vie politique, Bernadette est devenue orfèvre.

— Rien de tout cela n'était prévisible quand j'ai

épousé Jacques. Il me paraissait plutôt destiné à mener l'existence paisible d'un haut fonctionnaire...

Bernadette a eu le loisir d'apprendre qu'être l'épouse d'un homme politique, cela veut dire être terriblement seule. Pour élever ses enfants et pour profiter de la vie.

— Jacques est un bûcheur. Il travaille énormément. C'est d'ailleurs une chose que je lui reproche ; il ne sait pas s'extraire de son travail, de ses préoccupations, de ses responsabilités. Je crois que quand on arrive à un certain niveau de responsabilités, il est indispensable de savoir se ménager des plages de silence, de sport, de promenade ou de spectacle... Or le temps qui lui reste, il le consacre à dormir.

Mais de cette activité politique forcenée, elle concède :

— C'est vraiment sa vocation. Je ne l'imagine pas un instant menant une existence différente. C'est ce qui lui donne la force de s'investir totalement dans ce qu'il fait.

Alors, Bernadette Chirac s'est mise au diapason. Corrèze oblige, elle se présente aux élections municipales de mars 1971 à Sarran (la commune de leur château de Bity) où elle est élue au premier tour avec 93 pour cent des voix. Un record national ! Elle devient plus tard maire adjoint et cumule cette fonction depuis l'élection de mars 1979 avec un mandat de conseiller général de Corrèze. Elle y est élue et réélue avec des scores qui laissent rêveur. La blonde Mme Chirac est une habituée des campagnes électorales.

— Depuis des années, j'ai fait toutes celles de mon mari.

Ainsi, dès 1966, quand son jeune loup se « parachute » en Corrèze et prend chaque week-end le train pour sa future circonscription, Bernadette fait de même. A elle de sillonner les petites routes sinueuses, de tenir la permanence du député, son secrétariat, de multiplier les visites aux futurs électeurs. A Christine Clerc, elle avoue :

— Je me rendais compte qu'il entrerait dans un engrenage et qu'il allait être bouffé. Je n'avais pas le choix : il fallait que je prenne le train en marche ou que je m'en aille. Si vous tenez à votre mari, il faut prendre le train...

Depuis, Bernadette s'est transformée. Jacques Chirac aime le répéter avec une certaine fierté, depuis qu'elle a été élue conseiller général de la Corrèze :

— Ma femme est devenue un homme politique.

Lors de la première élection de sa femme en Corrèze, il lui offre une gourmette incrustée de petits saphirs et de diamants, et depuis cette date, chacun de ses succès électoraux est récompensé par un bracelet identique, mais de couleur différente.

Bernadette s'est prise au jeu. Elle se passionne chaque jour davantage pour la politique : elle lit tous les journaux, bavarde avec tous les cadres du RPR lors des grandes réunions politiques et conseille quand elle le peut son mari.

— La politique pour moi n'est pas une affaire de personne, précise-t-elle. Il ne s'agit pas seulement d'aider mon mari, il s'agit de servir l'idéal pour lequel il se bat.

Son entourage pense parfois qu'elle a une influence qu'on a trop sous-estimée.

Ainsi elle a joué un rôle capital dans le départ en 1979 — alors que Chirac, maire de Paris, menait une sorte de guérilla contre le gouvernement Barre — des deux principaux conseillers politiques de son mari : Pierre Juillet et Marie-France Garaud, dont elle trouvait l'emprise excessive. Il semble en fait que l'hostilité ait commencé à la suite de l'accident de voiture de Jacques Chirac. Elle apprend la nouvelle (alors qu'avec Claude Pompidou, elle s'apprêtait à inaugurer un établissement de la fondation Claude-Pompidou dans la région) et se rend immédiatement à l'hôpital Cochin. A l'heure du déjeuner, les deux femmes gagnent un restaurant voisin. Pendant leur absence, arrive Pierre Juillet qui trouve Jacques Chirac seul, en mauvais état. Le soir même, il murmure dans l'entourage du maire de Paris :

« J'ai trouvé Jacques abandonné. » Comme l'écrit Thierry Desjardins, jamais Mme Chirac ne lui pardonnera cette phrase injuste.

En avril 1979, la guerre qui couvait depuis longtemps est ouvertement déclarée. Bernadette met tout son poids dans la balance, en posant un ultimatum. Elle l'a elle-même raconté. Le soir du 11 juin 1979, elle dit à son mari :

— Quel que soit le résultat des élections, ces gens-là s'en iront. Ou bien c'est moi qui partirai.

Le lendemain, Pierre Juillet et Marie-France Garaud regagnent leurs domaines respectifs de la Creuse et du Poitou. Les confidences de Bernadette Chirac à propos de Marie-France Garaud (parues dans *Elle*<sup>1</sup>) ne manquent pas de sel : « C'est une femme très intelligente et pleine de charme mais elle a beaucoup de mépris pour les gens. Elle les utilise puis elle les jette. Moi, elle me prenait pour une parfaite imbécile... Son tort a été de ne pas se méfier assez de moi. On ne se méfie jamais assez des bonnes femmes. »

Bernadette s'efforce aujourd'hui d'assumer ses responsabilités en Corrèze, même si elle n'y séjourne qu'épisodiquement :

— Je suis une travailleuse. Je tiens à remplir ces mandats avec sérieux et efficacité.

Aujourd'hui, les vacances « au pays » sont finalement accaparées par le travail. Il y a les inaugurations, les manifestations de toute nature (elle a joué un rôle décisif dans la résurrection du Bol d'Or des Monédières, course motocycliste réputée). Tout juste si elle a le temps de profiter de Bity.

Bity : un château qui a fait couler beaucoup d'encre. Mme Chirac préfère parler de gentilhomme. Car posséder un château n'est pas des plus recommandables pour un homme politique, dans une France où l'esprit républicain n'est pas une chimère.

---

1. Interview de Christine Clerc, 17 septembre 1979.



— C'est une gentilhommière comme il en existe des dizaines dans la région, confie-t-elle. Nous l'avons achetée en 1969. Dès que je l'ai vue, je suis tombée amoureuse de son escalier de granit rose...

C'est en mars 1969 que Jacques Chirac s'est porté acquéreur du château de Bity (Haute-Corrèze), l'ancienne propriété d'un mousquetaire du roi, Jean de la Selve de Bity. Une demeure du XVII<sup>e</sup> siècle avec un parc de 11 hectares achetée pour la somme de 210 000 F. Certains ont naturellement ricané, trouvant ce prix très bas, et parlé de dessous de table. Ils affectaient de ne pas savoir qu'on ne se bouscule pas pour acheter des châteaux en mauvais état. Ainsi, vers 1975, le prestigieux Valençay et son parc de 17 hectares n'ont été payés que 1 200 000 francs par le Conseil général de l'Indre.

Peu après son achat, Bity est classé monument historique. En fait, la demande de classement, votée par le Conseil général, remontait à plusieurs années. Mais cela permet à l'opposition de dénoncer « le scandale du château-Chirac ». Pour restaurer le château, Chirac peut ainsi, en 1969, recevoir 20 000 francs de subventions et, en 1970, 40 000 francs, ce qui n'a rien d'extraordinaire. Il est légalement autorisé, en 1971, à défalquer de ses impôts une partie de ses dépenses personnelles de restauration. C'est normal et c'est à cette condition que l'on peut encore sauver les demeures historiques. Mais les haines politiques sont sourdes à des notions telles que celle du patrimoine historique.

La demeure peut se visiter exceptionnellement, après demande écrite. Deux solides bâtiments l'encadrent et sa façade de granit rose à quatre niveaux percée de vingt-quatre fenêtres est d'une harmonie souriante. Le charme est en partie dû à quatre tourelles rondes, devenues petits salons de lecture.

Les goûts de Bernadette en matière d'ameublement sont précis : « La Haute Époque Louis XIII pour son austérité et son caractère très pur qui s'harmonise avec

l'architecture et la sculpture de cette période. Le XVIII<sup>e</sup> pour son élégance, sa grâce, la finesse et la délicatesse des lignes et des couleurs. »

Bernadette Chirac, dont la principale qualité (ou le principal défaut ?) est d'être très perfectionniste (« Jacques trouve que c'est parfois assommant d'avoir une femme qui lui fait remarquer tout ce qui ne va pas ») ne confie évidemment à personne le soin de s'occuper de la décoration des pièces. Sa couleur préférée étant le bleu, elle fait aménager en bleu ciel les salles de bains carrelées du premier étage, tout comme la grande pièce mansardée au second. Elle déniché des toiles damasées portugaises d'aspect rustique pour tapisser les murs des chambres d'amis. Elle trouve chez un antiquaire (courir les antiquaires est une passion commune du couple) un guéridon en marqueterie et porcelaine de Sèvres pour le salon, choisit les rideaux en chintz et impose dans certaines pièces une profusion de tissus trapés, tendus, matelassés. De la soie, du coton, de la laine, des impressions fleuries, des rayures, des cachemires...

Plus encore qu'à Bity, c'est à l'hôtel de ville qu'elle impose son sceau décoratif. Les Chirac y vivent depuis 1977. Les 1 600 mètres carrés, qui constituent au premier étage ses appartements privés, s'y prêtent. Trois salons, un fumoir, une bibliothèque, un bureau pour Madame, une salle à manger, trois chambres à coucher, quatre salles de bains, deux cuisines, un office, une lingerie, plusieurs chambres de service, le tout relié par d'imposantes galeries... On ne manque guère d'espace.

La plupart des fenêtres sont munies de doubles vitres (à l'abri des balles ou du bruit ?). Le cadre est superbe.

— J'ai voulu créer un cadre agréable avec des objets que nous aimons particulièrement : porcelaines chinoises, livres anciens, tapisseries.

Tentures, tissus et tapis rivalisent de bleu et contrastent d'autant mieux avec les canapés blancs de son salon. Symétrie dans la disposition des meubles, des

sièges, des objets et des lampes. Omniprésence de merveilleux bouquets fleuris et, partout, absolument partout, des porcelaines chinoises. Mme Chirac possède même une porcelaine de la période Tsing (fin du XVII<sup>e</sup> siècle), don de Teng Hsiao-Ping, le dirigeant chinois (c'est un cadeau exceptionnel, car les autorités chinoises interdisent l'exportation d'objets d'art vieux de plus de cent cinquante ans). Les deux chiens, plus que remuants (Jasmine, chienne braque d'Auvergne offerte par Valéry Giscard d'Estaing, et Socrate, qui a remplacé Uxcal offert par Pierre Juillet), sont priés de faire attention. Pour les rappeler à l'ordre, le personnel ne manque pas : un maître d'hôtel espagnol (comme chez les Giscard d'Estaing), un chef-cuisinier berrichon, une lingère, une femme de chambre, deux femmes de ménage, trois chauffeurs, un jardinier et une fleuriste.

Ses activités en tant qu'épouse du maire de Paris ?

— Elles sont multiples et bien sûr liées au mandat du maire de Paris. Elles se situent dans des domaines très divers, en particulier social et culturel. Passant d'une crèche municipale à la visite d'un bureau d'aide sociale de la ville, d'un club du troisième âge à une fête organisée dans une mairie, présidant les réunions de l'association pour la promotion des arts à l'Hôtel de Ville de Paris (association qu'elle a créée en 1977), recevant à l'Hôtel de Ville Reagan, Gorbatchev ou Rajiv Gandhi, Bernadette Chirac joue le jeu. Représentation et mondanités au programme.

— C'est vrai, je l'assume. Mon mari n'en a ni le goût, ni le temps. Moi, je trouve cela très intéressant de rencontrer sans cesse des gens foncièrement différents.

Inutile de dire que, depuis mars 1986, Mme Chirac, épouse d'un homme cumulant le gouvernement de la France et celui de Paris, et détenteur de mandats de Corrèze, n'a pas une minute pour s'occuper d'elle-même.

On la sent désireuse d'imposer une image de super-professionnelle, à la hauteur de ce cumul de charges

et d'honneurs. Son parfum n'est-il pas *Paris* d'Yves Saint-Laurent ?

Guy Laroche et Pierre Cardin l'habillent de façon intelligente (elle leur fait quelquefois des infidélités avec Lanvin). Pour son maquillage, elle n'utilise que des produits Guerlain et se rend régulièrement pour des soins à l'institut de la rue de Sèvres. Par courtoisie, taisons le nom célèbre de son coiffeur : Bernadette Chirac est souvent trop laquée, sa coiffure est trop gonflée, sans vie, sans mouvement (on dirait une perruque !).

Avec son tempérament sérieux, son sens du devoir, son souci d'efficacité, on finit par se demander si elle ne cesse pas d'exister pour elle-même. Y a-t-il encore la place pour un jardin secret ? (Il est amusant de noter que Georges Delbard a mis au point, aux floralies de Paris en 1979, un rosier Bernadette Chirac. C'est un hybride de *Rugosa* et de semis inédits qui, détail piquant, le rendent résistant aux pollutions : idéal pour la décoration des autoroutes !).

Certes, elle a commencé en 1972 une licence d'archéologie (Jacques Chirac répondant au questionnaire Proust dit que c'est son occupation préférée !) et a réussi à aller jusqu'au bout après avoir effectué des fouilles à Vaison-la-Romaine... Mais c'est un exploit difficile à réitérer.

A-t-elle vraiment le temps de voir ses amis ? Quelques-uns, mais beaucoup font partie de la classe politique et elle peut les voir dans le cadre de ses fonctions.

Hors politique, elle a pour ami le célèbre luthier Étienne Vatelot :

— C'est un ami de longue date. Nos filles allaient en classe ensemble. Je lui rends souvent visite dans son atelier.

Il y a bien sûr Claude Pompidou. Les Chirac dînent souvent quai de Béthune et Bernadette a même fait, au cours de l'hiver 1976, une croisière aux Antilles avec

Claude Pompidou. Par elle, Bernadette Chirac a rencontré de nombreux artistes contemporains.

Son jardin secret se résume finalement à ses deux enfants. Il y a eu Laurence, née en mars 1958, et Claude, née en décembre 1962. La première finit sa médecine et la seconde a renoncé à Sciences Po et termine des études d'économie.

— J'aurais aimé être médecin, comme ma fille aînée...

Elle a été seule pour élever ses enfants (« Que voulez-vous "lui" n'est pas souvent disponible ») et a toujours réussi à épargner à son mari les problèmes de leur éducation. Elle a également su les protéger de toute publicité, même s'ils ont dû souffrir quelque peu des fonctions de leurs parents. Claude Chirac raconte :

— Mes parents ont su me donner le sens des responsabilités. Nous nous voyions peu et j'ai dû me débrouiller seule très tôt. J'avais cinq ans quand papa s'est lancé dans la politique. Je ne me souviens pas d'avoir passé à Paris un dimanche entier en sa compagnie comme les autres enfants...

Peu de sports dans la vie quotidienne (« Je fais un peu de gymnastique le matin »), très mélomane, timide mais battante, rodée à vivre comme son mari à une vitesse supersonique, gourmande (préférant le salé au sucré), avouant pour auteurs préférés Stendhal et William Styron, Bernadette Chirac, qui joue si parfaitement son rôle, qui fait preuve d'une volonté et d'une persévérance à toute épreuve, qui est une épouse sûre, pleine d'usages et de raison, apparaît comme une présidentielle inattaquable. Il lui manque simplement d'abandonner une part à l'improvisation... d'arrondir son allure, d'ouvrir un peu sa garde et de laisser flotter sa chevelure.

## *Françoise Castro-Fabius*

Imagine-t-on Mme Debré, Mme Couve de Murville, ou même Mme Chirac révéler dans une interview à un journal féminin quel est le petit nom intime de leur mari, confier qu'il va le matin, en pantoufles, chercher les croissants du petit déjeuner qu'ils prennent au lit, et que celui qui tient en main les destinées de la France est distrait au point d'avoir fait frire du poisson dans un produit destiné à la vaisselle ?

Françoise Fabius, née Castro, elle, l'a fait. Il paraît que c'est « jeune », moderne, que cela témoigne d'une angélique transparence. Toute la France sait qu'elle appelle son mari Fafa. Ainsi ce genre de révélations, apanage jusqu'alors des vedettes du show-biz, ou des politiciens américains, entrait dans les mœurs de la classe politique.

Les traits anguleux, les joues creusées, les yeux sombres, un rire tranchant comme un glaive, « la dame de Fafa » ne fait rien pour passer inaperçue. Quand Laurent Fabius a répondu au questionnaire Proust à « Vos héroïnes favorites dans la vie ? », il a avoué : « Toute femme qui ose. » Il est servi.

Laurent Fabius partage la vie de Françoise Castro depuis 1979, « Ils se sont rencontrés en 1977 dans un dîner, n'ont cessé de se croiser dans les couloirs de l'Assemblée nationale ». Il l'a épousée au galop le

17 avril 1981, un vendredi saint, « pour être sûrs qu'il ait trois jours sans meeting ! » précise-t-elle.

Françoise est une enfant de l'exil. Son père, apatride, est natif de la communauté juive d'Andrinople en Turquie. Il a rejoint la France avant la guerre pour fuir les persécutions antisémites. C'est là qu'il rencontre sa femme, issue quant à elle de la communauté juive de Salonique en Grèce (l'identité juive est fondamentale pour Françoise Castro. Elle est ainsi très active au sein de sa communauté et a créé Socialisme et judaïsme). Ils tiennent un commerce de confection. Devant les nouvelles menaces contre les juifs, ils gagnent le Mexique et M. Castro prend la nationalité mexicaine. C'est là que naît Françoise en février 1947, quelques mois avant que ses parents ne reviennent en France.

— Je suis née à Mexico. Mon nom, Castro, est d'origine espagnole. Et je suis française, arrivée en France à l'âge de six mois.

La famille habite le V<sup>e</sup> arrondissement et Françoise est lycéenne à Fénélon.

— J'ai eu une éducation très morale qui m'a conduite naturellement à la politique, explique-t-elle.

Déjà, au lycée, elle milite. Elle distribue des tracts communistes à la sortie du lycée (notamment pendant les derniers mois de la guerre d'Algérie). Elle participe bientôt aux réunions de l'UNEF, l'organisation étudiante qui a toujours été contrôlée par la gauche, voire l'extrême gauche. Mai 68 arrive, Françoise Castro s'engage à fond. Elle a alors vingt et un ans et elle poursuit des études de psycho-sociologie à la Sorbonne (elle obtiendra un doctorat de psychologie), discipline qui a fourni pas mal d'éléments aux phalanges dures des étudiants révoltés.

Tandis qu'au même moment, Laurent Fabius est à Normale Sup où il travaille sagement, Françoise fréquente les milieux trotskistes (dont certains membres, comme Henri Weber, ancien dirigeant de la Ligue communiste, deviendront les collaborateurs du Premier

ministre à Matignon) très engagés dans la « chienlit », et transforme même son appartement du quartier Latin en refuge pour les manifestants. C'est donc une militante active, présente dans tous les bastions de l'émeute (Censier, Sorbonne, Odéon).

— Nous sommes de la génération des soixante-huitards qui vivaient au ras du sol, aime-t-elle préciser.

Après quelques expériences (« Quand j'étais étudiante, j'ai fait différents petits boulots, enquêtrice, prof et je m'occupais aussi d'une enfant handicapée mentale »), comme tous les soixante-huitards, Françoise Castro entre dans le rang en 1970. C'est-à-dire qu'elle s'insère dans le système « exploiteur » qu'elle condamne. Elle travaille dans la très capitaliste firme Péchiney-Ugine-Kulhmann, à la direction de l'information, où elle reste deux années. Elle y a laissé le souvenir d'une personnalité double, capable d'avoir de magnifiques élans de générosité et de tout reprendre quelques minutes plus tard.

Si elle quitte son poste intéressant et créatif, c'est qu'elle a éprouvé un coup de cœur politique pour François Mitterrand qu'elle rencontre en 1974 et pour le parti socialiste auquel elle adhère la même année. Elle en devient une permanente à partir de 1976, y assume un poste de responsable de la communication et s'occupe de la *Nouvelle Revue socialiste*, la revue où se manifeste la ligne idéologique du parti.

— Françoise Castro s'en occupait très bien, me dit un militant socialiste. Ce travail auprès d'intellectuels lui convenait. Elle a toujours préféré fréquenter un milieu brillant, très parisien, plutôt que de creuser obscurément un modeste sillon militant.

Militante donc, militante toujours, mais au soleil de l'appareil.

Son mariage se déroule en 1981, à la mairie du V<sup>e</sup> arrondissement. Elle épouse un socialiste qui, dit-on, aurait pu aussi bien basculer dans le camp opposé mais qui, tout compte fait, s'est laissé captiver par le



socialisme et par celui qui l'a sorti de son trou noir. Françoise stimule l'ambition qui l'habite et suralimente son socialisme.

Le style des épouses de nos présidents ou de nos Premiers ministres évolue donc étonnamment à partir de 1981, avec l'arrivée de la gauche au pouvoir. Après l'ère des épouses discrètes et retenues, voici l'ère des militantes. Danielle Mitterrand est plus à gauche que son époux, Gilberte Mauroy a lutté aux côtés de son compagnon des années durant. Avec Françoise Fabius, l'engagement est encore plus affirmé.

Sous le gouvernement Mauroy, elle occupe un poste dans le cabinet de Georges Fillioud, tandis que son mari est ministre du Budget et participe ainsi à l'élaboration du projet de loi audiovisuel. Elle est donc toujours dans la communication, le secteur clé pour veiller à la bonne diffusion du message socialiste.

— Je ne suis pas une femme de pouvoir ; je ne suis pas non plus une femme d'influence, répète-t-elle souvent. J'ai seulement envie de faire passer des valeurs.

— Le pouvoir lui fait peur, répond en écho Laurent Fabius. C'est une metteuse en contact.

Très liée avec les intellectuels et les membres influents du PS, elle lance en juillet 1983 Espace 89, un club pour reconquérir l'opinion qui se détache des socialistes dont les promesses de 1981 ne se réalisent pas. Elle voudrait que les clubs soient des lieux où s'élaborent des idées et des projets susceptibles d'inspirer le pouvoir socialiste dans son action, et aussi de mieux en faire la propagande.

— Nous ne nous situons pas par rapport au parti socialiste. Nous sommes autre chose. Le parti socialiste, dont je suis membre, est un mouvement de masse, explique-t-elle, avec les contraintes et les problèmes que pose toute grande collectivité. Nous sommes de petites unités souples, avec une extraordinaire marge de manœuvre. Laboratoire d'idées, nous n'avons de comp-

tes à rendre à personne. Nous sommes de gauche. Résolument à gauche.

Une manière de répondre à ceux qui estiment — à tort — que cette structure a été imaginée pour élargir le courant socialiste vers le centre gauche. Elle crée ensuite Ici et Maintenant qui englobe des clubs tels que Mémoire et modernité, Socialisme et judaïsme, la Mémoire courte, Gais pour les libertés, etc.

Omniprésente, dynamique, elle a pour certains le comportement d'une *pasionaria*. Elle inspire la plupart des réflexions des clubs, et acquiert un statut de « grande prêtresse des intellectuels de gauche ». C'est elle qui est à l'origine d'une grosse campagne de publicité sous le signe de la Mémoire courte, destinée à mettre en valeur les réalisations de la gauche en péril et à stigmatiser celles de la majorité antérieure. Slogans de plomb et langage de bois.

Une telle activité, si elle suscite dans un premier temps de l'admiration, n'est pas sans faire naître des sentiments perplexes chez certains socialistes. Rallier intellectuels, hauts fonctionnaires et « sans parti » à l'action de la gauche gouvernante, c'est bien, mais ce militantisme est-il dépourvu d'arrière-pensées ? Ne travaille-t-elle pas pour son mari ? Ne « ratisse-t-elle » pas pour son cher Laurent dont nul n'ignore qu'il a les dents longues et qu'il est un fils spirituel de Mitterrand ? Elle sait qu'au PS on qualifie ces clubs de « fabiusiens ». Elle s'en défend évidemment.

— Pour nous, l'enjeu n'est pas le pouvoir. Il est le succès de la gauche.

L'ambiguïté demeure. Les colloques et les manifestations qu'elle organise en irritent plus d'un au parti socialiste. Le prosélytisme de Mme Fabius, et sa personnalité extravertie contrastent singulièrement avec la « calinothérapie » de son époux. Une histoire court ainsi dans les couloirs de la rue de Solférino : lors d'une réception officielle où est convié le couple, un invité se tourne vers un autre et lui demande ironiquement :

« Mais quel est ce jeune homme à côté de Françoise Castro ? »

Elle « roule » pour Laurent qui, contrairement à Rocard, Mauroy ou Chevènement, ne dispose pas d'un appareil ou d'un courant au sein du PS. Elle est apparemment son antithèse : elle est aussi passionnée, expansive, militante, sectaire, qu'il paraît, lui, réservé, distant, calculant le moindre mot et le moindre geste ; on a l'impression que ses professions de foi socialistes sont récitées.

— Laurent a besoin d'être épaulé. Je le conseille et il m'écoute, déclare-t-elle.

De sa mère aux amis, tous les proches assurent qu'elle l'a transformé. Il a lui-même confié :

— J'étais porté par tempérament vers la gauche, sans plus, mais cette position s'est petit à petit confirmée, légitimée par mon histoire personnelle.

Et d'ajouter :

— Elle est plus à gauche et plus militante que moi.

Laurent Fabius qu'elle qualifie d'« austère, manichéen, très moral, tumultueux, extrêmement passionné, mais qui n'arrive pas à extérioriser ses passions <sup>1</sup> », a été entraîné par elle.

Ainsi, Françoise Castro-Fabius, locataire de Matignon à partir de juillet 1984, ne correspond pas à l'image que l'on avait jusqu'alors d'une femme de Premier ministre de la V<sup>e</sup> République.

L'analyse de son écriture confirme bien des traits que laisse apparaître son comportement : « Un type caractérologique passionné et nerveux. L'ensemble du dessin indique une intelligence incisive, précise, rapide. Une intelligence analytique, un peu négative et, dans certains cas, même destructrice. Cette personne affecte une grande confiance en elle-même et aime prouver aux autres qu'elle a raison. Possessive. On a, chez elle, du mal à faire la différence entre volonté et entêtement.

---

1. *Le Monde*, 26 octobre 1985.

Une moralité qui est bonne, même si c'est un peu une moralité de façade, car il faut sauver les apparences. Une sensorialité qui est relativement compliquée : faite d'agressivité, de fuite, de neutralisation et d'ébauche de réalisations qui ne sont pas toujours concluantes. Bon dynamisme mais il y a chez cette femme une certaine sécheresse contre laquelle elle doit lutter. Son écriture est celle d'un être très intuitif, avec une réactivité prononcée : capable de sortir de ses gonds dans des foucades qui peuvent être redoutables. Une personnalité, en conclusion, assez acide. »

Longtemps responsable en communication, Françoise Castro-Fabius a su faire preuve de la meilleure intuition pour conseiller son mari et organise son look. Dès juillet 1984, après la nomination à Matignon, l'image jeune et sympathique de leur couple éclate opportunément dans tous les magazines. Thierry Saussez, en connaisseur, s'inclinera devant la qualité du travail :

« Laurent Fabius est l'homme politique français qui manage le mieux sa stratégie de communication. En intervenant ni trop ni trop peu <sup>1</sup>. En participant à des émissions de radio avec sa femme, en se rendant à des soirées rock, en mettant ostensiblement en valeur le côté : je vis comme tout le monde. »

Car, ne nous trompons pas : derrière les médias qui nous racontent à satiété que le Premier ministre descend, en personne, en pantoufles acheter les croissants, prépare le petit déjeuner des enfants, a besoin de huit heures de bon sommeil, a perdu un jour plusieurs dents au cours d'un match de rugby, pleure au cinéma, adore Proust et a le cœur en fête quand il fait beau... il y a son épouse Françoise. Laurent Fabius, appareil photo

---

1. Sans doute Thierry Saussez n'aurait-il pas dit la même chose quelques mois plus tard. Laurent Fabius a en effet multiplié les interventions, s'attribuant même un quart d'heure périodique à heure fixe de grande écoute à la télévision, ce qui ne s'était jamais fait, ce que M. Chirac n'osera pas faire.

en bandoulière à l'arrivée du Tour de France, ou s'extirpant tout sourire du cockpit d'un avion Mirage, congratulant, vêtu d'un blouson de cuir « relax », les footballeurs de l'équipe de France au lycée climatique de Font-Romeu... C'est en grande partie Françoise qui est derrière.

On n'ira pas jusqu'à écrire, comme nous l'avons lu, que « sans elle, le Premier ministre ne serait pas ce qu'il est ». On en oublierait le brillant sujet, le surdoué, — on l'a d'ailleurs comparé à Giscard d'Estaing : « Premier partout comme ce dernier, grand et mince comme lui, front important et crâne dégarni comme les siens, entré au gouvernement à peine plus âgé que lui. » Mais Giscard n'avait pas besoin d'Anne-Aymone ni de personne pour exploiter son potentiel et stimuler son ambition et séduire les médias. Alors que Françoise Castro est partie prenante dans la fulgurante ascension de Fafa.

Devant tant d'efforts, tant de créativité et tant d'intuition médiatique, force est de reconnaître la réussite de Françoise. Car le look Fabius a plu et séduit à en croire les sondages de popularité au zénith dans les dix premiers mois à Matignon. Et Claude Sarraute l'a souligné avec une affectueuse ironie dans son billet du *Monde* : « Fafa et Fabiola, c'est le surnom de sa femme Françoise, Fafa et Fabiola, je vous aime. Je vous trouve adorables, jolis à regarder, si lisses et si doux. Vos sourires pétillants de malice, votre façon de caresser les mots, de soupeser d'un silence le poids de vos pensées, de filer comme des fusées dès qu'une question embarrassante pointe le bout de son nez, de vous concentrer gravement sur la première note de *la Marseillaise*, vos fièvres martiales qui escaladent le thermomètre et qui dégringolent en une heure, vos ronronnements qui nous invitent au sommeil d'enfants heureux, je ne sais pas si je suis un "nouveau socialiste", en tout cas je suis, comme des millions d'autres, un socialiste amoureux de son Fafa et de sa Fabiola... »

C'est le mercredi 18 juillet 1984, à 13 heures que Françoise Fabius arrive dans sa 2 CV personnalisée dans la cour de Matignon où, à l'occasion de la passation des pouvoirs, elle va prendre le café avec son mari et avec Pierre et Gilberte Mauroy.

— Quand il y a eu la passation des pouvoirs, on m'a demandé d'être là. J'ai d'abord dit non. En fait, je devais rencontrer Mme Mauroy pour qu'elle me mette au courant et qu'elle me fasse visiter rapidement les appartements. Les hommes devaient nous rejoindre au café. J'ai donc foncé vers Matignon avec ma 2 CV ! »

Cette 2 CV fera beaucoup parler, parce qu'elle est apparue dans les mains de Mme Fabius comme un symbole de simplicité calculée. Interrogée par *Elle*, Françoise se montre lyrique sur sa voiture :

— Elle est fabuleuse, on peut mettre les paquets de couches sous les sièges. Elle est décapotable, les enfants n'ont jamais trop chaud. Elle a 4 portes, elle est inusable et on peut se permettre d'oublier l'eau. J'ai donc l'intention de la garder et de continuer à venir à Matignon avec.

Pour *Biba*, elle enchaîne :

— Ma *deuche* est une histoire d'amour. Mon mari me l'a offerte à la naissance de mon premier enfant. Un très beau cadeau. Je ne suis pas près d'en changer. Mais quand cela viendra, mes critères de choix seront : acheter français et pratique... » Bref, sa 2 CV Charleston rouge et noir eut davantage les honneurs de la presse que la voiture de sport de son mari.

En même temps que la 2 CV, Thomas et Victor (deux ans et demi et quinze mois lors de l'entrée de leurs parents à Matignon) deviennent « médiatisés ». On est heureux d'apprendre qu'ils passent avant le parti socialiste dans les préoccupations de Françoise.

— Pour moi, ce qui compte le plus, ce sont mes deux enfants. On appelle Thomas *Tomate* et Victor *Biboune*. On les surnomme aussi Toutounet, Crevette, Grenouille...

Son époux surenchérit tendrement au début de son livre *le Cœur du futur*<sup>1</sup> : « Thomas et Victor, je vous aime. Je vous trouve adorables, intelligents, émouvants, attentifs, doux. Vos sourires pétillant d'innocence, votre façon de manger les mots, d'inverser les syllabes, de filer comme des fusées au milieu d'une phrase, votre manière d'embrasser à pleine bouche, de vous concentrer gravement sur l'examen d'une petite fleur, vos fièvres qui escaladent le thermomètre et qui dégringolent en une heure, vos boucles qui veloutent sous la main, votre tiédeur et votre souffle, votre sommeil d'enfants heureux, je ne sais pas si je suis un "nouveau" père, en tout cas je suis comme des millions d'autres, un père amoureux de ses enfants... »

Et Françoise de répéter inlassablement qu'elle est une mère passionnée et que si elle ne s'installe pas à Matignon, c'est en raison de ses enfants :

— Je ne veux pas perturber les enfants. Il n'est pas question qu'un chauffeur les emmène à l'école. Il est exclu que j'entre dans ce système-là. Je veux emmener Thomas à l'école à pied, pour qu'il retrouve ses copains de quartier dans son école de quartier.

Durant les grandes vacances passées à La Lanterne, la résidence du Premier ministre dans le parc de Versailles, les enfants du personnel sont aussi conviés à jouer avec les deux enfants du couple, ce qui en fait est aussi royal que républicain.

L'important est d'imposer l'image d'un couple jeune, moderne et sympathique, qui vit comme tout le monde. Françoise sera folle de rage quand *Minute* fera paraître une photo d'elle enceinte, les seins nus au bord d'une piscine.

Le Premier ministre aime à dire : « Je suis un homme comme les autres. » Françoise, lors de sa première interview, choisit la modestie.

— Premièrement, je suis banale, deuxièmement je

---

1. Calmann-Lévy, 1985.

suis la femme du Premier ministre et non pas le Premier ministre. Donc, je ne comprends pas pourquoi vous m'interviewez.

Il s'agit d'imposer la griffe Fabius, de faire comprendre que le plus jeune Premier ministre de toutes les Républiques — trente-sept ans en juillet 1984 <sup>1</sup> — a un style qui tranche singulièrement sur celui de ses prédécesseurs.

Françoise est très amoureuse de son mari et le fait savoir :

— Tout m'émeut chez mon mari. La manière dont il parle, dont il marche, dont il met ses chaussettes... Il me plaît totalement. Je suis en état permanent d'émotion avec lui.

Les Fabius font partager aux médias leur vie « cool », si simple, si harmonieuse. Un photographe est là lorsque le couple s'accorde un instant de détente dans le parc de Matignon, un autre l'immortalise en chaise longue pendant un week-end de vacances et un troisième est, par hasard, présent lors d'une promenade à travers le jardin du Luxembourg. On confie qu'on a fait installer un ping-pong dans les jardins de Matignon, qu'on regarde *Dallas*, *Apostrophes* et *Droit de réponse* à la télévision, que l'on va souvent au cinéma (« Nous y allons tous les dimanches à la séance de 14 heures pendant que les enfants vont se promener »). Bref que l'on vit sans apprêt, loin des lambris de l'hôtel Matignon. On habite tout de même un luxueux appartement de 155 m<sup>2</sup> au sixième étage du 15 place du Panthéon. L'achat de cet appartement a d'ailleurs une histoire. En 1974, le père de Laurent Fabius vendit à un musée de Washington un tableau de Georges de La Tour déniché presque quarante ans plus tôt dans une vente en province. Les Américains l'achètent dix millions de francs. André Fabius donne deux millions à chacun de ses trois

---

1. En réalité, il y a eu Félix Gaillard sous la IV<sup>e</sup> République. Il avait lui aussi trente-sept ans. Mais n'étant resté que quelques mois au pouvoir, on l'a oublié.



enfants. Ainsi Laurent fit-il l'acquisition de cet appartement qui appartenait à une comédienne. Coussins, plantes vertes et étagères lui donnent un côté Habitat en accord avec le jeune couple qui y vit. C'est Françoise Fabius elle-même qui a « bricolé » les étagères en kit.

On vit donc comme tout le monde. Et Françoise de donner au *Journal du dimanche* son emploi du temps.

— Le matin, les enfants me réveillent vers 6 h 30-7 heures. Laurent emmène Thomas à l'école et je reste à la maison avec des dossiers... Je vais chercher Thomas à l'école après le déjeuner et je me rends immédiatement à Matignon où je fais la journée continue. Je travaille ici avec une pause pour le thé où, quand il le peut, Laurent vient me rejoindre...

Elle sort peu, mais aime organiser des dîners d'amis à la maison.

— Nos amis ne sont pas des héros ni des vedettes. Nos amis sont des amis d'enfance, ou professionnels, des amis de tous les jours.

Elle aurait les moyens de s'habiller chez les grands couturiers, mais elle préfère faire du shopping dans les boutiques de mode de la rive gauche.

— Je m'habille chez Samantha, rue de Rennes. Chez Clémentine, rue de Tournon et un peu n'importe où, au hasard de mes rendez-vous... Pour des robes très habillées, je vais chez Chloé.

Elle ne se veut en rien diva mais aime aller se faire coiffer 4, rue de Bourgogne, chez Luige, un des salons les plus épouvantablement snobs de Paris. André, qui coiffe Kiri Te Kanawa ou Plácido Domingo, s'occupe de sa chevelure brune. Elle aime les parfums épicés et met le plus souvent *Chicane* de Giacomo. Elle se maquille surtout les yeux, aime les boucles d'oreilles, quitte rarement sa chaîne d'or et possède un teint mat qui donne une impression de constante bonne mine.

Agaçante pour les uns, attachante pour les autres, vraiment ou faussement spontanée, Françoise Castro-Fabius reste difficile à cerner. Elle est ambitieuse pour

son mari et pour la gauche, c'est certain. Et elle est dotée d'un dynamisme qui paraît parfois provocant tant elle met d'agressivité dans son activité. Elle a d'ailleurs avoué :

— J'ai mauvais caractère.

En fait, c'est une femme entière, pleine de vitalité, qui sort de ses gonds et montre les dents quand il s'agit d'attaquer l'adversaire pour la défense et l'illustration de son mari et du socialisme. Si d'aventure son mari parvenait à l'Élysée, gageons qu'elle raflerait à Danielle Mitterrand le titre de « la présidente la plus militante de l'histoire de la République ».

## *Michèle Rocard*

Avec son visage fripé de vieux jeune homme, ses airs d'étudiant attardé, son sourire en coin, son œil pétillant et sa silhouette mi-Jules Berry, mi-Dalio, son élocution en rafales parfois obscures, Michel Rocard est en tête des sondages depuis environ huit ans pour des raisons un peu mystérieuses que seuls les sondés pourraient peut-être éclaircir.

Une chose est sûre : il n'a jamais autant parlé en public qu'en 1969 lorsqu'il fut candidat PSU à la présidence de la République. Or, il ne recueillit que 3 pour cent des voix : sa popularité dans les sondages est née très précisément le soir des élections législatives de 1978, quand il commenta à la télévision la défaite et la déception de la gauche. Au lieu de la déguiser, comme c'est l'usage, il la reconnut franchement, ce qui parut neuf, et déclara qu'il fallait que la gauche se modernise, qu'elle perde son langage de bois et cesse notamment de condamner l'économie de marché. 1981 lui donna tort puisque le PS gagna avec le même langage. Mais de ce jour de 1978, il était apparu néanmoins comme le leader d'une nouvelle gauche et, surtout, il avait donné l'impression définitive à une partie de la droite qu'il était homme à pouvoir concilier les contraires.

Avec qui peut bien être marié ce singulier homme

politique, mince et vif, qui, à cinquante-six ans passés (il est né la même semaine que la princesse Margaret), joue les princes charmants du socialisme new-look ?

Il y eut d'abord Marie-Geneviève Poujol (et non Geneviève Pujol, comme l'écrivent tous les journalistes), fille d'un pasteur nîmois, dont il a deux enfants : Sylvie (vingt-neuf ans aujourd'hui), devenue animatrice culturelle dans les Cévennes et Francis (vingt-huit ans), physicien. Châtain, bien en chair, très sympathique et pleine de charme, Marie-Geneviève a peu partagé la passion politique de son époux. Selon un proche du couple, Michel Rocard ne s'est pas toujours montré très élégant envers elle. Ils ont divorcé en 1967, en dépit de certains conseils acerbes, tel celui de Pierre Joxe :

— Divorcer, ça risque d'être embêtant pour ta carrière, non ?

Ce à quoi la seconde épouse de Michel Rocard répond :

— Je pense qu'à l'époque, c'était un risque pour un homme politique que de divorcer et de se remarier. Michel l'a pris. Il fallait du courage. Aujourd'hui, je ne crois pas que cela soit un handicap d'être divorcé.

C'est en 1964 que Michel a rencontré dans un local du PSU Michèle Legendre, une jeune femme au regard bleu intense, une étudiante de vingt-trois ans, venue là un peu par hasard. Trois ans plus tard il divorce, et, en 1972, après quatre années de vie commune, Michèle Legendre devient Michèle Rocard. Elle est vite rebaptisée Micheleu. Son époux prend soin en effet de l'appeler ainsi afin de distinguer son prénom du sien.

Michèle Marie Françoise André Legendre est née à Orléans le 20 octobre 1941 (onze années la séparent donc de Michel Rocard). Elle est Balance ascendant Scorpion. Elle doit donc ressentir au fond d'elle-même deux natures qu'elle essaye de faire coexister harmonieusement. Elle sait doser l'esprit d'analyse et celui de synthèse, l'un soutenant l'autre, le Scorpion aidant à réaliser ce que la Balance a ressenti et détecté. Les

positions du Soleil, de la Lune et de Vénus à sa naissance promettent un tempérament chaleureux, plus démonstratif et ardent dans l'intimité que dans les rapports sociaux. Par la position de Mercure dans son ciel natal, Michèle semble douée pour concevoir des systèmes d'analyse élaborés et affirmer une pensée à la fois intuitive et méthodique. Ce fameux côté intellectuel qu'on se plaît tant à souligner ?

Période sombre que celle de la naissance de Michèle Legendre. En ce lundi 20 octobre 1941, dix cargos anglais et deux contre-torpilleurs sont coulés dans l'Atlantique, les troupes de Hitler anéantissent les huit armées soviétiques du maréchal Timochenko et les troupes italiennes bombardent Malte. A Orléans, où l'enfant naît, l'hiver est particulièrement précoce. « Les lumières devront être camouflées de 19 h 21 à 7 h 51 » précise *le Republicain* d'Orléans. « Nouveau rationnement du gaz », annonce la presse. « L'effort de la production doit être amplifié », proclame Vichy. André Legendre, clerk de notaire, n'est pourtant pas allé à son bureau. Les études de M<sup>e</sup> Fauchon, Séjourné et Mars tournent d'ailleurs au ralenti. André Legendre préfère rester auprès de sa femme née Françoise Brac (elle est et restera sans profession).

— Je suis née à un moment peu propice aux bébés, se souvient Michèle Rocard. Vraiment au creux démographique du siècle. J'ai pris en fait conscience de la guerre avec les bombardements de la Libération. On m'a raconté qu'en octobre 1941, il a gelé avant ma naissance. Les hivers de la guerre ont été terribles. Je sais que ma mère se levait le matin de bonne heure pour aller chercher du bois de l'autre côté de la Loire. Nous habitions à Orléans place Sainte-Croix, en face de la cathédrale, en plein nord. J'avais des engelures sur les joues.

De sa mère, Michèle se vante d'avoir hérité « outre le goût de l'indépendance et des études, celui de la cuisine, de la couture et des choses bien faites ». Enfance

heureuse, normale. Elle est l'aînée de la famille (un garçon et deux filles sont venus après).

— J'ai appris à lire dès l'âge de cinq ans avec ma mère, avant même d'aller en classe, précise-t-elle. Le premier livre qu'elle m'ait offert, ce sont les *Contes* de Grimm.

Autre apprentissage familial : la peinture.

— Ma mère aimait beaucoup la peinture. J'en faisais le jeudi après-midi. Il m'en est resté un vif goût pour cet art. Ses peintres préférés sont Manet et Vermeer.

Au cours de l'hiver de 1944-1945, les Legendre viennent habiter Paris. On s'installe d'abord dans un petit appartement de la rue du Bac, vers la Seine, puis dans un logement plus grand à Suresnes. Ce n'est qu'à partir de 1947 que toute la famille emménage au cœur du IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

— C'est resté longtemps mon quartier puisque je ne suis partie de chez mes parents qu'en 1962. Je suis d'abord allé chez les bonnes sœurs, de merveilleuses bonnes sœurs, des dames trinitaires. Ensuite au lycée Lamartine, rue du Faubourg-Poissonnière. C'était en quatrième. Un merveilleux lycée et j'ai eu beaucoup de chance au cours de ma scolarité. Ceci explique pourquoi je suis quelque peu sévère, par rapport à ce que je vois dans la formation de mes enfants, constate-t-elle avec lucidité.

Bien qu'ayant passé un baccalauréat scientifique, Michèle Legendre se sent plutôt littéraire.

— J'ai d'abord fait hypokhâgne à Janson-de-Sailly et ensuite la Sorbonne. Pour commencer une année d'espagnol. Mais mon désir de faire de la philo a changé cette orientation. J'ai entamé deux certificats de psychologie. Et j'ai continué...

Boulevard Raspail (entre Sèvres-Babylone et Rennes), dans le grand salon clair de l'immeuble 1910 qu'elle habite, au sixième étage, de grandes bibliothèques vitrées (où s'entassent d'innombrables livres) témoignent de sa vocation intellectuelle.

— Comme je n'étais pas portée sur la psychologie clinique (et si on veut en faire son métier, il faut être médecin) j'ai fait un diplôme d'études supérieures de psychologie sociale. J'ai commencé à travailler tout en finissant ce diplôme et depuis je n'ai fait que de la sociologie.

Même chose donc que Françoise Fabius, mais les deux femmes sont très différentes, plus que ne le sont leurs maris.

Depuis onze ans, Michèle Rocard (sous son nom de jeune fille) enseigne la sociologie à Sciences Po. Son étiquette d'intellectuelle ? Elle l'assume non sans un certain bon sens :

— Je suis payée pour être une intellectuelle. Si je n'étais pas une intellectuelle, je ne ferais pas mon métier. En réalité, je ne suis pas une vraie intellectuelle, en ce sens que je n'aime pas les livres ennuyeux. Je lis beaucoup. Je passe ma vie à lire et j'adore ça. Toute la famille est comme moi. Michel et les enfants aussi. On a toujours des piles de livres avec nous, même en voyage. Mais honnêtement, je préfère me plonger dans un bon Sherlock Holmes que dans un traité ennuyeux...

Et de me confier, un peu provocatrice :

— Hier soir, j'ai lu au lit un livre de cuisine... J'aime beaucoup la bonne cuisine. Je suis très gourmande. J'en fais surtout le week-end, cela me détend.

Et son mari de souligner :

— C'est une fameuse cuisinière. Une daurade au vin de Touraine signée d'elle est une grande chose et son saint-pierre au vin blanc préparé sur le coin d'un réchaud, en bateau, l'un de mes plus grands souvenirs...

Avec son beau visage au front haut, dégagé, un rien pugnace, ses cheveux sombres, son buste à la Tosca, un regard transparent du style Michèle Morgan, ses mains larges et une certaine corpulence, Michèle Rocard rappelle certains modèles de Renoir (la blondeur en moins). Appétit de vivre, force animale et féminité.

De Michèle Rocard, Christophe Rosso (qui a eu l'occa-

sion de la coiffer) trace un portrait plutôt attachant :

— C'est quelqu'un de très naturel. Être bien coiffée, maquillée, bien habillée, cela n'a pas grande importance pour elle. Elle pourrait être assez belle si elle le voulait, si elle s'arrangeait mieux. Mais la politique, son mari, ses enfants et la vie l'intéressent davantage. Elle aime bien manger, boire un bon vin et ne s'en prive donc pas. Dommage qu'elle ne fasse pas davantage attention à elle, à sa ligne... Mais c'est totalement le genre de personnalité qui gagne à être connue. Froide au début, puis assez chaleureuse, tout à fait agréable finalement !

Pour parler de sa femme, Michel Rocard a une formule que ne renierait pas Eric Segal :

— Elle est jolie, elle est intelligente et elle fait bien la cuisine...

Leur *love story* balance pourtant entre D.H. Lawrence et Barbara Cartland, Michèle résumant sa vie passée avec lui :

— J'ai vécu en concubinage notoire, j'ai eu deux enfants hors mariage avec un homme politique de gauche, divorcé et protestant et j'ai pris des risques à une époque où cela ne se faisait pas.

Et elle avoue, presque béatement :

— Je vis aujourd'hui dans un rêve de bonheur. J'ai tout ce que je peux espérer. J'ose à peine le dire : deux enfants adorables et un mari dont je ne peux pas rêver mieux.

Elle fait en épouse amoureuse le portrait du doux Michel :

— Il est très facile à vivre, peu porté aux états d'âme, jamais insomniaque. Il a les nerfs solides et n'est jamais en colère (moi, si !). Il ne sort jamais de ses gonds, c'est quelqu'un de toujours optimiste. Courageux, solide et attentionné.

Un portrait idyllique.

Fumant gauloise sur gauloise, de sa voix grave, Michèle Rocard fait un flash-back :

— J'ai rencontré Michel pour la première fois en



1964. C'était dans les locaux du PSU, mais cela n'était pas à une réunion politique, comme on l'a écrit partout. Des copains de la Sorbonne avaient monté un stage de formation à l'entretien non directif. Ces gens connaissaient Michel qui avait prêté un local au PSU, et à la fin de ce stage de trois jours, il est venu dire bonjour.

Le « brillant » inspecteur des finances, l'intelligence toujours en mouvement, chaleureux, un sourire en coin, va donc divorcer pour elle. Ils vivent ensemble à partir de 1968. Un premier garçon, Olivier, naît en octobre 1970, suivi de Loïc, baptisé Coucou, en juin 1972. C'est donc une femme bien ronde que Michel Rocard prend pour épouse le 26 avril 1972 à la mairie du XV<sup>e</sup> arrondissement (un ami professeur, Robert Chapuis et l'économiste Christian Blanc sont les témoins). Le ménage habite alors au 85 boulevard Pasteur — un immeuble très habité par des fonctionnaires de la V<sup>e</sup> République — où ils vont rester jusqu'en 1976, avant de devenir locataires du grand appartement sur le boulevard Raspail.

— Pour nos enfants, la notoriété de leur père n'est pas vraiment un problème. Ils sont nés avec et Rocard est un nom facile à porter. Bien sûr, c'est parfois un peu gênant pour eux, surtout maintenant pour Olivier qui ressemble beaucoup à son père. Olivier a ainsi en ce moment un professeur d'histoire qui ne rate pas une occasion d'expliquer quel malheur représente la race des hommes politiques professionnels.

Chaque été, toute la famille passe de paisibles vacances dans le Morbihan. Une discrète maison aux volets bleus, confortable retraite bretonne loin des rumeurs parisiennes. Michel joue aux cartes avec ses fils, aide sa femme à faire des puzzles et sort en mer à bord d'*Epsilon*, un beau voilier en bois vernis de dix-neuf mètres, dont il partage la propriété avec son ami Michel Euvrard. Planté sur les rochers d'une anse du golfe du Morbihan, à quelques kilomètres de Vannes, c'est l'endroit parfait pour oublier la politique.

En hiver et à Pâques, c'est à la station alpine des Arcs qu'ils se rendent (le créateur de la station est un de leurs amis).

— On y va très régulièrement depuis la naissance d'Olivier.

Ils descendent en général chez leurs amis.

Car pour les globe-trotters que sont les Rocard, l'amitié est parfois utile :

— C'est vrai que l'on profite un peu des occasions et des amis pour voyager. Les gens ne se rendent pas compte que la politique est un monde certes dur, mais où les amitiés sont très fortes. Michel a beaucoup d'amis. Nous avons tous deux la maladie des voyages et on emmène les enfants. Accueillis chez des proches, nous avons ainsi passé l'année dernière huit jours à Rome tous les quatre. Divins !

Si l'homme politique parle très bien l'anglais et un peu l'italien, son épouse parle couramment l'espagnol et moins bien la langue de Shakespeare. C'est lors de son passage au ministère de l'Agriculture que les Rocard ont surtout voyagé.

— De toute la vie politique de Michel, ça a été le moment le plus intéressant, précise-t-elle. J'ai fait de fascinants voyages avec lui, alors. Les ministres de l'Agriculture de l'Europe ont des rapports très intéressants entre eux. Beaucoup nous ont invités. J'ai rencontré leurs femmes, nos enfants les leurs. Autant les négociations peuvent être très dures, autant dans le privé les relations sont merveilleuses.

La femme de l'ex-ministre socialiste confie, très franche :

— Le ministère de l'Agriculture, c'était passionnant. Un vrai ministère. Ministre du Plan, c'était ridicule. Il ne pouvait rien faire, le pauvre ! Et, en plus, on lui cassait ses initiatives...

Des propos qui sous-entendent bien des humiliations. Le clan Mitterrand n'a jamais pardonné à Rocard de s'être posé, en vue des présidentielles de 1981, en rival

du « grand homme ». Nommé ministre du Plan et de l'Aménagement du territoire, il est allé de déconvenue en vexation. Les petits coups d'épingle se sont multipliés. Ainsi, au cours de l'été 1981, Mitterrand avait convié à dîner tour à tour les ministres et leurs épouses. Cela se passait soit à l'Élysée, soit rue de Bièvre. Or, tandis que des secrétaires d'État étaient déjà passés à la table du président, le ministre d'État Rocard attendait toujours son carton. Le ménage fut convié à l'un des dîners de Versailles (Michèle Rocard le qualifie de grand cirque) et l'invitation à l'Élysée vint plus tard pour un dîner collectif. Il fallut rajouter deux couverts au dernier moment parce qu'ils n'avaient pas de place... Longtemps maintenu en quarantaine déguisée par certains ministres, même les moins politisés, ligoté dans un ministère sans prestige et sans poids, en perte d'influence dans le Tout-État socialiste, sa vie dans les années 1981-1984 ne fut pas... rose... Et quand Mitterrand désigna Fabius pour succéder à Mauroy, nul ne fut dupe. Le président plaçait en flèche un favori jeune et moderne susceptible de faire pièce à Rocard dans la course à la succession.

Michel rongea son frein... et son épouse avec lui. On comprend mieux pourquoi on le dit si antimitterrandiste !

Toutefois, Rocard est resté en pointe dans les sondages. Son ministère obscur et son silence prudent lui ont valu de ne pas pâtir personnellement du déclin socialiste. Après quatre années d'hésitations, Rocard décide de démissionner. Otage de l'Élysée, privé de sa liberté de parole par la solidarité gouvernementale, il ne claque pas vraiment la porte, il ne franchit pas le Rubicon, car s'il veut être président de la République, il doit rester arrimé au parti socialiste. Mais en partant, il officialise sa différence. Il renouvelle sa prétention à incarner la nouvelle gauche.

Son épouse est aux premières loges dans la nuit du 3 au 4 avril 1985 où il annonce sa démission de minis-

tre de l'Agriculture. C'est elle qui dicte au petit matin le communiqué à l'AFP. C'est elle encore qui décroche le téléphone lorsque l'agence procède à l'identification de son correspondant. C'est elle toujours qui explique aux journalistes que si la nouvelle a été annoncée aussi tardivement, c'est parce que son mari a mis du temps à entrer en contact avec François Mitterrand. C'est Michèle enfin qui donne la première indication :

— Ce genre de décision se prend seul. Michel Rocard l'a prise après une longue réflexion.

Le lendemain, interrogée au micro de RTL, elle déclare à propos de la démission de son mari :

— Je n'ai eu aucun rôle. C'est un homme de conviction, de courage, il a pris sa décision, c'est tout.

Questionnée sur le fait qu'elle était seule présente au côté de son mari lors de l'annonce de la démission, elle réplique laconiquement :

— J'étais là parce que le soir, il arrive que les hommes ne soient pas très loin de leurs femmes...

*Libération* titrera : « Michel Rocard est un grand garçon ! »

Aujourd'hui, quand elle évoque devant moi toute cette affaire, Michèle Rocard me semble agacée. Elle allume une cigarette, ponctue de ses mains larges quelques formules lapidaires et tient à mettre les choses au point :

— On a dit que j'étais à l'origine de ce coup d'éclat, tout ça parce que les agences de presse n'ont donné l'information que très tard dans la nuit. Comme je tenais à ce que Michel dorme, c'est moi qui ai téléphoné aux agences pour leur dire le communiqué... Parce que je voulais que mon mari ait une bonne nuit de sommeil, on en a conclu que c'était moi qui l'avais poussé à démissionner...

Michèle Rocard serait-elle de ces ambitieuses qui poussent, voire manipulent leur mari ? A lire dans la presse les adjectifs belliqueux, presque machiavéliques qu'on lui applique, on serait presque tenté de le croire.

*Le Point* la juge « tatillonne, crainte et considérée », *l'Express* la trouve « ambitieuse, avec ce front haut et arrogant de catholique de province » et *le Figaro* la range dans « les femmes fortes de l'Histoire et de la Tragédie qui se passionnent pour la cause politique et le destin de leur époux au point d'en devenir plus ambitieuse et plus vindicative que lui... ». Elle précise que « de Rosa Luxemburg, elle a le front et d'une mère supérieure l'austérité... » tandis que *Paris-Match* la juge « féroce, combative et intransigente » la comparant même à une tigresse...

Un peu sadiquement, je ne résiste pas à lui soumettre ces appréciations.

— “Tatillonne” ? Je suis un peu rigoureuse, c'est vrai. Mais dans la pratique professionnelle seulement. J'aime bien que les choses soient à leur place. Je passe ainsi à préparer mes cours dix fois le temps nécessaire. Autant ma maison est en désordre, je m'en fiche ! Ça m'est égal.

« “Combative” ? Moins maintenant. Je m'indigne encore, certes. Je me mets en colère contre quelque chose de faux. On ne peut pas laisser passer certaines choses. Mais plus je vieillis, plus je traite par le mépris.

« “Crainte” ? C'est juste. Je fais peur. J'ai une grosse voix depuis toujours et je suis timide. Alors j'en remets...

« “Front arrogant de catholique de province” ? C'est un article abject que j'ai trouvé raciste. L'article de *l'Express* m'a blessée. Je l'ai lu, comme une idiote. J'ai été blessée pendant trois jours. Je suis plus vulnérable qu'on ne le croit, donc je ne veux plus savoir ce qu'on dit sur moi. »

Peut-être sont-ce ces jugements qui l'ont incitée à écrire un livre qui sortira en 1987.

Son analyse graphologique donne en tout cas un type caractérologique assez marqué : « Un caractère solide, parfois assez dur. Quelqu'un ne se livrant pas facilement, capable de juger avec clairvoyance mais sans con-

cession. Il y a en elle quelque chose qui n'est pas sans inquiéter, une force de caractère qui laisse présager une obstination redoutable. Forte émotivité tout intérieure ; très intelligente et d'une grande rigueur de comportement. Un être manifestant une raideur dans sa conduite, ce qui (à la fois) la rassure et la valorise. Mais sous la rugosité apparente se cachent des qualités attachantes. »

A la fin de l'émission *l'Heure de vérité* du 3 décembre 1986, Michel Rocard faisait la plus amoureuse des déclarations :

— J'ai la chance d'avoir une femme irremplaçable. Quant à elle, elle souligne :

— Nous avons une grande complicité, une grande communauté de pensée. Nous sommes très complémentaires.

C'est un couple très uni à l'évidence. Pourtant, la vie quotidienne d'un leader politique le conduit à s'éloigner constamment de son foyer. Ce que dément son épouse.

— Michel est souvent là. Ça dépend des périodes bien sûr. Mais nous n'avons pas une vie mondaine très importante. Nous dînons beaucoup plus souvent avec nos enfants que d'autres. Nous parlons beaucoup à table avec eux. Pas de politique. Michel joue aux échecs avec eux. Nous les emmenons souvent au théâtre.

Et que fait l'épouse d'un leader politique pour se détendre ? A quoi consacre-t-elle ses loisirs ? Ses réponses sonnent juste et ne ressemblent pas trop aux réponses convenues pour biographie officielle.

— Je vais très souvent aux bains de vapeur. J'adore ça. Je fais de la gymnastique. Par devoir, non par plaisir. Je lis, je cuisine, je prépare nos voyages. Et j'aime la musique. Mozart et aussi Verdi sont mes musiciens préférés. André Larquié, le président du conseil d'administration (jusqu'en janvier 1987) de l'Opéra de Paris, est l'un de mes plus vieux amis. J'y vais donc de temps en temps. Et nous allons dîner ensemble après la représentation. Michel m'accompagne parfois. Lorsque j'ai

de gros soucis, j'écoute de la musique italienne. Callas bien sûr. Écouter chanter une soprano divine, c'est mieux que n'importe quelle séance de yoga ! Ça vous emporte, ça vous tire, ça vous élève... J'aime beaucoup ça.

En revanche, la mode est un sujet qui l'intéresse moins.

— Michel est très sensible aux vêtements. Aux miens, pas aux siens. Il ne fait pas toujours attention à la manière dont il s'habille. En revanche, il remarque tout de suite si j'ai un nouveau vêtement. Il aime que je sois habillée de telle manière et pas d'une autre. Il trouve que je n'en fais pas assez dans ce domaine.

Et Michèle Rocard de préciser que ses couleurs préférées sont le bleu, le noir et les couleurs un peu ocre. Elle refuse de citer les boutiques de prêt à porter où elle s'habille. Avec elle, aucun risque de voir se produire le scénario incroyable qui s'est déroulé chez plusieurs couturiers au lendemain de mai 1981 : un motard de la gendarmerie, casqué, botté, débarque dans la boutique haute couture d'une maison célèbre. Il vient remettre à la directrice de la maison une étonnante missive. Sur papier à en-tête d'un palais officiel, l'épouse d'un ministre fait savoir que tel jour à telle heure, ses deux filles lui feront l'honneur de venir chez elle faire quelques emplettes. Et Mme la ministresse socialiste d'ajouter tranquillement qu'elle compte bien sur un rabais de ... 50 pour cent.

Entre Nicole Questiaux, qui s'habillait aux Trois Suis-  
ses, et Danielle Mitterrand qui a continué la tradition  
établie chez les grands couturiers sous les septennats  
précédents, Michèle Rocard a choisi un juste milieu...

En 1988, Michel Rocard aura cinquante-huit ans, l'âge  
de François Mitterrand en 1974. Aujourd'hui, avec les  
médias, les visages connus vieillissent plus vite. Mal-  
gré ses allures de vieil étudiant, il sait qu'il ne lui reste  
plus beaucoup de temps pour jouer les jeunes premiers.  
D'autres réclament le rôle. Il faut désormais qu'il fonce,

qu'il prenne plus de risques, qu'il parle, qu'il s'organise. Certes, l'opinion si versatile, sujette à la mode et aux courants, n'en démord pas depuis huit ans : Rocard conserve le maillot jaune de la cote dans les sondages. Seul problème, mais important : quand il devra s'exposer davantage, débattre de vraies questions concrètes, techniques, face à des adversaires de poids — ce qui lui est rarement arrivé — ne laissera-t-il pas des plumes ?

— En 1988, Michel sera candidat aux présidentielles, dit calmement son épouse.

Pourtant tout dépendra encore une fois de l'attitude du parti socialiste et surtout de François Mitterrand. Qui sait si ce dernier, faute de voir lui succéder un candidat selon son cœur (Fabius), ne se représentera pas, ne serait-ce que pour barrer la route à Rocard, seul socialiste — à part lui — à pouvoir battre tout le monde ?

Mieux que quiconque, l'épouse mesure les obstacles que son mari a rencontrés et risque encore de rencontrer au sein de son propre parti. C'est dire qu'elle porte sur le PS un regard féroce. La vie politique lui inspire un profond mépris. De certains leaders socialistes, elle a du mal à parler autrement qu'avec une rage contenue, même si elle prend grand soin aujourd'hui de ne rien dire publiquement qui puisse déclencher une polémique. Car, une fois de plus, Michel Rocard a besoin du parti. Il ne manque pas une occasion, d'ailleurs, de rappeler qu'il est socialiste.

La voilà donc femme de candidat à la présidence de la République.

— Je ferai tout ce qu'il faudra faire pour aider Michel, déclare-t-elle d'emblée. Mais Michel n'est pas prêt à tout pour gagner. Pas à n'importe quel prix, pas n'importe comment. Il n'est pas comme les autres hommes politiques.

Redoute-t-elle la campagne électorale de 1988 ?

— Oui, bien sûr. J'ai toujours tendance à être un peu



pessimiste. Femme de ministre, c'était moins fatigant que femme de candidat. Ça ne va pas être amusant...

Cependant, tout comme son mari, elle a un moral de coureur de fond.

L'Élysée, y a-t-elle souvent pensé ?

— S'il faut y aller, j'irai, dit-elle presque résignée.

Michèle Rocard semble d'ailleurs avoir longuement réfléchi à l'attitude que doit avoir, selon elle, la première dame de France :

— Mon idée à moi, c'est qu'une femme de président de la République, ça doit être une *potiche*. Il faut qu'elle soit aussi belle que possible, parfaitement coiffée, chapeautée, habillée. Qu'elle remplisse le mieux possible un rôle qui n'est pas politique. Autant je n'ai jamais renoncé à penser (et éventuellement à dire ce que je pensais en privé), mais je pense que la femme du président de la République, c'est la femme du président de la République. Elle n'est pas la *présidente* de la République. Ce n'est même pas un « prince consort ».

C'est dire qu'elle ne serait ni Françoise Fabius ni Danielle Mitterrand. Quand on interroge Michèle Rocard sur cette dernière, elle se raidit et adopte une position diplomatique :

— C'est un sujet dont je ne parlerai pas.

C'est le *no comment* anglo-saxon, souvent riche en sous-entendus.

Pour elle, en qui tout exprime la force, l'énergie, et qui n'a rien d'une femme au foyer, soumise et effacée, le rôle de potiche peut sembler difficile à assumer.

— C'est vrai, reconnaît-elle, qu'il faut beaucoup d'abnégation pour remplir cette fonction : il faut être disponible, porter des chapeaux et faire des voyages sans jamais se croire investie d'une autorité politique.

Alors vraiment prête à être potiche ?

— Mais il y a une dignité dans le rôle de potiche, trouve-t-elle. Je crois que je peux le faire dans la mesure où cela répond à une exigence démocratique. En plus, j'ai la chance d'avoir un mari agréable qui fera tout

pour me faciliter les choses. Ce n'est pas le rêve de ma vie mais je crois que c'est un rôle que je peux remplir... D'ailleurs, ce n'est pas toujours désagréable : on vous habille merveilleusement, presque gratuitement. Ça m'arrangerait...

Mais, elle n'a nulle envie d'être atteinte du mal étrange qui ronge parfois les habitants de l'Élysée :

— On vit dans un décor officiel au milieu des conseillers, des gardes républicains. On finit par perdre un peu les pédales. Ce n'est plus la vie normale pour les enfants. En 1988, Olivier passera son bac et Loïc aura seize ans. Je ne les imagine pas vivant à l'Élysée... Vivre à l'Élysée risque de vous faire perdre le contact avec la vie quotidienne. Ce qui me manquerait le plus, c'est le contact avec mes étudiants... La grande difficulté à l'Élysée doit être de conserver une vie personnelle, de voir des gens qui font autre chose que de balancer l'encensoir...

Des trois femmes de socialistes que nous avons passées en revue — Danielle Mitterrand, Françoise Fabius, Michèle Rocard —, seule cette dernière ne paraît pas foncièrement militante et ne fréquente pas les allées du parti. Ainsi se rapprocherait-elle des épouses « de droite » dont on note que le comportement est en général beaucoup plus apolitique que celui des épouses « de gauche ».

Les femmes des leaders politiques ne seraient-elles pas le reflet de l'étiquette de leur mari ? Nul n'ignore en effet que les politiciens de droite, à la différence de leurs homologues de gauche, mettent volontiers leur drapeau dans leur poche.

## BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

### *Ouvrages généraux :*

- BROMBERGER (Merry) : *le Roman de l'Élysée*, Fayard, 1953.  
CHASTENET (Jacques) : *Histoire de la III<sup>e</sup> République*, Hachette, 1955.  
FRÉMY (Dominique) : *Quid des présidents de la République*, Robert Laffont, 1981.  
HISTORIA HORS SÉRIE n° 19 : *l'Élysée (1718-1970)*, 1971.  
PASTEUR (Claude) : *l'Élysée hier et aujourd'hui*, France Empire, 1974.  
POISSON (Georges) : *l'Élysée, histoire d'un palais*, Perrin, 1979.

### *Les dames d'antan :*

- ARON (Robert) : *les Grandes Heures de la III<sup>e</sup> République*, Perrin, 1968.  
AURIOL (Vincent) : *Mon septennat*, Gallimard, 1970.  
ESCAICH (René) : *les Monstres sacrés de la III<sup>e</sup> République*, J. Dullis, 1974.  
GLEIZES (Henri) : *Dans les coulisses du Mobilier national*, O. Orban, 1983.  
PETIT (Maxime) : *la III<sup>e</sup> République*, Larousse, 1975.

### *Yvonne de Gaulle :*

- DULONG (Claude) : *la Vie quotidienne à l'Élysée au temps de Charles de Gaulle*, Hachette, 1974.

GALANTE (Pierre) : *le Général*, Presses de la Cité, 1968.

JULLIAN (Marcel) : *Madame de Gaulle*, Stock, 1982.

LACOUTURE (Jean) : *De Gaulle*, Le Seuil, 1985.

VENDROUX (Jacques) : *Yvonne de Gaulle, ma sœur*, Plon, 1980.

*Claude Pompidou :*

BROMBERGER (Merry) : *le Destin secret de Georges Pompidou*, Fayard, 1965.

CONTE (Arthur) : *les Présidents de la V<sup>e</sup> République*, Le Pré aux Clercs, 1985.

ROTHSCHILD (Guy de) : *Contre bonne fortune*, Belfond, 1983.

ROUSSEL (Éric) : *Georges Pompidou*, J.-C. Lattès, 1984.

*Anne-Aymone Giscard d'Estaing :*

BASSI (Michel) : *Valéry Giscard d'Estaing*, Grasset, 1968.

PELLISSIER (Pierre) : *la Vie quotidienne à l'Élysée au temps de Valéry Giscard d'Estaing*, Hachette, 1968.

TODD (Olivier) : *la Marelle de Giscard*, Robert Laffont, 1977.

*Danielle Mitterrand :*

GOUZE (Roger) : *les Miroirs parallèles*, Calmann-Lévy, 1968.

NAY (Catherine) : *le Noir et le Rouge*, Grasset, 1984.

PICARD (Michel) et MONTAGARD (Julie) : *Danielle Mitterrand, portrait*, Ramsay, 1981.

SCHIFFRES (Michel) et SARRAZIN (Michel) : *l'Élysée de Mitterrand*, Alain Moreau, 1985.

Interviews dans *Elle*, *Jardin des modes*, *le Nouvel Observateur*, *Paris-Match*.

*Les dames de demain :*

AMOUROUX (Henri) : *Monsieur Barre*, Robert Laffont, 1986.

- CLESSIS (C.), PREVOST (B.), WAJSMAN (P.) : *Jacques Chirac ou la République des cadets*, Presses de la Cité, 1972.
- DESJARDINS (Thierry) : *Un inconnu nommé Chirac*, La Table Ronde, 1983.
- EVIN (Kathleen) : *Michel Rocard ou l'art du possible*, J.-C. Simoën, 1979.
- SZAFRAN (Maurice) : *Chirac ou les passions du pouvoir*, Grasset, 1986.



## *TABLE*





<i>REMERCIEMENTS</i> .....	7
<i>INTRODUCTION</i> .....	9
<i>LES DAMES D'ANTAN</i> .....	13
<i>LES DAMES DE NOTRE ÉPOQUE</i> .....	49
Yvonne de Gaulle .....	51
Claude Pompidou .....	77
Anne-Aymone Giscard d'Estaing .....	107
Danielle Mitterrand .....	137
<i>LES DAMES DE DEMAIN</i> .....	165
Ève Barre .....	168
Bernadette Chirac .....	184
Françoise Castro-Fabius .....	200
Michèle Rocard .....	213
<i>BIBLIOGRAPHIE</i> .....	229





*Aubin Imprimeur*  
LIGUGÉ POITIERS

Achevé d'imprimer en mars 1987  
N° d'édition 776 / N° d'impression L 22803  
Dépôt légal, mars 1987  
Imprime en France









UNIVERSAL  
LIBRARY



112 144

UNIVERSAL  
LIBRARY